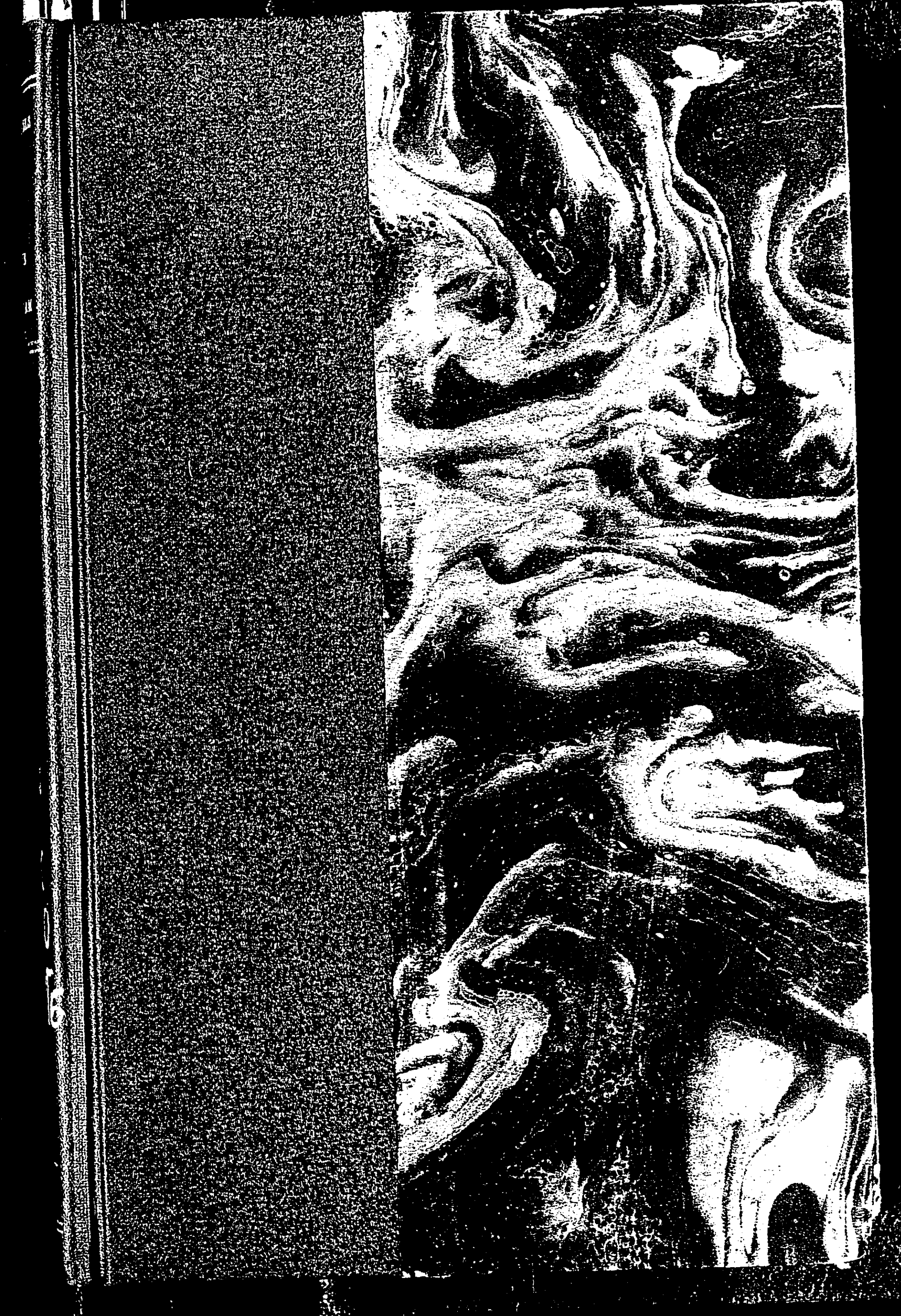


"LES SAINTS"

Sainte Lydwine de Schiedam

(1380-1433)

par

HUBERT MEUFFELS, C. M.

DEUXIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

Sainte
Lydwine de Schiedam

"LES SAINTS"

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Le B[x] Pierre Canisius, par l'abbé CRISTIANI. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus, par le Baron J. ANGOT DES ROTOURS. *Sixième édition.*
Saint Pierre Claver, par GABRIEL LEDOS. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Robert Bellarmin, par le R. P. J. THERMES. *2e édit.*
Saint Jean, par l'abbé LOUIS PIROT. *Troisième édition.*
Saint Albert de Louvain, par DOM B. DEL MARMOL. *2e édition.*
Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE. *Deuxième édition.*
Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP. *Deuxième édition.*
Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Dixième édition.*
Saint Jean Berchmans, par le R. P. H. DELEHAYE. *6e édition.*
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Troisième édition.*
Les B[ses] Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *3e édit.*
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *2e édition.*
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Troisième édition.*
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Troisième édition.*
La Bienheureuse Postel, par S. G. M[gr] GEORGES GRENTE. *3e édit.*
Saint Nicolas de Myre, par l'abbé MARIN. *2e édition.*
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*
Saint Jean de la Croix, par M[gr] DEMIMUID. *Quatrième édition.*
Saint Pie V, par S. G. M[gr] GEORGES GRENTE. *Troisième édition.*
Les B[ses] Filles de la Charité d'Arras, par L. MISERMONT. *4e édit.*
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Sixième édition.*
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Troisième édition.*
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Emilie de Rodat, par M[gr] RICARD. *Troisième édit.*
Sainte Marguerite-Marie, par M[gr] DEMIMUID. *Huitième édition.*
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Cinquième édition.*
Le B[x] Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La B[se] Louise de Marillac, M[lle] Le Gras, par E. DE BROGLIE. *6e édition.*
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *9e édition.*
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La B[se] Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Huitième édit.*
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édit.*
Saint Thomas Becket, par M[gr] DEMIMUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Cinquième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Dixième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Troisième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché : 4 fr.
Avec reliure spéciale : 8 fr.

Typographie Firmin-Didot et C[ie]. — Paris.

" LES SAINTS "

Sainte Lydwine de Schiedam

par

HUBERT MEUFFELS C. M.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90
—
1925

NIHIL OBSTAT

PATRICE MAC HALE C. M.
A. VENEZIANI, C. M.

PERMIS D'IMPRIMER

F. VERDIER
Sup. gén.

le 16 décembre 1924.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 16ª decembris 1924.
V. DUPIN
v. g.

SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM

CHAPITRE PREMIER

SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM

Au soir d'une fête de famille nous voyons parfois la reconnaissance de tous, parents et invités, se concentrer avec émotion, sur une vieille servante de la maison. Tout en peinant au service, elle a joui, plus que personne, du bonheur de tous. Elle est depuis quarante, cinquante ans dans cette famille. Elle a connu et servi les parents et les grands-parents de ce jeune prêtre, de ces nouveaux mariés que l'on fête en ce jour. A son dévouement discret sont dues les habitudes traditionnelles d'ordre et de paix qui ont assuré à la maison l'aisance et la prospérité. Rien d'étonnant que la famille entière ait voué à cette humble et discrète personne un vrai culte, tout fait de reconnaissance et d'amour.

Ainsi dans la grande famille humaine, il est de

ces âmes humbles et, en apparence, inutiles, qui sont arrivées insensiblement à occuper une place importante dans l'histoire d'un peuple ou de l'humanité entière. Sainte Lydwine de Schiedam est de celles-là. Pendant sa vie elle n'a fait que souffrir et expier pour des fautes qui ne furent point les siennes; après sa mort, elle est universellement aimée.

Elle a vécu de 1380 à 1433, au temps de grandes crises nationales et religieuses, des luttes fratricides des Guelfes et des Gibelins, des Hameçons et des Cabillauds, des Armagnacs et des Bourguignons, de la guerre de Cent Ans et des événements qui précédèrent la prise de Constantinople par les Turcs. C'était l'époque troublée du Grand Schisme d'Occident où l'Église désorientée fournissait — mieux que dans les persécutions sanglantes — la preuve sans réplique de sa fondation divine, car nulle institution humaine n'eût survécu à ce désordre où deux et parfois trois Papes, de bonne foi peut-être, se disputaient le gouvernement de l'Église du Christ. C'était l'époque, où le relâchement grave et presque général de la discipline chrétienne, frayait la voie à la révolution religieuse du XVIe siècle, qui, faute de se faire avec autorité et mission légitime, fut déplorable et pire que le mal qu'elle prétendait guérir.

Dans ces temps de troubles et de malheurs, où de faibles femmes, Catherine de Sienne, Colette de Corbie, Jeanne d'Arc reçurent une mission visible

et publique, la part de Lydwine, leur contemporaine[1], fut celle de la douce créature qui peine, et comme ses émules en sainteté, exerce néanmoins une influence qui déborde le pays et le temps où elle vécut. Elle fut une de ces âmes d'élite qui se trouvent échelonnées le long des siècles pour faire contrepoids aux iniquités du monde par une immolation et des souffrances héroïquement acceptées, et pour ajouter à l'efficacité du sacrifice du Calvaire ce complément personnel que Dieu confia à l'homme par un touchant mystère de condescendance et de bonté[2].

Sa vie se passe tout entière dans la ville de

1. Sainte Catherine de Sienne mourait un bon mois après la naissance de sainte Lydwine. Vers le même temps naissaient sainte Colette de Corbie, saint Bernardin de Sienne et Thomas a Kempis le grand ascète. Quant à sainte Jeanne d'Arc, née le 6 janvier de l'année 1412 qui sera marquée pour Lydwine par la plus célèbre de ses épreuves et de ses visions, elle monta sur le bûcher de Rouen le 30 mai 1431, deux ans avant que Lydwine ne consommât son martyre d'un autre genre. Parmi les autres contemporains de la Sainte qui furent quelque peu ses compatriotes, nous pouvons encore citer Ruysbroek († 1381); Gérard Groote († 1384) le fondateur des Frères de la Vie Commune avec Florent Radewynsz († 1399) son principal collaborateur dans le mouvement de Windesheim, et Denys le Chartreux († 1471) qui était très lié avec Brugman l'historien de notre Sainte. Trois grands docteurs mystiques de l'ordre de saint Dominique étaient morts avant la naissance de Lydwine, Tauler en 1361, Henri Suso en 1365, et Eckhard en 1329.

2. « Qui nunc gaudeo in passionibus pro vobis et adimpleo ea quae desunt passionum Christi, in carne mea pro corpore ejus quod est Ecclesia. » (Col., I, 24.)

Schiedam, au cœur du comté de Hollande, où venaient de succéder aux princes de la maison de Hainaut, ceux de la maison de Bavière. Elle était née dans les dernières années de Guillaume V, à qui succèdent Albert de Bavière (1389-1404) et Guillaume VI (1404-1414), et les vingt dernières années de sa vie coïncident avec le règne agité de la célèbre Jacqueline de Bavière. Lydwine meurt, l'année même où, vaincue par ses infortunes, la malheureuse princesse se voit contrainte de remettre ses États à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le père du Téméraire et le grand-aïeul de Charles-Quint.

Quand, venant de France par la Belgique, la Meuse a traversé le Limbourg et le Brabant et baigné successivement les villes de Gorcum, Dordrecht et Rotterdam, ses eaux, capables désormais de porter les plus grands bateaux du monde, atteignent, à quelques kilomètres en aval de Rotterdam, la ville de Schiedam, avant d'aller se perdre, quelques lieues plus loin, dans la mer du Nord.

Mieux connue aujourd'hui par ses distilleries, qui en font le Cognac de la Hollande, Schiedam emprunte à un passé lointain de beaux souvenirs historiques. Son origine remonte au milieu du XIIIe siècle, où des riverains de la Meuse jettent sur un de ses affluents, la Schie, un « dam » ou digue, qui la canalise, et donne à l'agglomération qui bientôt se forme à cet endroit, le nom

bien hollandais de Schiedam. Les habitants, pour la plupart des pêcheurs et des marins, avaient gagné la faveur d'Adélaïde, sœur du comte Guillaume II et régente du comté pendant la minorité de Florent V, son neveu[1]. De La Haye dont Guillaume II[2] est le fondateur et où, dès lors, la cour avait sa résidence préférée, Adélaïde allait visiter souvent ses propriétés de Schiedam dont le château de « Maison à la Rivière » était la plus riche[3]. Elle s'occupait des intérêts des habitants avec une touchante sollicitude, réduisant leurs impôts et leurs servitudes, leur assurant les exemptions et les privilèges des villes libres, instituant des marchés et libérant leur église de redevances onéreuses. Grâce à cette faveur princière et à sa belle situation sur la Meuse et son affluent, Schiedam aurait pu prétendre à l'importance commerciale réservée à Rotterdam et à l'influence politique qu'allait acquérir Delft son autre voisine. Il n'en fut pas ainsi. Trop dépendante des hasards de la navigation et de la pêche, laborieuse au reste et économe, mais man-

1. Adélaïde avait épousé Jean de Hainaut, seigneur d'Avesnes.

2. Guillaume II occupe une place de choix parmi les Comtes de Hollande. Innocent IV le fit couronner Roi de Rome avec droit de succession au Saint-Empire, pour l'opposer à Frédéric II. Mais il succomba, peu de temps après, à Hoogwoud, dans sa lutte contre les Frisons (1256).

3. Cette propriété s'appelait aussi « maison de Mathenesse », nom qui se retrouve dans un des quartiers les plus animés de Rotterdam sur les confins de Schiedam.

quant d'initiative et d'envergure [1], elle n'a pas connu le bien-être des régions agricoles de la Hollande et de la Frise ni la prospérité proverbiale des villes industrielles du Brabant et des Flandres. Pendant tout le Moyen Age, Schiedam est restée une ville de rang secondaire, vérifiant sa devise d'une légère mélancolie : « le sable coule et l'heure passe [2] ». Mais si la fortune lui a moins souri qu'à certaines cités de son voisinage, elle n'est inférieure à aucune autre ville de Hollande pour son passé de labeur honnête et de loyale fidélité.

Si nous voulons évoquer la physionomie de la ville en 1380, l'année où naquit Lydwine, il nous faut supprimer dans le Schiedam actuel les édifices modernes et les quartiers nouveaux, ne garder que la vieille cité avec ses aspects vraiment pittoresques, remplacer la plupart des rues actuelles par des canaux, les distilleries par des habitations de

1. Alors que Rotterdam et Delft creusaient, chacune de son côté, au prix de grands sacrifices, un canal mettant la Schie en communication avec la Meuse, la ville de Schiedam hésitait et finalement reculait devant les dépenses nécessaires pour l'entretien de son port qui s'ensablait. Aussi le célèbre Oldenbarnevelt pouvait attribuer la prospérité de Rotterdam « au formalisme de ceux de Delft et à la parci-« monie de ceux de Schiedam : De preciesheid van die van « Delft en de schaarschheid van die van Schiedam hebben « Rotterdam groot gemaakt. »

2. Les armes de la ville sont trois sabliers avec la devise : « Fluit arena, ruit hora » : traduction en vieux hollandais : « het sant vloeyt, het uur spoeyt ; le sable coule et l'heure passe ou se presse ».

pêcheurs de hareng, les maisons en briques par des maisons en bois, comme étaient la plupart des habitations du Moyen Age. Dominant le tout, se dressait la vieille église de Saint-Jean-Baptiste, affectée maintenant au culte protestant. L'église n'avait rien de remarquable, sauf une statue de la Sainte Vierge très vénérée de la population qui lui attribuait une origine miraculeuse. Naguère — raconte Brugman — un sculpteur était arrivé à Schiedam avec une statue de la Sainte Vierge qu'il comptait aller vendre à Anvers. Elle était en bois et si légère qu'un seul homme pouvait la manier aisément. A l'heure du départ, vingt matelots et plus ne purent faire démarrer le bateau. Mais à peine le sculpteur était-il descendu à terre avec son précieux fardeau que le navire obéit, comme toujours, à la manœuvre. Comprenant à ce signe que Marie avait choisi ce lieu, le propriétaire vendit la statue au clergé de la paroisse qui la transporta, avec beaucoup de dévotion et d'honneur, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste[1]. L'édifice n'avait pas encore souffert du grand incendie qui désola la ville cinq ans avant la mort de Lydwine ; sa tour, plus élancée que de nos jours, guidait les vaisseaux qui descendaient la Meuse. Le droit de patronage de l'église avait été donné par Adélaïde aux Prémontrés de Koningsveld près Delft. D'ordinaire ils présentaient pour le service religieux de Schiedam leurs con-

1. *Act. S.S.* Aprilis, tom. II, p. 272, n° 8.

frères de l'abbaye de Mariënweerd, située à quelques lieues nord-est de Gorcum [1]; c'était l'établissement le plus florissant des Norbertins aux Pays-Bas, après celui de Middelbourg en Zélande.

Bien que dotée, au cours des âges et des événements, de remparts, de fossés et de quatre grandes portes d'accès, Schiedam n'était pas une ville fortifiée et n'avait pas de garnison. Mais rien ne lui manquait de ce qui donnait aux villes du Moyen Age leur cachet d'organisation simple et familiale : elle avait ses confréries et ses corporations, ses gardes civiques et ses veilleurs de nuit, ses kermesses et ses fêtes populaires, sa maison communale et son école, son béguinage, institution classique de beaucoup de villes des Pays-Bas et des Flandres [2], ses établissements charitables pour les pauvres, les malades et les orphelins, tels l'hospice Saint-Jacques fondé et doté par Adélaïde [3], la maison du Saint-Esprit et le couvent de Sainte-Ursule [4] des Tertiaires de Saint-François. Ces deux derniers furent fondés du vivant de sainte Lydwine. Quant au couvent de Sainte-Anne dont les religieuses suivaient la règle

1. Sur le territoire de la commune actuelle de Beesd.

2. Celui de Schiedam est déjà mentionné dans un document de 1301, près de quatre-vingts ans avant la naissance de notre Sainte ; il était situé au sud de l'église.

3. Il avait une chapelle publique et un aumônier pour la desservir.

4. Celui de Sainte-Ursule vers 1405. Il était dans le voisinage immédiat et comme adossé à l'église.

de saint Augustin et la maison des pères croisiers, le seul monastère d'hommes de la ville[1], ils sont tous les deux postérieurs de quelques années à la mort de la Sainte.

Les magistrats de la ville, dont il est maintes fois question dans la vie de Lydwine, étaient les bourgmestres et échevins, qui aidaient le bailli ou représentant local du comte à gouverner la ville et à rendre la justice. La population semble avoir oscillé, au temps de Lydwine, entre les deux ou trois mille âmes.

Au spirituel, Schiedam ressortissait à l'évêché d'Utrecht. Cet immense diocèse qui englobait presque tous les Pays-Bas du Nord vivait, en ce moment, son âge d'or sous le gouvernement énergique de Frédéric de Blankenheim (1398-1423), ancien évêque de Strasbourg, et l'un des plus célèbres de ses Princes-Évêques : le cardinal Pitra l'appelle le « Salomon des Bataves[2] ». Dans le Grand Schisme, Utrecht tenait généralement pour l'obédience d'Urbain VI et de ses successeurs les Papes résidant à Rome.

Telle était dans les grandes lignes, à la fin du XIVe siècle, la ville de Schiedam où naquit, souffrit et mourut sainte Lydwine, la plus pure gloire de l'intéressante cité. Des cinquante-trois années de sa vie, elle en passa trente-huit dans d'étranges mala-

1. *Hermans. Annales... Ordinis. s. Crucis,* Silvae-Ducis, in-8°, 1858. I, p. 111.

2. Pitra, *La Hollande Catholique*, Paris, 1850, p. 139.

dies et des souffrances humainement insupportables. A nulle autre créature ne semble applicable avec plus de justesse le mot que Thomas a Kempis, son contemporain et un de ses principaux historiens, avait dit du Sauveur Jésus : « Toute sa vie fut une croix et un martyre. » L'histoire de cette crucifiée nous mettra souvent en contact avec le surnaturel le plus caractérisé. Les difficiles et délicats problèmes que soulève cette intervention continuelle du miracle, il appartient au théologien de les scruter et à l'Eglise elle-même de les trancher au besoin. L'historien, lui, ne peut se dispenser de les relater, de les harmoniser avec les faits qui sont davantage de son domaine. Raison de plus pour nous, de n'avancer dans notre récit qu'à la suite de guides de première valeur et absolument dignes de foi. Dieu merci, ces guides existent. Qu'il nous soit permis, avant tout, de les présenter au lecteur.

CHAPITRE II

SES HISTORIENS

Quand Lydwine mourut, en 1433, son nom était déjà célèbre dans son pays. Le peuple et le clergé de Schiedam, les magistrats de la ville, les comtes de Hollande, des médecins illustres, des religieux, des docteurs en théologie, le Coadjuteur d'Utrecht, bref les hommes les plus autorisés à tous les degrés de l'échelle sociale s'étaient préoccupés de cette femme, remarquable par l'excès de ses souffrances et par sa sainteté.

Moins de quatre années après sa mort, quelques traits de sa vie furent brièvement consignés par un dominicain nommé Herman Korner (†1437) dans sa *Chronica Novella*[1]. C'est ce qui explique l'inscription de son nom en tête d'une liste qui

1. Éditée par Eccard dans *Corpus Hist. medii aevi*, Lips. 1723, t. II, p. 1263. la *Chron. Novella* fut rééditée en 1895 à Gottingue. Le passage de Korner relatif à sainte Lydwine se borne à une douzaine de lignes, où il signale le jeûne absolu de la Sainte; l'épuisement et la déformation de son corps; l'épreuve à laquelle la soumit maître André.

fut remise à Rome quand se traitait le procès de la Confirmation du Culte de la Bienheureuse[1].

Quelques années plus tard, une Vie de Lydwine fut écrite en hollandais par un certain Jean Gerlac. Au sujet de sa personne nous savons seulement qu'il était apparenté à Lydwine et qu'il avait habité plusieurs années avec elle sous le même toit. Tous les autres détails qu'on a voulu donner sur lui reposent sur des suppositions, parfois même sur des confusions manifestes[2]. Quant à son travail[3], il se répandit d'abord en manuscrit et ne

1. *Libellus supplex...* quem obtulit G. P. Wilmer Episcop. Harlemensis. Appendix X. Elenchus præcip. auctorum qui de B. Liduina scripserunt, p. XXVII.

2. C'est ainsi qu'on l'a confondu communément avec l'auteur du Soliloque enflammé, Gerlac Peters, Chanoine Régulier de Saint-Augustin de Windesheim (+ 18 novembre 1411). Et avec un autre Jean Gerlac, plus exactement, Gerlac Janssen « Gerlacus Johannis », comme l'appelle Thomas a Kempis dans la *Chronique du Mont-Sainte-Agnès* (édit. Pohl.' 7 p. 465). Ce Gerlac Janssen naquit à Dese (Dieze) près Zwolle en 1400 et mourut le 12 février 1471 au Mont-Sainte-Agnès où il avait passé cinquante-trois ans comme frère laïque. Il est le dernier qui, dans la Chronique du Mont-Sainte-Agnès, ait sa notice rédigée de la main de Thomas a Kempis qui mourut lui-même le 25 juillet suivant (... in festo S. Jacobi majoris. Chron. Pohl. 7, p. 466).

3. Le titre exact est : *T' leven van Liedwy die Maghet van Scyedam.* Les deux premières éditions connues sont de 1487 et 1490. Nous avons à notre disposition un exemplaire de chacune des deux que conserve la Bibliothèque Royale de La Haye. Ce sont des incunables in-8° de 47 folios chacun. Le premier a été imprimé à Delft « voleyndt te Delft den derden dach van Maerte (3 mars 1487); le second, également à Delft chez Hombergh « op sint Odulphus

fut imprimé qu'à la fin du même siècle à Delft. C'est à peine si on peut le retrouver encore dans quelque grande bibliothèque dans sa forme originale. Mais il eut le mérite de devenir la source principale à laquelle Brugman emprunta les matériaux de sa *Vie de sainte Lydwine*. Nous venons de nommer le véritable historien de la Sainte, le franciscain Jean Brugman.

Né vraisemblablement à Kempen vers 1400, il entra, jeune encore, dans l'ordre de Saint-François, enseigna la théologie à Saint-Omer, fut gardien de plusieurs couvents de son ordre et provincial des Frères Mineurs de Basse-Germanie, se montrant partout un promoteur ardent de la réforme de l'Observance. Mais il fut surtout un grand remueur de foules, le Bernardin de Sienne des

avont » (12 juin 1490). — La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède un exemplaire d'une autre édition datée du 10 juin 1496 et due aux Frères de la Vie Commune de Gouda « *in Hollant tot die Collaciebroeders* ». — Nous avons utilisé également un manuscrit de Gerlac, remontant, lui aussi, à la fin du XVe siècle et conservé à la Bibliothèque Royale de La Haye. Il a 42 folios format in-8°. Sauf quelques divergences de détail le contenu est identique aux éditions imprimées. Dans le manuscrit il manque pourtant tout le chapitre XX correspondant aux n°s 104, 105, 106 de la *Vita Prior* de Brugman (l'histoire de l'échevin obsédé de suicide et de la femme tentée de désespoir, tous les deux délivrés par l'intervention de la Sainte)... Ces renseignements n'intéresseront que les érudits. Mais à la succession rapide de ces éditions, tous nos lecteurs devineront déjà la grande place tenue par Lydwine dans la vénération publique dès le siècle qui l'avait vue mourir.

Pays-Bas. A cet égard sa réputation est restée proverbiale dans nos régions du Nord. De nos jours encore, quand nous voulons souligner le caractère disert et entraînant d'un orateur populaire, nous disons qu'il « parle comme Brugman ». Sa manière rappelait celle de Savonarole quand il flagellait des injustices ou des abus. On a souvent donné ce passage d'un de ses sermons au temps où il rencontrait de l'opposition pour établir un couvent de l'Observance à Amsterdam. Dans une série d'interrogations typiques il s'interpelle lui-même devant le peuple et le clergé assemblés : « Eh bien, Brugman, es-tu un si méchant homme?... Vas-tu armé de grands couteaux pour maintenir les mauvais lieux?... Dis-moi, Brugman, pourquoi es-tu venu en cette ville?... Pour faire durer le mal?... Certes non, tu veux le proscrire, car il n'y a personne autre qui veuille s'en charger..... Brugman, es-tu venu pour capter les charges et les bénéfices?... Certes non, tu ne veux pas de simonie, un pauvre froc tout rapiécé te suffit... Brugman, veux-tu entendre les confessions pour de l'argent?... Non certes, Brugman veut laisser aux brebis leur laine et confesser les gens pour l'amour de Dieu sans profit personnel... Brugman, veux-tu abandonner les gens qui ont la peste comme certains le font?... Certes non, tu veux rester toujours auprès d'eux; riches ou pauvres, tu veux coller ta bouche sur leur bouche et leur rester fidèle jusqu'à la mort. » Après quoi, il demande à ses

auditeurs de l'aider dans sa fondation. Et quand tous ont levé le doigt devant le crucifix qu'il tient en mains, lui promettant ainsi aide et assistance, il conclut son étrange discours par ces mots qui le couronnent dignement : « Eh bien, mes Frères, je veux rester avec vous et laisser mon vieux cou, s'il le faut, pour réussir dans notre commune entreprise. » On comprend la magie qu'exerçait sur l'auditoire une parole si enflammée et les émotions des assistants, bien différentes, suivant qu'ils se sentaient visés ou encouragés. Les protestants n'ont pas manqué de faire de Brugman un « précurseur » bien que, de leur propre aveu, son attachement au Pape, sa piété simple et sincère, son orthodoxie irréprochable l'aient toujours maintenu dans le sein de l'Église catholique. Il mourut à Nimègue, en juin 1473.

C'est à cet homme, étrange parfois dans la fougue de sa parole mais toujours éminent par sa doctrine et ses vertus morales[1], que nous devons la

1. Dans la préface de deux petits livres sur *la Doctrine et les Règles de la Vie chrétienne,* écrits à la demande de Brugman et qu'il lui dédie, Denys le Chartreux appelle son ami « Religiose ac devotissime Pater in Xto, praedilecte confrater, Joannes Brugman, qui juxta nominis interpretationem, recte vocaris Joannes, utpote vas gratiae Dei et nec minus apte Brugman, vir pontis, qui indefesse ac sapienter cunctis fabricas... exemplis et verbis... pontem quem transeundo pertingunt ad portum salutis aeternae ». Moins discret dans la louange est un vieux compilateur du Martyrologe franciscain qui avait l'habitude d'inscrire parmi les Saints et les Bienheureux toutes les célébrités de l'ordre. La grande figure de

vraie *Vie de sainte Lydwine de Schiedam*. Il l'a écrite en latin à trois reprises différentes.

La première rédaction semble n'avoir été qu'une ébauche remontant aux années qui ont suivi d'assez près la mort de Lydwine. Peu développée et composée à l'aide de relations orales et écrites recueillies par Brugman et de quelques entretiens qu'il avait pu avoir avec le confesseur de la Sainte, cette toute première œuvre est certainement antérieure au temps où Brugman a pu prendre connaissance de la vie hollandaise de Jean Gerlac, le parent et le commensal de Lydwine. Aussi cette toute première rédaction nous intéresse moins[1].

Brugman ne pouvait lui échapper. Mais, comme la date de sa mort lui était inconnue, il lui assigna pour jour de fête le dix-neuf octobre « avec cette même autorité pontificale — ajoutent non sans malice les Bollandistes — avec laquelle il venait de lui décerner le titre de « Bienheureux Confesseur ». *Act. SS.* Aprilis, t. II, p. 268, n° 6.

1. On la croyait perdue, mais elle a été retrouvée dans une célèbre *Legenda Sanctorum* éditée en 1483 à Cologne et deux ans plus tard (1485) à Louvain. Faisant suite à la *Legende dorée* (quae alio nomine dicitur « Hystoria Longobardica ») de Jacques de Voragine qui forme la première partie, il y a un ensemble d'autres notices « Historiae... sanctorum noviter additae » qui forment comme la seconde partie du célèbre ouvrage. C'est dans cette seconde partie — nous avons entre les mains l'édition de 1483 conservée à la Bibliothèque Royale de La Haye — que se trouve (entre les notices « De Virgine quadam Antiochena » et « De Sctis Sergio et Baccho Martyribus ») l'histoire « De Sancta Lydewy virgine ». Bien qu'elle ne porte pas de nom d'auteur, ce qui lui est commun avec les autres notices de cette compilation, les Bollandistes et tous les critiques la considèrent comme la pre-

Tout ce qu'elle contient de substantiel et d'historique a été reproduit par l'auteur dans ses deux rédactions ultérieures. Celles-ci, dont la première semble antérieure à 1448 et la dernière à 1456, les Bollandistes les ont insérées intégralement, les appelant respectivement la *Vita Prior* et la *Vita Posterior*[1] . Cette dernière, la *Vita Posterior*, devait

mière rédaction de Brugman. Dans l'exemplaire (grand in-4°) que nous utilisons elle va du folio 422 au folio 427 et occupe 17 colonnes de ce format. A remarquer une note qui se trouve à la fin du précieux volume, folio 456 : « Nota quod omnes historiae hic additae merito dicuntur novae quia, licet quaedam de istis etiam reperiuntur apud plures, non tamen ita emendatae et prolungatae sicut in hoc libro. » Le compilateur ignorait donc encore en 1483 les deux autres *Vies* de Brugman qui sont manifestement plus longues. Brugman était mort depuis dix ans déjà (1473).

1. Le lecteur voudra bien remarquer que la *Vita Prior* est chronologiquement le deuxième travail de Brugman et la *Posterior*, le troisième. N'ayant pas inséré la toute première rédaction, les Bollandistes furent naturellement amenés à cette anomalie de dénomination consacrée maintenant par l'usage. Les Actes de sainte Lydwine ont été commentés et édités par Papebrock dans les *Acta Sanctorum*, tome II du mois d'avril, à la date du 14, le jour de la fête de la Sainte. Les deux Vies, la *Prior* et la *Posterior*, avec les études et les notes qui leur sont consacrées, occupent dans ce volume 102 pages à deux colonnes (p. 267 à 369). Papebrock a donné la *Vita Prior* d'après un manuscrit de Cologne de 1499 et la *Vita Posterior* d'après une étude comparée entre divers exemplaires de Schiedam, Turnhout, Cologne, Louvain et Anvers (*Act. SS.*, tom. cit., pp. 268-269 et p. 319 Annot., lettre c). Pour cette biographie de sainte Lydwine nous nous servons de l'édition « princeps » (Anvers, Michel Cnobar, 1675) et c'est d'après elle que nous faisons nos citations. Aux lecteurs qui voudraient aller à la même

être dans la pensée de l'auteur et des admirateurs de Lydwine, un monument plus digne de la Sainte que la *Vita Prior*, mais le contraire est arrivé. Certes la dernière rédaction ne manque ni d'originalité ni de détails nouveaux et intéressants; les deux œuvres se complètent mutuellement; aucune des deux ne peut entièrement remplacer l'autre. C'est la raison pour laquelle les Bollandistes les ont insérées toutes les deux, « exemple unique dans notre œuvre, disent-ils, et qui peut-être ne se reproduira plus jamais[1] ». Mais dans la *Vita Posterior* le genre de l'écrivain est tout différent de ce qu'il était dans la *Vita Prior*, ce n'est plus une histoire mais un panégyrique ininterrompu. L'auteur s'est attaché malencontreusement à un plan préconçu : il a ramené toute l'histoire de Lydwine aux trois degrés de la Vie ascétique, la Purgative, l'Illuminative et l'Unitive. Il s'est affranchi absolument et systématiquement, cette fois, de l'ordre chronologique qui lui paraît moins « con-

source nous signalons quelques détails : à la page 276 le nº 28 doit être 25; à la page 352, la numérotation des paragraphes passe fautivement du nº 239 à 340, au lieu de 240 et se poursuit ensuite dans le sens de la faute: 341, 342, 343, etc. Au haut des pages 312 et 314 il y a Pars II au lieu de Pars I. A la page 336 le nº 253 doit être 153 et à la page suivante le nº 185 doit être 158. Ce sont simples incorrections matérielles (reproduites, avec des variantes, dans l'édition Carnandet de Palmé, 1866), elles ne causent aucune difficulté sérieuse dans la consultation.

1. « Novo exemplo et nunquam fortassis per totum hoc opus redituro. » *Act. S.S.*, aprilis, II, p. 269, nº 31.

venable[1] ». Sacrifiant à la conception que beaucoup de ses contemporains se faisaient de l'histoire, il s'excuse d'être si mauvais littérateur pour traiter un tel sujet. Et pourtant son récit n'est autre chose, à propos des événements grands et petits de la vie de Lydwine, qu'un tissu de passages de la Sainte Écriture, de réflexions personnelles de l'auteur, de périodes fleuries, d'exclamations touchantes, de gradations et d'antithèses bien ménagées, bref tout l'appareil d'une rhétorique pompeuse et quelque peu naïve et enfantine[2]. De l'avis de tous les critiques, ce n'est pas ce panégyrique mais bien la *Vita Prior* qui est restée, comme œuvre d'histoire, la vraie *Vie de sainte Lydwine* de Brugman. C'est d'elle que nous nous inspirerons d'ordinaire sans nous priver, à l'occasion, de l'appoint utile des autres sources[3].

1. « Incongruum mihi visum est secundum ordinem temporum procedere. » *Act S.S.*, t. cit., p. 305, nº 12.

2. La différence de conception et de style est telle dans les deux Vies que Hirsche est même allé jusqu'à nier l'authenticité de la *Vita Prior*. Mais il est seul. Tous les autres critiques expliquent cette différence par le désir de l'auteur de « glorifier » son héroïne dont il avait simplement « raconté » la vie dans la *Vita Prior*. Et tous restent unanimes à attribuer les deux Vies à Brugman. La Bibliothèque Royale de La Haye a de la *Vita Posterior* un bel exemplaire in-8º, comptant 124 folios, sans pagination et imprimé probablement à Schiedam même. Un autre exemplaire, édité à Schiedam en 1498, se trouve au Walrafium de Cologne ; Moll en donne une description détaillée (*Johannes Brugman*, t. II, Amsterdam, 1854, p. 136).

3. Dans le corps de notre récit, pour ne point encombrer

Entendons maintenant Brugman lui-même nous révéler avec ingénuité les garanties de vérité que présente son récit. Après une entrée en matière quelque peu solennelle, où l'orateur perce sous l'historien, il continue en ces termes : « Que ceux qui liront ces pages sachent que la plupart des choses qui y sont racontées, me sont personnellement venues de la bouche de maître Jean Wouters de Leyde, qui fut, pendant huit ans, le confesseur de cette vierge et qui avait tout appris d'elle-même. Le reste, je l'ai emprunté, en partie, aux écrits de Jean Gerlac son parent qui longtemps avait demeuré avec elle dans la même maison et, en partie, à une lettre que les magistrats de Schiedam remirent à Jean Engels de Dordrecht, religieux Prémontré de l'abbaye de Mariënweerd et curé de la ville de Schiedam, quand ils voulurent porter témoignage sur les maladies de Lydwine [1]. Restent quelques autres faits, peu nombreux, que m'ont communiqués d'autres personnes, dignes de foi; encore les ai-je soumis, auparavant, à l'examen et à l'appro-

le bas des pages d'un « apparatus criticus » qui serait inutile et prétentieux dans l'espèce, nous ne consignerons les références de Brugman que lorsqu'elles nous sembleront offrir quelque intérêt spécial pour le lecteur.

1. Cette lettre, utilisée déjà dans la *Vita Prior* fut insérée en entier dans la *Vita Posterior*. Cf. *Act. SS.*, t. cit., p. 305 seq. Elle forme un document public de premier ordre, d'autant plus précieux qu'elle fut confirmée officiellement et munie de son sceau (5 août 1481) par Jean de Bavière, duc de Hollande. L'original se trouve aux Archives de l'Etat à La Haye.

bation de Jean Gerlac. Bref tout ce que j'ai pu découvrir, en faisant appel à leur conscience et en recherchant la vérité, je l'ai consigné par écrit avec le plus de soin que possible, suppliant la Bonté et la Vérité éternelles du Saint-Esprit, au cas où il me serait échappé quelque détail moins conforme à la vérité, de le démentir publiquement et d'empêcher, à tout prix, que le faux ne se mêle au vrai... »

C'est là, nous semble-t-il, le langage d'un homme prudent et sincère tout à la fois. Brugman n'a pas connu Lydwine personnellement[1]. Mais il est son compatriote et son contemporain : à la mort de la Sainte, en 1433, il avait trente-trois ans. S'il n'a pas été, lui-même, témoin oculaire des faits qu'il raconte, tout ce qui fait le fond de son récit, il le doit à des témoins oculaires qui ont approché la Sainte de plus près, tels, son parent Gerlac, son confesseur, le curé de la ville, les magistrats de la cité[2]. Tout le reste — une partie infime sur l'ensemble de la *Vie* — il l'a appris d'autres témoins dignes de foi, dont, au surplus, il a fait contrôler les dires par les témoins de tout premier ordre que nous avons énumérés. Dieu n'aura pas

1. « Virginem non vidi, viventem non audivi. » *Post.* 11.

2. Il a pu les consulter tous sur place lors d'un voyage fait à Schiedam. « Vous savez, écrit-il à Willem Sonderdank le fils du médecin qui soigna la Sainte, ce que je vous ai dit quand j'étais chez vous, dans votre maison. » *Post.* 11.

eu à le prendre au mot, à le démentir en cas d'erreur et à le couvrir de confusion; Brugman, lui aussi, avait fait de la critique — et de l'excellente critique — « sans le savoir » et sans en prononcer le mot. Grâce à ce besoin d'exactitude, à ce constant souci d'information sérieuse et à cette loyauté qui alla toujours de pair avec son noble caractère, Brugman sera pour nous un guide sûr dans l'étude historique que nous voulons entreprendre; sa *Vie de sainte Lydwine de Schiedam* est une histoire fidèle et véridique. Elle forme, sans contredit, la pièce maîtresse de « ces magnifiques documents sur sainte Lydwine qui, au dire des Bollandistes, n'ont pas leurs pareils pour l'intérêt et la certitude parmi les monuments relatifs aux autres saints de ce mois d'avril [1] ».

Entendons-nous pourtant. Le témoignage que nous rendons ici à Brugman tombe sur l'exactitude des faits qu'il raconte et non pas toujours sur l'interprétation qu'il donne lui-même des faits. Malgré son talent et sa sincérité, Brugman reste avant tout un orateur populaire et un homme de son temps. Il raconte et explique maint événement comme on les concevait encore couramment au xv[e] siècle. Dieu d'un côté, le démon de l'autre, semblaient

1. « Prae omnibus tamen singulariter excellunt eximia pulcherrimaque monumenta quae de sancta Virgine Schiedamensi Lidwina collecta hic habentur. Nihil illis toto hoc mense mirabiliùs sed nec quidquam certiùs ab oculatis testibus publica et privata auctoritate probatum. *Act. SS.*, t. cit., p. 1.

être, non seulement le principe, mais aussi la cause immédiate du bien ou du mal; ils ne se contentaient pas de le proposer, de l'inspirer à l'homme, ils l'accomplissaient vraiment eux-mêmes. Quand notre historien se trouve devant un événement obscur ou merveilleux, il manque rarement l'occasion de conclure à une intervention qui dépasse la marche ordinaire de la nature. Ainsi à l'entendre, c'est le diable en personne qui trouble les éléments, qui renverse pots et cruches de la maison, à la mort du grand-père de Lydwine, qui jette le père de la Sainte dans un canal de la ville, qui dénoue un pendu, etc., etc... Les exigences de la véritable histoire et d'une critique élémentaire nous imposeront plus d'une fois des interprétations différentes de celles de notre auteur. Le lecteur averti appréciera. S'il est amené à se séparer, ici et là, de Brugman exégète, nous sommes le premier à demander que cette sage indépendance ne diminue jamais, à ses yeux, l'autorité de Brugman témoin, ni la valeur de son témoignage, quand il s'agit des faits eux-mêmes. Dieu seul et son Église, là où Dieu l'assiste, sont infaillibles toujours et de tout point.

Aux noms de Gerlac et de Brugman historiens de sainte Lydwine, viendra toujours se joindre le nom, plus connu encore, de Thomas a Kempis. Né vers 1380 [1], à Kempen en Rhénanie, sur les con-

1. La date exacte chevauche entre le 29 septembre 1379 et le 24 juillet 1380.

fins de cette Hollande où il passera toute sa vie, Thomas Hemerken (Malleus ou Malleolus) avait suivi, tout jeune encore, son frère aîné Jean au couvent de Windesheim, d'où est partie, au XIVe siècle, la célèbre réforme monastique de ce nom [1]. Après avoir fait ses études à Deventer, sous la direction immédiate de Florent Radewijnsz, il se rendit en 1399 au couvent récemment fondé du Mont-Sainte-Agnès près de Zwolle dont Jean, son frère, était le prieur. C'est là qu'il a écrit tous ses ouvrages. Dieu a permis que l'*Imitation* soit le seul de ses livres pour lequel on n'ait pas encore trouvé la preuve absolument sans réplique d'une authenticité qu'il semble difficile de contester dans l'état actuel de la question.

La *Vie de Lydwine* [2] par Thomas a Kempis répondait à un besoin qui s'était fait sentir immédiatement après l'apparition du livre de Brugman.

1. La Congrégation de Windesheim des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, fondée en 1387 par Florent Radewynsz, ami et continuateur de Gérard Groote, comptait déjà une trentaine d'établissements à la mort de sainte Lydwine (1433) et plus de cent à la fin du même siècle.

2. *Vita Lidewigis Virginis*. Nous suivons l'édition de Pohl, Volumen sextum, année 1906, des *Opera Omnia Thomae a Kempis Hemerken*. Fribourg, Herder. — Pour éditer la *Vita Lidewigis*, Pohl a suivi le manuscrit dit de Louvain. La *Vita Lidewigis* n'a pu être écrite qu'après 1448, car c'est en cette année qu'eurent lieu les trois miracles attribués à l'intercession de la Bienheureuse que Thomas raconte au dernier chapitre de son livre et qui ont été insérés par les Bollandistes. *Act. SS.*, t. cit., p. 302.

Chez le fougueux orateur populaire, la mesure et la discrétion n'avaient pas été à la hauteur de ses autres qualités d'historien. D'autre part, son style, son réalisme surtout ne pouvaient convenir à tous les lecteurs. Dans les milieux ecclésiastiques et religieux on réclamait un ouvrage qui joignît à une égale valeur historique le mérite d'un langage plus châtié et plus conforme à la douce majesté de cette victime de la souffrance. Les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin du monastère Sainte-Elisabeth[1] de Brielle envoyèrent à leur confrère du Mont-Sainte-Agnès la Vie de la Sainte —. les critiques sont unanimes pour affirmer que c'était la *Vita Prior* de Brugman, comme il résulte avec évidence de la comparaison des deux textes — et le prièrent avec instance de l'abréger et de la refaire à son tour. Thomas a Kempis s'est rendu à leur désir. Sa *Vie de la Vierge Lydwine* est écrite dans un style plus limpide, plus grave, plus onctueux que celle de Brugman. Ne voulant instruire et édifier que par

1. Le monastère Sainte-Elisabeth de Te Rugge situé hors la porte du Nord de Brielle, avait été fondé et incorporé à Windesheim en 1406. Il fut saccagé et livré aux flammes par les Gueux de mer, au lendemain de leur entrée dans la ville (1er avril 1572). C'est dans une vieille grange à tourbe, qui avait échappé au désastre, que les saints Martyrs de Gorcum consommèrent leur martyre le 9 juillet de cette même année 1572. L'un des dix-neuf confesseurs de la foi était Jean d'Oosterwyk qui avait passé la majeure partie de sa vie religieuse dans ce lieu sanctifié pendant plus d'un siècle et demi par les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, ses confrères.

des traits d'une convenance et d'une vérité incontestables, Thomas fait disparaître dans l'œuvre de Brugman des crudités, des boursouflures et en général « tout ce qui pourrait paraître douteux et compliqué à certains de ses lecteurs [1] ». Même ainsi allégée, l'histoire de la Sainte n'est pas devenue plus courte sous la plume de Thomas. Elle s'est trouvée, au contraire, enrichie de détails vraiment intéressants et caractéristiques sur la grande extatique, grâce peut-être à des renseignements nouveaux fournis par les confrères de Brielle [2] qui n'est qu'à quelques lieues de Schiedam. L'ensemble du travail de Thomas a Kempis laisse deviner chez le moine du Mont-Sainte-Agnès une incontestable supériorité de tact et de mesure et une connaissance bien plus approfondie des voies de la spiritualité. Toutefois sa *Vie de sainte Lydwine* n'est pas une vie nouvelle, une œuvre originale et indépendante ; c'est la *Vie* de Brugman remaniée et revisée à la manière digne et pieuse des autres écrits de Thomas a Kempis. Le fond

1. Kempis, édit. Pohl. Vol. VI. Prologus, p. 318.

2. Ce n'est pas une simple supposition. La fin du chap. XIII de la II[a] Pars confirme nos soupçons par un exemple très net. Ayant raconté comment la Sainte désigna clairement par leurs noms un jeune Chartreux de Diest et un religieux d'Eemstein sans les connaître auparavant, Thomas a Kempis en appelle à l'autorité, non de Brugman qui raconte les deux faits au long, mais à celle « de Hugues, sous-prieur de Brielle qui les avait appris personnellement, dit-il, de ceux-là mêmes à qui le fait était arrivé ». T. cit., p. 411.

du récit est celui de Brugman qui reste, même après la magistrale retouche de Thomas a Kempis, le véritable historien de sainte Lydwine de Schiedam.

En résumé, Jean Gerlac, le commensal de Lydwine, absorbé et richement complété par Brugman et celui-ci, contrôlé et revisé par l'éminent observateur et ascète qu'était Thomas a Kempis, tels sont les guides sûrs qui nous conduiront dans l'étude de l'admirable Vie de sainte Lydwine de Schiedam.

En plus de ces trois sources principales nous avons pu mettre à contribution les archives de la ville de Schiedam et du diocèse de Harlem et à peu près tout ce que l'hagiographie a consacré à notre Sainte. Nos lecteurs en trouveront une bibliographie, sinon complète, du moins assez détaillée, à la fin de notre ouvrage. Parmi ses historiens plus récents, certains comme Huysmans, ont fourni, avant tout, œuvre littéraire[1]; d'aucuns,

1. Les préoccupations littéraires de Huysmans lui font trop souvent rejeter au second plan les qualités qu'on est en droit d'attendre de l'historien. De là dans sa *Sainte Lydwine de Schiedam* beaucoup d'inexactitudes, des à peu près, des généralisations et un parti pris d'absence de critique dans l'usage et la citation des sources. En voici quelques exemples : nous citons la 23e édition de son ouvrage (Plon-Nourrit, 1921, Paris). Il fait une même personne (p. 76) de deux médecins célèbres, André de Delft, et Godefroy de La Haye (surnommé Sonderdank) qui soignèrent, tous les deux, la Sainte à des moments différents. Il confond constamment Jean Gerlac, le parent et le commensal de Lydwine avec le

comme Coudurier et Kronenburg se sont proposé de préférence un but d'édification et de récon-

religieux Augustin de ce nom (pp. 2; 64; 67). Il reproche à Thomas a Kempis de « faire mourir une nièce de Lydwine « en 1426 alors qu'il nous la montre assistant chez sa tante « à une scène (celle des Picards) où elle fut blessée en l'an « 1428 (p. 10) ». Or Thomas a Kempis, tout comme Gerlac et Brugman, place nettement cette scène en 1425; c'est Huysmans qui se trompe en imputant gratuitement à Thomas cet anachronisme ridicule. — A la mort de Jean, grand-père de Lydwine, « le diable, dit Huysmans, secouait du haut en « bas la maison, chassait les domestiques, brisait la vaisselle « sans cependant, spécifie assez bizarrement Gerlac, que le « beurre contenu dans les pots, qui se cassaient, se répandît « (p. 67). » Le trait bizarre attribué à Gerlac par Huysmans est en réalité de Brugman et non de son devancier : on voit à ce détail que Huysmans ne distinguait pas très bien l'apport spécial des deux sources qui se combinent dans la *Vita Prior* telle que les Bollandistes nous l'ont conservée. (Cf. *Act. SS.*, t. cit., p. 273, Annot. f. expliquant les passages unciés.) — Huysmans dit de Jean Angeli (Engels) « qu'il « n'occupa pas très longtemps la cure de Schiedam et qu'il « semble n'avoir tenu qu'une place intérimaire, n'avoir été « qu'un passant dans la vie de Lydwine (p. 154) ». Autant d'erreurs : Jean Engels devint curé de Schiedam à la mort de Maître André en 1413 et le resta jusqu'en septembre 1426. C'est à lui qu'est adressé le document, si important dans l'histoire de Lydwine, dont nous avons déjà parlé, l'Attestation des Magistrats de la ville sur les maladies de Lydwine. — Ce que dit Huysmans p. 318 du culte de Lydwine montre à l'évidence qu'il n'a que des idées fort superficielles sur la béatification, canonisation et confirmation du culte des Serviteurs de Dieu. — A la page 321 il fait mourir à Gorcum les Martyrs de Gorcum et y place leur célèbre pèlerinage, confondant ainsi Gorcum d'où ils venaient avec Brielle où le comte de la Marck les fit mourir et où toute la Hollande catholique vénère leur tombeau.... Quant au style de Huysmans il reste, dans la vie d'une si

fort moral[1]; d'autres enfin comme Meyer, Scully, Nuyen et Mercator, n'ont fait que traduire l'une ou l'autre source, Brugman ou Thomas a Kempis[2].

Dans les pages qui vont suivre nous voudrions, nous, faire simplement de l'histoire. Certes les sources ont leur limpidité et leur incomparable fraîcheur. Mais elles ont aussi leurs mystères, leurs secrets, leurs principes cachés de vie et de fécon-

douce Sainte, ce qu'il est dans l'ensemble de son œuvre, violent, outré, réaliste, n'excluant ni le mot cru, ni l'image osée. Toutefois, en dépit de ces contrastes, de ces inconvenances même, un charme de bon aloi se dégage de la *Vie de sainte Lydwine* de Huysmans : on sent qu'il admire et qu'il aime cette sainte victime éprise d'amour de Dieu et de désir d'expiation pour l'humanité coupable. Aucun écrivain n'a réussi comme lui, à la faire connaître et aimer jusque dans des milieux profanes et jouisseurs. On trouve aussi dans la *Sainte Lydwine* de Huysmans sur le rôle de la souffrance, de la maladie, de la prière, de l'expiation, du détachement des créatures et de l'abandon total à Dieu, des pages de toute beauté où le mot d'admirables ne nous semble avoir rien d'excessif. La *Vie de sainte Lydwine de Schiedam* de Huysmans parue en 1901 chez Stock (Paris), est à l'heure où nous écrivons (1925) à sa 23e édition, sans parler de l'édition de luxe que lui a réservée la collection *Le Livre Catholique*, Paris, 1922.

1. *Coudurier*, Bourg-en-Bresse. Vie de la B. Lidwine, 1862. Réimprimée Retaux, Paris, 1899. *Kronenburg*, Neerlands Heiligen in de Middeleeuwen. De H. Lidwina, Bekker, Amsterdam, 1899.

2. *Meyer*, Het Leven v. d. H. Lidwina (Brugman), Malmberg, Nimègue, 1890. — *Scully*, St Lydwine of Schiedam Virgin. (Thomas a Kempis), Burns et Oates, London, 1912. — *Nuyen*, Leven van de Maagd Lidewyde (Thomas a Kempis), Thone, Amsterdam, 1923. — Mercator. Het Leven v. d. H. Lidwina (Kempis). Amersfoort, 1924.

dité. C'est dire assez qu'elles gardent une place pour l'histoire. Sans doute notre récit ne pourra prétendre à cet accent de piété et de suavité des premiers biographes de la Sainte, comme nulle histoire de Jésus ne saurait égaler le charme divin de l'Évangile. Mais, d'autre part, l'histoire tout court — quand elle veut rester simple et vraie toujours — donne, aussi bien que toute autre discipline morale, satisfaction à l'intelligence et à la volonté de l'homme, lumière dans les obscurités, patience dans la souffrance, énergie devant le devoir de chaque jour : tout autant de biens qui sont encore quelque peu utiles au genre humain et dont la vie d'une héroïque et sainte femme peut rappeler le perpétuel à propos.

CHAPITRE III

LA JEUNE FILLE

Lydwine naquit à Schiedam en 1380 le dimanche des Rameaux qui tombait cette année là « le 15 des kalendes d'avril », c'est-à-dire le 18 mars. Sa mère Pétronille, brave femme, originaire du village voisin de Kethel, s'était rendue à la grand'messe, mais elle dut rentrer précipitamment à la maison qui était tout près de l'église. Et — coïncidence soulignée par tous ses historiens — Lydwine vint au monde à l'heure même où, à deux pas de chez elle, se chantait solennellement la Passion de Notre-Seigneur. Elle fut encore baptisée le jour même.

Son père qui semble n'avoir été qu'un modeste journalier, s'appelait Pierre, fils de Jean. Il était de Schiedam et appartenait, selon Brugman et Thomas a Kempis, à une famille qui avait eu autrefois une distinction dont il restait peu de trace dans le ménage actuel. Quatre garçons avaient précédé et quatre autres allaient suivre leur unique sœur. Pour faire face aux charges d'une famille de

neuf enfants, Pierre dut joindre au rude labeur du jour, le fatigant métier de veilleur de nuit de la ville.

Les historiens de Lydwine ne nous ont conservé que peu de détails sur sa jeunesse. Seule fille dans une famille nombreuse, elle était pour sa mère une aide précieuse dans les détails du ménage. En portant à manger à ses frères, quand ils étaient à l'école ou au travail, elle aimait à entrer dans l'église et à y prier longuement devant la statue de la sainte Vierge que tout Schiedam vénérait. Plus d'une fois elle dut y perdre la notion exacte du temps, et sa mère ne la voyant pas revenir, s'impatientait. Une fois entre autres que le retard avait par trop dépassé la mesure, Pétronille ne put contenir sa mauvaise humeur au retour de sa fille. Mais la brave femme se calma bien vite, quand elle entendit l'enfant lui raconter avec autant d'assurance que de naïveté qu'étant allée saluer la sainte Vierge à l'église, « Marie lui avait souri gracieusement ».

Hors de l'église, d'autres aussi commençaient à lui sourire. Ses historiens louent à l'envi, chez elle, des grâces et des charmes singuliers, une vraie beauté, toute faite de santé et de joie juvénile, d'innocence et de candeur. Bien qu'elle ne fût encore que dans sa quinzième année, plus d'un jeune homme de Schiedam l'avait déjà remarquée et s'occupait discrètement d'elle. L'un d'eux alla jusqu'à faire une démarche auprès des parents de Lydwine.

Brugman nous fait assister à un entretien de famille où nous voyons la mère objecter l'âge encore si jeune de leur unique fille, alors que le père ne semble pas opposé à quelque promesse qui inclinerait vers un parti sage et heureux l'avenir de leur enfant. Mais la question fut vite tranchée par Lydwine elle-même. Quand son père la questionna discrètement, elle lui déclara, tout net, qu'elle ne voulait appartenir qu'à Dieu seul. Et elle supplia Dieu de la rendre infirme et difforme, si ce devait être là le seul moyen de couper court, pour toujours, à des assiduités qui effarouchaient son unique amour. Dieu allait agréer bientôt, dans les termes où il était offert, le sacrifice de cette âme pure.

Cet incident eut-il quelqu'influence sur le caractère de Lydwine? La jeune fille devint-elle plus hésitante, moins épanouie, plus repliée sur elle-même? Rien dans les relations de ses biographes n'autorise cette supposition. Nous croyons, au contraire, que, sans se départir d'une certaine réserve que les jeunes personnes de sa piété et de sa vertu observent naturellement envers les jeunes gens, Lydwine est toujours restée pour son entourage, cette nature joyeuse et aimable, taquine même et pleine de saillies spirituelles qui se révèlera de plus en plus en elle, au fort même de ses plus grandes souffrances.

Elle allait avoir quinze ans. Dans l'hiver de 1395 à 1396 elle fit une maladie assez grave sur laquelle

nous n'avons pas d'autre renseignement. Elle s'en relevait doucement lorsque eut lieu vers le 2 février, l'accident, point de départ du long et douloureux martyre qu'allait être sa vie.

Dans ce pays détrempé d'eau et découpé en tous sens de rivières et de canaux, la pratique de la glace est, en hiver, le délassement national par excellence. Tout le monde glisse et patine en Hollande, jeunes et vieux, hommes et femmes, la reine tout comme l'ouvrier, le séminariste comme le jeune écolier. On va à la glace non seulement pour prendre de l'exercice ou pour se délasser, mais on se promène et on voyage en patins ; on fait en patinant ses courses, ses affaires, son commerce. Plus l'hiver est long et rigoureux, plus la vie de tout ce peuple se transporte, pour un temps, sur la glace. Dès que celle-ci a fait son apparition, on patine avec entrain et avec passion, et même avec une témérité et une insouciance du danger qui déconcertent chez un peuple d'ordinaire calme et réfléchi.

L'hiver était rude à Schiedam en 1395 ; la Schie et les canaux qui découpent la ville comme un damier étaient tous gelés. Un après-midi aux environs de la Chandeleur, les compagnes de Lydwine viennent l'inviter au jeu préféré. Il favorisera, ajoutent-elles, la convalescence de sa récente maladie, en lui procurant du mouvement et du délassement. Point ne fut besoin d'insister. Lydwine — ses biographes notent le détail — « se munit

de la permission de son père » et la voilà partie avec ses amies. Elles n'ont pas à chercher bien loin un lieu propice. La joyeuse bande n'a qu'à ouvrir la porte de derrière de la maison et à s'avancer jusque dans la rue. Le milieu de cette rue, — il en est encore ainsi dans maintes villes hollandaises — est occupé par un canal et ce canal est maintenant gelé. On se trouve tout de suite sur une glissoire idéale qui, grâce à ses ramifications nombreuses, permet d'évoluer des heures entières sur la glace sans avoir à revenir sur ses pas.

Ce jour-là, hélas, le plaisir fut de courte durée. Après avoir chaussé les patins et fait quelques farandoles sur le canal solidifié, le groupe des jeunes filles respirait un instant avant de prendre un nouvel élan, lorsqu'une retardataire arrivant à fond de train, ne pouvant s'arrêter à temps, enlaça brusquement au milieu de ses compagnes en repos, la pauvre Lydwine qui, chancelant sur ses patins, culbuta, tomba avec violence sur un glaçon et se brisa une des fausses côtes du côté droit. Les jeunes filles crient et sont consternées, d'autres témoins de l'accident accourent, on relève la pauvre enfant, et avec d'infinies précautions, on la transporte chez elle.

Tout le monde lui donne les témoignages les plus sincères d'attachement et de compassion. Ses parents et ses frères la soignent avec tendresse. Mais le mal, loin de diminuer, empirait et

prenait des proportions étranges. Tout près de la côte brisée s'était formé un abcès durci. Des jours et des semaines, des mois entiers passaient sans apporter de soulagement. L'accident était arrivé à la Purification et l'on était maintenant à la veille de la Saint-Jean-Baptiste, la grande fête patronale de Schiedam. Quand au soir de ce jour, le vieux Pierre vint, comme d'habitude, s'asseoir au chevet de sa fille malade, celle-ci, dominée par l'acuité de la souffrance, s'élança tout d'un coup hors du lit, dans les bras de son père. Ce violent effort fit crever l'abcès à l'intérieur et causa à Lydwine des vomissements si pénibles que longtemps elle en resta comme morte. Cette crise, il est vrai, passa, mais sans procurer à la malade le moindre soulagement. Bien au contraire elle n'avait fait que rendre plus aiguës ses souffrances habituelles. Un mal mystérieux avait commencé par miner sa constitution jusque-là si saine. Lydwine souffrait dans tout son être. Incapable de se tenir au lit, elle se levait, elle rampait de meuble en meuble pour aller boire l'eau tiède de la marmite qui pendait dans la cheminée. Parfois à l'aide d'une béquille ou d'un petit escabeau elle se traînait autour de la maison, pour boire l'eau froide du canal. Car une fièvre ardente la dévorait, ne lui laissant de repos ni le jour ni la nuit. A cela venaient s'ajouter des rages de dent, des maux de tête intolérables et un irrémédiable besoin de changer de place. Elle ne pouvait rester ni cou-

chée, ni assise, ni se tenir debout, tant étaient vives ses douleurs.

Malgré leur pauvreté, les parents de Lydwine avaient, dès le début, appelé au chevet de la malade, médecin sur médecin. Ce n'étaient pas seulement les praticiens de la ville ou des environs. La notoriété de l'accident et surtout les étranges complications qui étaient survenues avaient amené, auprès de la jeune fille, plusieurs spécialistes. Ils employèrent à la soigner leur savoir et leur dévouement, mais les uns après les autres, durent avouer que leur science était impuissante devant ce mal.

L'un d'eux, maître André de Delft, semble, mieux que ses collègues, avoir eu l'intuition de ce qui allait arriver. Après avoir examiné Lydwine, il déclara nettement que toute médication humaine lui semblait inutile et seulement propre à grever de dépenses une pauvre famille. Et expliquant sa pensée sur le caractère surnaturel de la maladie de Lydwine, il dit à ceux qui l'entouraient : « Dieu opérera en cette malade de tels prodiges que je donnerais le pesant d'or de sa tête pour être le père d'une telle fille [1]. » — Depuis lors des siècles ont passé, la médecine a fait de grands progrès. De

1. La *Vita Posterior* corrigeant en ce point mais à tort, croyons-nous, les deux Vies antérieures de Brugman et celle de Thomas à Kempis, attribue cette prophétie non à André de Delft mais à Godefroy Sonderdank. (*Post* 15. — *Prior* 12 annot. c.).

tout temps, des médecins se sont intéressés au cas de Lydwine. La multiplicité et l'intensité inouïe de ses souffrances, ils les ont trouvées clairement notées par les historiens. Ceux-ci ont relevé, parfois avec une rare précision, dans sa personne, les symptômes et les complications de presque toutes les maladies connues. L'accident vulgaire qui en fut apparemment le point de départ, n'a rien d'extraordinaire. Et néanmoins aucun médecin n'a réussi à tirer de ces données un diagnostic naturel de la maladie de Lydwine. Le jugement porté par André de Delft n'a jamais été réformé. Dans notre Sainte se vérifiait, dans un sens éminent, la parole de plus tard : « il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades ». Lydwine était une malade extraordinaire, en qui Dieu lui-même opérait des prodiges de maladie. Elle ne souffrait pas d'un mal déterminé et caractérisé. « Dans son pauvre corps, dit Benoit XIV, la grande armée des maladies avait fait irruption [1] », et rarement expression figurée répondit mieux à la réalité [2]. Toutes les

1. Magnus autem morborum exercitus corpus ejus invasit Bened. XIV. De Serv. Dei Beatif. et Canoniz. lib. III. cap. 30. num. 7.

2. « Derrière elle, dit à son tour Huysmans, commençait à se profiler, en une ascendance lointaine, la grande figure de Job, pleurant sur sa couche de fumier. Elle en est la fille et les mêmes scènes se reproduiront, à travers les âges, des confins de l'Idumée aux bords de la Meuse, d'irréductibles souffrances endurées avec une inébranlable patience... avec cette différence pourtant que les épreuves du Patriarche

infirmités et les douleurs qui sont l'apanage de l'humanité souffrante avaient été comme distillées dans sa personne, pour un motif dont Dieu allait bientôt lui livrer le secret.

prirent fin de son vivant et que celles de sa descendante ne cessèrent qu'avec sa mort ». *Sainte Lydwine de Schiedam*, p. 73.

CHAPITRE IV

LA PAUVRE MALADE

Ce caractère surnaturel que le médecin de Delft avait entrevu le premier dans l'infirmité de Lydwine, la malade elle-même l'ignora longtemps. Nous la connaissons jeune fille candide, douce et pieuse. Mais dans les trois premières années qui suivirent l'accident, Lydwine éprouvait l'horreur instinctive de la nature humaine pour la maladie et pour les multiples désolations qui en sont la conséquence. Ce n'était pas encore le temps où, touchée par la sainte folie de la croix, elle suppliait Dieu de frapper sur elle à coups redoublés, le temps, par exemple, où, affligée de deux bubons de la peste, elle en souhaitait et en obtenait un troisième en l'honneur de la sainte Trinité. Pauvre percluse de seize à dix-sept ans, torturée par d'intolérables douleurs, c'est de tout son être qu'elle redisait avec le Sauveur : « Père, que ce calice passe loin de moi ! » Elle avait besoin de toute sa foi et de toute son énergie, pour ajouter le mot

suprême de résignation « toutefois, ô mon Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne ». Nous ne le comprenons que trop : les Saints restent encore de « chez nous », même quand ils s'établissent lentement dans les régions sereines qui nous dépassent.

Comme tous les malades, Lydwine se sentait pleine de répugnance pour la souffrance, très sensible à son étreinte, toute préoccupée de connaître son mal et de le guérir, ou tout au moins de se procurer un peu de soulagement et de diversion. Elle souffrait de se voir arrêtée, réduite à l'impuissance, alors que près d'elle tout le monde allait et venait et travaillait à son aise. Elle voulait se lever, courir, vivre enfin et prendre sa part au dur labeur de son entourage. Elle était honteuse aussi — de cette honte, vraie torture des malades à sentiments délicats — des embarras, du surcroît de travail et de dépense dont elle était l'occasion pour le pauvre ménage. C'est sans doute un de ces sentiments qui la dominait le fameux soir, où, broyée par la souffrance et avide de consolation et de soulagement, elle se jeta éperdue, hors de son lit, dans les bras de son père assis à son chevet.

Ils durèrent près de trois ans (1395-1398), ce rude noviciat de la souffrance joyeuse et sereine, cette lutte entre la nature qui voulait fuir la croix et les douces invites de la Providence qui cherchait à la lui faire embrasser avec amour. Plus tard, au cours de sa vie extatique, Lydwine apprendra di-

rectement de Dieu ses désirs sur elle, mais au seuil de cette vie si extraordinaire, rien ne se fit par révélation subite, par coup de foudre. Dieu ne lui envoya pas non plus de théologien docteur, dont sainte Thérèse souhaiterait les lumières pour la direction des consciences. C'est par le moyen ordinaire, par la parole d'un bon prêtre, son confesseur, que la Sainte allait connaître sa voie. Ce bon prêtre s'appelait Jean Pot. Divers indices, à défaut de données certaines, nous font croire qu'il était prémontré et vicaire de la paroisse de Schiedam [1]. D'un réel dévouement pour la malade, il lui faisait de fréquentes visites et la consolait dans sa langueur et ses abattements. Doucement, sans complication de paroles mystiques et de sentiments recherchés, il l'engageait à méditer sur la Passion du Sauveur et à unir ses souffrances à celles du Divin Maître pour l'expiation des péchés du monde.

1. Notre opinion se base sur les faits suivants. Dans un trait qui sera raconté plus tard (les chapons de maître André), c'est Jean Pot, bien au courant, semble-t-il, des choses de la cure, qui apprend à Lydwine que les chapons ont été mangés par les rats, la nuit qui précède le festin. Dans un autre trait (l'histoire de l'échevin tenté de suicide) Jean Pot est nommé le « vice-curé » de la ville. D'autre part, les historiens le désignent simplement sous le nom de « confesseur » de la Sainte, celui qui la visitait souvent, l'encourageait, lui portait la sainte communion; le même probablement qui lui rapportait de *l'église* les cendres du mercredi des Cendres; toutes choses qui supposent, non quelque service rendu par un prêtre de passage, mais un ministère ordinaire exercé par un prêtre de la paroisse.

Certes Lydwine écoutait avec docilité, mais longtemps encore les conseils de son directeur ne furent pour elle que de bonnes paroles, sans grande efficacité. Elle ne pouvait encore supporter une nourriture si substantielle; l'heure de Dieu n'avait pas encore sonné. Le bon prêtre ne s'en étonnait, ni ne se décourageait; il ne pressait pas sa pénitente, mais, en directeur consommé, avec onction et patience il lui conseillait de surmonter ses dégoûts, de persévérer dans ses efforts et de compter sur l'aide du Bon Dieu. Et, en effet, à mesure que la Passion du Sauveur devint pour Lydwine le sujet ordinaire de ses pensées et de sa méditation, ses yeux, lentement, progressivement se dessillèrent. Son intelligence comprit que Dieu lui proposait une vocation de victime et d'holocauste pour les péchés du monde, et sa volonté accepta cette mission avec joie et avec amour. Elle sentit son cœur s'échauffer et pour la première fois elle éprouva dans ses souffrances un vrai bonheur. Il lui semblait que Jésus lui-même habitait dans son âme et l'aidait à porter sa lourde croix. Elle divisa l'histoire de la Passion en sept parties qu'elle appelait ses Heures Canoniales. Elle les méditait jour et nuit aux heures correspondantes, avec une régularité si parfaite, ajoute son historien, qu'au seul fil de ses méditations elle indiquait avec précision l'heure qu'il était, soit le jour, soit la nuit. Et bientôt le résultat se dessinait : souffrir devenait pour elle non plus une souffrance mais une indicible jouis-

sance ; elle en vint jusqu'à dire que, s'il suffisait de réciter un Ave Maria pour recouvrer le santé, elle ne le réciterait pas, elle n'en aurait même pas le désir.

Aux privations et aux souffrances que Dieu lui envoyait, elle en ajoutait de son choix. C'est ainsi qu'elle fit échanger contre une couchette de paille, le lit de plumes que la charité de ses parents lui avait procuré mais qui envenimait son mal, prétexta-t-elle. Plus tard même ce misérable grabat était encore du luxe ; elle prétendit qu'elle se trouverait mieux de deux ou trois planches nues sur lesquelles elle se faisait étendre, se couvrant de vieux habits et d'une vieille couverture qui ne la préservaient guère contre l'humidité et contre le froid.

Elle souffrit beaucoup du froid dans le rude hiver de 1408; la famille était impuissante à la soulager; le vieux Pierre, son père, avait le pied gelé et se voyait contraint de passer à son fils Guillaume, l'emploi de veilleur de nuit. Comme il arrive d'ordinaire quand la souffrance est vive et générale, chacun songeait d'abord à soi. Un prêtre assez célèbre dans les Pays-Bas, Wérembold de Gouda[1] vint voir la malade; il la trouva bien

1. Wérembold, né à Boskoop près Gouda, était, sinon pour l'éloquence, au moins pour l'esprit apostolique, un précurseur et émule de Brugman. Il était le visiteur extraordinaire de beaucoup de maisons religieuses et le confesseur ordinaire du couvent de Sainte-Cécile d'Utrecht. Très lié

abandonnée et lui remit une large aumône. Ensuite, par une intervention énergique faite en sa faveur, en pleine église, il intéressa la compassion et la charité des habitants au grand besoin de Lydwine et de sa famille.

La sainte communion acheva dans cette crucifiée le travail commencé par la méditation de la Passion. Hélas, on était dans ces temps de « refroidissement de la piété » dont parle le décret libérateur de Pie X, où les âmes, même les mieux disposées, étaient tenues loin du Dieu de l'Eucharistie. Avant sa chute sur la glace, Lydwine n'aura été admise à communier qu'une fois l'an, à Pâques. Et guère plus souvent les trois premières années de sa maladie, où, pauvre éclopée du Bon Dieu, elle réussissait à l'aide de sa béquille ou de son petit escabeau à se traîner jusqu'à l'église, le saint jour de Pâques et à conquérir, comme de haute lutte, le Pain des Forts, dont la réception fréquente eût certainement hâté, pour elle, le temps de la résignation, de la joie même, dans ses grandes souffrances. Quand elle fut définitivement terrassée par le mal, on lui permit de communier une fois de plus, et bientôt tous les deux mois, et « aux grandes fêtes de l'année ». Tout en se pliant à ces

avec Gérard Groote et Florent Radewynsz, sans appartenir lui-même à l'ordre des Chanoines Réguliers, il fonda près d'Utrecht, le couvent de Vredendaal (Domus vallis Pacis) pour des Tertiaires de Saint-François qui passèrent, cinq ans après sa mort, à la réforme de Windesheim.

règles sévères que d'autres avaient établies, Jean Pot ne négligeait rien pour assurer à l'âme de Lydwine les ineffables ressources de l'Eucharistie. Quand il lui apportait la sainte communion il lui rappelait, en termes de la plus grande simplicité, que sous les Saintes Espèces était caché son Dieu et son Sauveur qui avait tant souffert pour elle et était mort pour son salut, Celui-là même qui récompensait, avec usure, la moindre souffrance acceptée pour son amour. La Sainte écoutait avec émotion. Elle regrettait maintenant amèrement ce qu'elle appelait « ses impatiences d'autrefois, son inconcevable aveuglement ». Les larmes qu'elle versait ne tarissaient pas; sa mère, ni personne au monde, dit Brugman, ne parvenaient à la consoler ou à comprendre seulement la raison de tant de larmes. Que lui importaient désormais ses propres souffrances? Qu'avait-elle besoin d'une autre nourriture, qu'elle ne pouvait du reste supporter, du sommeil qui fuyait ses paupières? Selon Thomas a Kempis, le corps du Christ Jésus lui tenait lieu de tout; c'était son remède, sa consolation dans ses douleurs, son aliment substantiel[1], son repos vraiment réparateur. Et Brugman avait raison de dire

1. Cette influence de la Sainte Eucharistie sur la vie corporelle du communiant est admise par l'Église dans ses prières officielles. Ainsi, par exemple, quand elle évoque « le banquet céleste, qui chez Catherine (de Sienne) soutenait même sa vie temporelle : mensa cœlestis quæ beatæ Catharinæ Virginis vitam etiam aluit temporalem ». (*Miss. Rom.* 30 Aprilis. Postcommunio).

que « la méditation de la Passion et la sainte communion étaient comme les deux bras avec lesquels Lydwine étreignait son Bien-Aimé ».

Au reste elle allait avoir besoin plus que jamais d'aide et de soutien, et Dieu seul pouvait les lui assurer. Bien que terribles par leur nombre et leur acuité les souffrances de Lydwine, pendant les trois premières années de sa maladie, n'avaient peut-être pas excédé la mesure pleine mais supportable, après tout, de beaucoup de grands malades. Mais, passé ces trois premières années — Lydwine n'avait encore que dix-neuf ans — sa maladie prit un caractère vraiment effrayant. Aux maux que nous avons déjà signalés viennent s'en ajouter d'autres qui remplissent de pitié les parents et les visiteurs de la pauvre malade : des vomissements nauséabonds, des migraines horribles, des soubresauts de douleur qui successivement allongent, rapetissent, contractent ou tordent dans tous les sens son pauvre corps et lui causent des syncopes qui la laissent pour morte. — Elle ne pouvait plus se lever, ni remuer ses membres saut le bras gauche. La beauté de son visage jusque-là bien conservée disparut : la figure se fendit du haut du front jusqu'au milieu du nez : la lèvre inférieure se détacha à moitié du menton : l'œil droit était entièrement aveugle et le gauche devint si sensible que bientôt elle ne put supporter la moindre lumière du jour, ni même le reflet du feu de la cheminée qui se jouait dans

la demi-obscurité de la chambre. Un nouvel abcès se forma à l'épaule droite qui entra en putréfaction. Bientôt apparaissent aussi les premiers symptômes de la gravelle : puis c'est le mal des ardents qui s'acharne sur elle ; il lui dévore le bras droit et lui inflige des névralgies intolérables. Les bras et les jambes ne semblent plus tenir au tronc que par quelques muscles isolés. Et quand il faut la soulever, la changer de place, on doit auparavant, à l'aide de linges, lier ensemble ces pauvres membres, de peur que l'un ou l'autre ne se détache entièrement. Il semblait que son corps allait se décomposer, se désagréger et devenir la proie de la gangrène qui la rongeait à l'intérieur. Le comte de Hollande Guillaume VI et sa femme Marguerite de Bourgogne lui avaient envoyé leur médecin, Godefroy de La Haye, non moins célèbre par sa science que par sa grande bonté pour les pauvres et les petites gens. Il les soignait gratuitement. A ceux d'entre eux qui n'oubliaient pas le merci traditionnel « grooten dank : grand merci », il répondait invariablement « sonder dank », ce qui signifie « pas de merci ». De là lui est resté le surnom glorieux de Godefroy Sonderdank dont la reconnaissance populaire a immortalisé, dans notre langue, sa touchante charité. Il examina Lydwine et la soigna avec toute son habileté et avec son inépuisable bonté. Il la mit en rapports avec un de ses amis, un médecin de Cologne, qui, lui aussi, fut très bon pour Lydwine, allant jusqu'à lui assu-

rer ses bons offices par un fidèle intermédiaire, dépositaire de ses secrets, au cas où lui-même viendrait à mourir avant elle. Ces hommes excellents apportèrent au soulagement de cette grande pitié, toutes les ressources de leur science et de leur cœur. Chacun d'eux arrivait à quelque résultat partiel, mais c'était peine perdue ; cette maladie mystérieuse défiait l'art et le dévouement. A trois endroits différents s'étaient ouvertes dans le corps de Lydwine de larges plaies, où grouillaient, comme en autant de nids, d'horribles vers. Pour les détruire, Godefroy Sonderdank réussit à composer des cataplasmes qui, appliqués sur les plaies vives, servaient d'appât à la voracité des vers. Ils les attiraient à la surface du corps et permettaient d'en extraire, journellement, jusqu'à une centaine, disent les biographes. Mais ce traitement n'était qu'un palliatif, car sans cesse la meute immonde se reformait. Le médecin de Cologne, lui, avait essayé en 1414 de fermer les plaies et il y avait réussi. Mais alors le corps de la malade avait gonflé démésurément sous les effets de l'hydropisie.

La maladie de Lydwine devint telle qu'à lire les historiens de la Sainte et la déclaration officielle des magistrats de Schiedam, on croirait assister aux scènes mystérieuses de cimetière, qui doivent se passer dans un cercueil deux ou trois mois après la mort. Dans cette chair innocente se réalisaient à nouveau les expressions énergiques par lesquelles, les écrivains sacrés, Isaïe surtout, ont

dépeint le plus beau des enfants des hommes, devenu par excès d'amour, un Homme de Douleur, ne présentant, dans son corps virginal, aucune partie saine, pas même l'apparence humaine, n'étant plus, du sommet de la tête à la plante des pieds, que lèpre et plaie, un spectacle d'horreur pour ceux qui le contemplaient, un objet d'opprobre et de dégoût pour tous ceux qui passaient sur le chemin. Toute proportion gardée entre Dieu et la créature, cet « Homme de Douleur » revivait cette fois dans une jeune fille, autrefois si pleine de santé et si belle, aujourd'hui, selon l'expression énergique de Bossuet, une véritable « loque humaine ». Car — pour parler sans figure — Lydwine à vingt ans n'était plus qu'un paquet de membres humains torturés par la souffrance et retenus ensemble et en vie par la puissance de Dieu. Elle le resta — c'est là le grand miracle — jusqu'à sa mort qui n'arriva que trente-trois ans plus tard, lui laissant le temps de montrer une « patience comme on n'en trouve peut-être pas de pareille dans les siècles écoulés », dit le commentateur Bollandiste de sa vie[1]. Et nous ne nous étonnons plus d'entendre Benoit XIV, à la suite de Corneille a Lapide, ajouter le nom de l'humble fille de Schiedam aux grands noms bibliques de Lazare, de Job et de Tobie, quand il signale « les miroirs

1. « Patientia cui nescio an similem viderint ulla prætérita sæcula. » (Act. SS. t. cit. Commentarius praevius. p. 2.)

et les modèles de patience proposés par Dieu aux malades et aux affligés de tous les temps[1] ».

1. Benoit XIV. *De Servorum Dei Beatif.*, et *Canoniz* Lib. III cap. 30. n° 7. « Voluit Deus Lazarum, Job, Tobiam, Lydwinam omnibus sœculis statuere ægrotis et afflictis in speculum et exemplum patientiæ. »

CHAPITRE V

LA THAUMATURGE

Quand la maladie de Lydwine eut pris cette gravité inouïe par le nombre et l'acuité de ses souffrances, on vit aussi le merveilleux entrer en plein dans son existence de martyre.

Déjà au début de la maladie un événement avait vivement frappé la famille. Un jour, après une altercation furieuse dont les éclats parvenaient de la rue jusqu'à la Sainte, un homme se précipite dans sa maison. Il est suivi, l'instant d'après, par son ennemi qui, l'épée nue à la main, demande tout haletant : « Est-il ici? — Non », répond hardiment Pétronille, qui veut, avant tout, empêcher un meurtre. Mais, interrogée à son tour, Lydwine répond tout simplement : « Oui, il est ici ». Au même instant, elle reçoit un vigoureux soufflet de sa mère indignée. Et chose étrange, quoique l'homme poursuivi se trouve, là, tout près des deux femmes, à la portée de son agresseur, celui-ci est seul à ne point le voir et il se retire — ajoute Brugman —

tout radouci par la réponse de la pauvre malade [1]. « Bonne mère, dit alors Lydwine avec ingénuité, j'ai dit la vérité parce que je savais que la vérité était capable de sauver cet homme. » L'homme et la mère demeurent tout interdits, et Pétronille — ajoutent les historiens — eut ce jour-là un soupçon des grandes choses que Dieu allait opérer dans sa fille et elle garda de cet incident un grand réconfort dans ses lassitudes qui parfois lui pesaient bien fort [2].

L'alimentation de la malade tenait aussi du prodige. Au début de la maladie quelques bouchées de pain, quelques rondelles de pomme, avec une gorgée de vin, de lait ou de bière lui avaient suffi. Bientôt tout aliment solide lui devint insupportable; elle ne se soutenait qu'avec une demi-pinte de vin dans laquelle elle mettait un peu de sucre ou de cannelle et qui durait une semaine.

Plus tard, elle ne prit que de l'eau de la Meuse qu'elle trouvait « meilleure que le vin le plus pur ». Enfin tout liquide lui devint insupportable; elle ne parvenait même plus à avaler les quelques gouttes d'eau destinées à lui faciliter la réception de la sainte communion que, depuis quelque temps, on lui

1. Huysmans, relatant ce fait, dit du forcené : « Ne le découvrant pas, il s'élança dehors pour retrouver ses traces », p. 79. Brugman au contraire, nous le montre tout changé : in mansuetudinem mutatus ex Virginis responsione, discessit. *Post.* 19. Et Thomas a Kempis ajoute expressément... Recessit omittens persequi fugientem. Kempis édit. Pohl 6, p. 330.

2. *Prior.* 14.

apportait un peu plus souvent. Seule, la communion — les pièces officielles en font foi — la sustenta les dix-neuf dernières années de sa vie (1414 à 1433).

N'était-ce pas un problème déroutant pour la raison que de voir cette malade qui ne prenait plus de nourriture ni de boisson, subsister néanmoins et recevoir une multitude de visiteurs qui venaient se recommander à ses prières, lui demander conseil, encouragement et consolation? Son corps tout déformé, presqu'en décomposition, ne causait aucun dégoût à ceux qui la soignaient; il répandait, au contraire, « une odeur agréable de relents de parfum », tout comme les morceaux qui se détachaient de sa chair. Il n'accusait aucun besoin naturel, sauf des vomissements fréquents [1]. Et quand on demandait à Lydwine d'où pouvait bien venir la matière de ces vomissements aussi copieux que douloureux, la malade demandait à son tour d'où pouvait bien venir à la vigne qui paraît desséchée et morte, tout l'hiver, cette richesse de végétation qui s'épanouit à chaque nouveau printemps?

Des faits d'un autre ordre n'étaient pas moins étranges. La chambrette obscure qu'elle tenait habituellement fermée, parce que ses yeux ne pouvaient supporter l'impression de la lumière, s'irradiait souvent d'une vive clarté dont l'éclat éblouissait

1. ... Nec naturalia superflua corporis emittebat prætequam per vomitum. *Prior.* 77.

les habitants de la maison et les faisait croire à un commencement d'incendie. Une personne des plus notables de la ville — Brugman apprit le fait de sa bouche — fut guérie instantanément par Lydwine d'une fistule que plusieurs médecins n'avaient pu supprimer. Et un marchand anglais vit se fermer une plaie douloureuse à la jambe, après l'avoir arrosée avec l'eau dans laquelle la Sainte s'était lavé les mains.

Bien qu'elle ne fût jamais sortie de Schiedam, et que depuis de longues années elle fût couchée sur son grabat, elle fit au prieur de Sainte-Elisabeth de Brielle une description exacte et détaillée de son couvent et de la distribution des divers locaux. Elle interpellait par son nom un religieux inconnu de Eemsteyn à l'instant même où il franchissait sa porte. Comme son visiteur lui en exprimait son étonnement, elle lui répondit tout simplement : « Dieu m'a communiqué votre nom ». Elle fit de même avec un inconnu de La Haye, venu pour apprendre d'elle le lieu où pourrait bien se trouver son fils qui avait fui la maison paternelle. Avant qu'il eût eu le temps de lui adresser une seule parole, elle le nomma de son nom et de son prénom et lui apprit que son fils Henri — elle ne l'avait jamais vu ni connu — s'était rendu à Diest en Brabant et y avait pris l'habit des chartreux ; elle rassura ce père inquiet et le félicita des bénédictions que la vocation de son fils attirerait sur la famille.

Elle consola de même Nicolas Wit, le prieur des chartreux de Schoonhoven, qui lui amenait un de ses jeunes religieux, tenté de découragement et de désespoir. A leur arrivée, Lydwine, qui se trouvait au plus fort d'une crise de la pierre, ne put recevoir que le prieur; elle le rassura, lui rappela son devoir de porter son jeune confrère à la patience et de prier pour lui; la tentation passerait, affirmait-elle, de grandes grâces étaient réservées au religieux éprouvé. Et tout arriva, dans la suite, comme Lydwine l'avait prédit. Ces trois faits, Brugman les tenait directement des religieux en cause.

Un autre jour elle déconseilla fortement à un armateur de s'embarquer à cette saison de l'année. Cet homme, qui recourait souvent à Lydwine, ne se rendit cette fois qu'avec grande peine à un avis qui contrariait ses projets. Mais bientôt il apprit avec stupeur que les vaisseaux qu'il avait voulu accompagner venaient de faire naufrage.

Une nuit de 1421, elle annonça à son entourage la catastrophe qui s'accomplissait à cette heure même, dans la partie méridionale du comté de Hollande. Soulevée par une tempête d'une violence inouïe, les eaux amoncelées rompirent les digues de la Meuse et du Waal et se précipitèrent, en torrent, dans le triangle que forment, entre elles, les trois villes de Dordrecht, Gorcum et Bréda. Seize à vingt villages de cette région basse et fertile furent littéralement engloutis; un plus grand

nombre furent ravagés et l'on évalue à plusieurs milliers le nombre des victimes humaines qui périrent dans les flots[1]. Ce désastre national porte dans nos annales le nom « d'Inondation de la Sainte-Elisabeth » parce qu'il arriva dans la nuit du 18 au 19 novembre, à l'aurore de la fête de sainte Elisabeth de Hongrie. Ses traces, quoique atténuées par le patient labeur de plusieurs siècles déjà, frappent toujours le voyageur quand, entre Breda et Dordrecht, il traverse sur le pont monumental du Moerdyk, la vaste région d'eau formée par le Biesbosch (forêt de joncs) et par le Hollandsch Diep (le Pas de Hollande). La Sainte, elle, ne put que pleurer et prier avec un peuple en deuil. Ses biographes rapportent qu'elle apparut, cette lugubre nuit, à une pauvre femme qu'effrayait le bruit combiné de l'ouragan et des vagues. Lydwine la rassura et lui annonça que le flot n'irait pas plus loin. — Elle apprenait la mort de personnes éloignées, par exemple de Baudouin van den Velde, le sacristain d'Ouwerschie. Grâce à des lumières surnaturelles elle pouvait rassurer une pécheresse pénitente et pardonnée mais toujours inquiète de son salut; annoncer à un autre pécheur qui ne s'en doutait guère, sa mort prochaine, afin qu'il mît ordre à ses affaires et à un

1. Comme il arrive d'ordinaire, l'imagination populaire exagéra encore l'étendue du cataclysme et, dans maints récits, l'on parle encore couramment de soixante-douze villages engloutis et de quatre-vingts à cent mille noyés.

troisième, sa guérison certaine, afin qu'il prît ses mesures pour une vie toute nouvelle. Un théologien dominicain voulant la mettre à l'épreuve, vint la questionner sur les mystères les plus ardus de notre Foi. Mais il reçut de la pauvre fille ignorante et illettrée des réponses si claires et si profondes sur la sainte Trinité et l'Incarnation, qu'il en demeura émerveillé et proclama partout que l'esprit de Dieu guidait manifestement cette âme. Elle entretenait des relations d'âme à âme avec un saint personnage, nommé Gérard, natif de Cologne qui menait dans la lointaine Égypte la rude vie de prière et de pénitence des anciens Pères du Désert. Il y avait été découvert vers 1423 par un évêque d'Angleterre, pèlerin des solitudes de la Palestine et de l'Égypte. Cet évêque avait accepté de se faire auprès de Lydwine, le messager du solitaire et il éprouva dans la pauvre chambre de Schiedam les mêmes sentiments qu'aux Lieux-Saints et dans les déserts d'Orient. Nous aimerions sans doute à connaître le nom et le siège de ce messager. Mais Brugman qui ne nous épargne aucun détail sur la corpulence maladive du saint ermite, ne pouvait, de son temps, prévoir sur quels points se porterait de préférence la curiosité historique de ceux qui viendraient après lui.

Un autre jour, c'est Jean Pot, le « vice-curé de Schiedam » qui trouve auprès de sa pénitente une lumière qu'il avait vainement cherchée ailleurs. Il comptait parmi ses dirigés un échevin de la ville,

homme pieux et riche mais tourmenté par d'angoissantes pensées de suicide. Quand elles devenaient trop fortes il recourait au prêtre et assistait avec piété aux messes qu'il faisait célébrer pour sa délivrance. Mais le charitable « chapelain », comme l'appelle Brugman, multipliait en vain ses adjurations, ses prières et ses saints sacrifices; l'horrible tentation revenait sans cesse et tournait en véritable obsession. De guerre lasse, Jean Pot veut avoir l'avis de Lydwine dont il connaît depuis longtemps la sagesse et les lumières extraordinaires. Le plus naturellement du monde, elle conseille au prêtre de faire faire à son pénitent une bonne confession et de lui imposer ensuite, comme pénitence, l'acte même que lui suggère l'ennemi de son âme. Elle savait bien — ajoute Brugman — que le démon n'accepterait jamais de laisser se changer en remède de salut, le poison qu'il offrait à cette âme pour assurer sa perte. Jean Pot, comme bien l'on pense, se récrie. Il ne suivra pas un avis que Brugman, lui aussi, qualifie « de conseil méritant plutôt d'être admiré que suivi, potius admirandum quam imitandum consilium ». Mais calme et sûre d'elle-même, Lydwine insiste : le démon, pense-t-elle, hait tellement Dieu et son sacrement qu'il sera pris dans ses propres filets, si sa victime peut lui opposer un acte de véritable obéissance. Jean Pot se persuade que la Sainte obéit à une inspiration nettement divine; il se rassure et se décide à suivre l'étrange conseil. La

première fois que l'échevin lui revient avec son horrible projet, il lui impose, comme pénitence, de donner suite à la suggestion. L'échevin se montre tout heureux de cet ordre ; il rentre chez lui, attache une corde à une poutre, se la passe au cou, monte sur un siège, et va s'élancer dans le vide. Quand, soudain, les démons se précipitent sur lui, saisissent la corde et la rompent en criant : Ah ça, on ne se pend pas comme cela... ils le jettent à terre, entre un mur et une caisse où trois heures après ses parents le trouvèrent, tout démonté encore par l'accident mais délivré de sa tentation.

Tel est le récit de Brugman[1]. Faut-il le prendre de tout point à la lettre? Est-ce vraiment le démon qui est venu dénouer la corde du malheureux échevin? Sans doute, cette solution ne dépasse pas le pouvoir que Dieu a laissé à ses anges déchus ou qu'Il peut leur accorder en passant. D'autre part, si de vieilles gravures reproduisent l'événement sous cette forme simpliste, elles soulignent l'interprétation de Brugman, conforme du reste à la manière habituelle du Moyen Age, mais elles ne nous renseignent guère sur sa valeur et sur son degré de vérité. Le dénouement n'a-t-il pas pu se faire d'une manière plus simple et moins extraordinaire? Cet homme, pieux et vraiment obéissant, qui n'avait pas cédé à la tentation, tant qu'elle lui

1. *Prior* 104 seq. — *Post* 109 seq.

paraissait un péché et qui avait accepté de la réaliser lorsqu'il en avait reçu la permission et même l'obligation, cet homme n'a-t-il pas obtenu d'une manière plus simple le fruit de son obéissance? Au dernier moment, quand il en était temps encore, il a vu se dissiper, tout d'un coup, l'horrible illusion dont il était le jouet; il a compris la portée du commandement « vous ne tuerez pas ». Le voile tomba, la lumière se fit, il recula, par obéissance à Dieu, devant l'acte criminel qu'il allait accomplir. Et — comme l'avait dit Lydwine — il battait le démon par ses propres armes. Devant la défense divine qui lui apparaissait maintenant dans toute sa clarté, son cœur demeurait droit, sa volonté vraiment docile et obéissante, comme ils l'avaient toujours été durant la tentation. Et dans le trouble et l'horreur de l'acte qu'il était sur le point d'accomplir, il tomba, évanoui, derrière le meuble d'où la famille le retira quelque temps après.

Au reste, quelqu'ait été le mode, naturel ou sur-surnaturel dont elle s'opéra, la délivrance de l'échevin fut complète et resta durable. Cet homme pieux et vraiment obéissant ne connut plus jamais le cauchemar qui l'avait tant fait souffrir, et c'est à l'intervention décisive de Lydwine et à son intuition nette qu'il se crut redevable de sa délivrance.

CHAPITRE VI

L'EXTATIQUE

Des faits si surprenants se communiquaient de bouche en bouche et valaient à Lydwine une réputation qui grandissait de jour en jour. Mais bientôt, reléguant au second plan ces manifestations isolées du miracle, sa vie entière devenait un prodige continuel. L'histoire voit en Lydwine une des grandes extatiques du xve siècle.

Nous ne pouvons dans une biographie traiter au long de ces communications intimes que Dieu se plaît à avoir avec certaines âmes privilégiées. Ce serait quitter le terrain de l'histoire pour celui de la théologie et d'une théologie très « spéciale » comme est la Mystique, avec ses problèmes ardus et son langage différent souvent d'auteur à auteur. Sur ce terrain difficile l'historien doit se borner à raconter avec fidélité les faits avérés et les introduire sous leur vrai jour dans la trame que forme la vie de son personnage. Toutefois, sous peine de rendre incompréhensible à beaucoup de lecteurs

cette page importante de la vie de Lydwine nous devons rappeler quelques éléments de spiritualité chrétienne[1].

Le vrai bonheur de l'homme est dans la possession de Dieu et celle-ci se réalise par l'intelligence qui connaît Dieu et par la volonté qui L'aime. Quand cette connaissance et cet amour de Dieu seront parfaits et définitifs l'homme aura atteint sa fin ; il sera heureux tout court. Ici-bas, son vrai bonheur consiste à rapprocher sa connaissance et

1. Les théoriciens de la Spiritualité ont créé — c'est leur droit — pour leur matière un vocabulaire spécial. Beaucoup de termes y sont assez généralement adoptés dans le même sens, tels que ceux qui désignent les trois étapes de la vie ascétique : la Purgative, l'Illuminative, et l'Unitive. D'autres termes, au contraire, révèlent déjà par la signification différente qu'ils ont d'auteur à auteur un désaccord plus profond sur les réalités suprasensibles qu'ils doivent désigner. « L'état mystique diffère-t-il réellement de l'état ascétique, ou bien n'en est-il que le prolongement, le développement normal? La contemplation peut-elle être acquise jusqu'à un certain degré, ou est-elle toujours infuse? La vie active est-elle inférieure à la vie contemplative? Est-elle chez les contemplatifs un degré distinct, ou simplement une forme plus extérieure d'une même vie d'union à Dieu? Y-a-t-il des extases naturelles? » Toutes questions et d'autres semblables, qui resteront discutées tant que leurs objets n'auront pas acquis cette délimitation rigoureuse, cette précision de contours qui leur manquent. Dans cette histoire, sans nier leur légitimité et leur importance, nous passons sous silence ces divergences et ces controverses. Quant aux termes spéciaux que nous employons, nous leur donnons d'ordinaire le sens obvie et traditionnel que leur donnent saint Thomas dans la Somme et cet autre génie de la théologie proprement Mystique, sainte Thérèse d'Avila.

son amour de Dieu du degré qu'ils atteindront au ciel. Et sa perfection morale, sa sainteté se mesure au zèle qu'il déploie pour conformer son activité libre à la réalisation de son vrai bonheur.

A lire certains traités de spiritualité ou certaines Vies de saints, il semblerait que la sainteté est chose compliquée et qu'elle n'est abordable que par ce qu'on appelle les « voies extraordinaires ». Ceux qui le pensent, se trompent. Ils confondent la nature de la sainteté avec des faveurs exceptionnelles qui parfois l'accompagnent.

La sainteté se résume, tout entière, dans l'amour de Dieu et du prochain, comme ce double amour, au dire du divin Maître est toute la loi et les prophètes. Et pour y parvenir il n'y aura jamais qu'un seul chemin : fuir le péché et accomplir avec amour la Volonté de Dieu. Aussi la sainteté est-elle accessible à tous les hommes, et la vie d'un saint François de Sales ou d'un saint Vincent de Paul démontre avec évidence que la voie simple et ordinaire peut conduire jusqu'aux plus hauts sommets.

Que cette voie, même ordinaire, ait ses étapes différentes, la raison et l'expérience nous l'attestent.

Pour posséder Dieu, l'homme doit avant tout *se purifier* de tout ce qui souille, embarrasse ou affaiblit; il doit fuir le péché, maîtriser ses passions, combattre ses défauts, ses imperfections même. Ces divers exercices forment le premier stade de

toute sainteté. Dans le second, la vie de cet homme *s'illumine* par la prière, la méditation, l'usage des sacrements; sa connaissance de Dieu devient une oraison continuelle et pleine d'amour. Et cet amour s'affirme par l'exercice positif des vertus chrétiennes, par la pratique habituelle des bonnes œuvres; les actions de cet homme sont héroïques parfois et toujours nobles et généreuses. Insensiblement, s'épurant toujours et se perfectionnant sans cesse il arrive à *l'union* habituelle avec Dieu; il n'a plus que des pensées, des désirs, des actions agréables à Dieu, ce n'est plus l'homme, c'est Dieu Lui-même, qui semble vivre et agir en cet homme.

La discipline que nous venons d'esquisser brièvement, constitue l'ascétisme chrétien dont les exercices, même les plus parfaits, restent accessibles à tout homme de bonne volonté que soutient la grâce de Dieu. Elle nous permet de parler d'une véritable science de la perfection ou de la sainteté, science qui a, comme toute autre science, ses disciples et ses maîtres, ses lois spéciales, ses exercices pratiques, sa méthode d'initiation lente et progressive.

Telle est, dans son vrai fond, la sainteté; telle est, dans toute sa simplicité, la seule route qui y mène.

Chez certaines âmes cependant la sainteté va de pair avec des faveurs plus ou moins extraordinaires qui ne témoignent pas, par elles-mêmes, d'un plus haut degré de sainteté, mais que Dieu accorde pour des fins dont Il se réserve le secret. L'ensemble de

ces dons et formes extraordinaires constitue les saints états de la Mystique surnaturelle. Prévenant alors tout concours de l'homme, Dieu se plaît à inonder son âme de lumière et d'amour. Cet homme ne médite et ne prie plus, mais il voit, il contemple; il ne sent, ne veut, n'aime plus, mais il est comme fou et comme ivre de bonheur et d'amour. Les sens semblent tantôt éteints et tantôt doués de capacités étonnantes; l'âme paraît agir comme agissent les esprits purs. Certes, ce n'est pas encore, ce ne peut être déjà la vision intuitive, prérogative de l'autre vie. Mais, avec les formes multiples qu'il revêt[1] et les faits merveilleux qui l'accompagnent[2], l'état mystique surnaturel constitue pour les âmes, qui en sont favorisées, la dernière étape du « chemin » avant l'arrivée au « terme », l'avant-goût du bonheur éternel qui défie toute description; il en est, ici-bas, l'image la plus fidèle.

Chez les âmes privilégiées, les états respectifs de la vie ascétique et de la Mystique surnaturelle se succèdent d'ordinaire dans l'ordre où nous les avons énumérés. Ce n'est toutefois pas une règle invariable. S'il plaît à Dieu, un pécheur, à peine converti, peut aller jusqu'à l'héroïsme et avoir des visions. Et saint Paul, revenant du troisième ciel, devra, tout comme un débutant, sentir les révoltes

1. P. ex. extase, ravissement, enlèvement, vol de l'esprit, fiançailles spirituelles, etc.

2. P. ex. insensibilité, rayonnement lumineux, lévitation, bilocation, stigmates, etc.

de la chair et les dompter au prix de bien des combats. Généralement aussi ces états ne s'excluent pas les uns les autres mais ils se compénètrent, ils s'harmonisent merveilleusement. Ce n'est pas comme dans l'initiation chrétienne où le candidat cesse d'être catéchumène quand il reçoit le baptême; c'est plutôt comme dans la vie ordinaire où l'homme garde quelque chose des charmes comme des défauts de la jeunesse, tout en acquérant les dons de l'âge mûr. Bref, dans cette discipline de la sainteté, l'homme peut apporter son concours à l'œuvre divine qui s'accomplit en lui, mais c'est bien Dieu lui-même qui en règle toutes les étapes selon sa sainte volonté. Ses voies sont variées, incompréhensibles parfois, mais toujours saintes et adorables.

Depuis longtemps déjà, Lydwine avait parcouru la première étape de la vie intérieure, celle où une âme, éprise de perfection, se purifie et se détache du monde. Avait-elle au reste jamais su, d'expérience personnelle, ce qu'était le péché? Avait-elle, depuis de longues années, éprouvé le moindre attrait pour les choses de la terre? Sous la direction patiente de Jean Pot, elle avait acquis l'habitude de la méditation, la pratique de la Passion du Sauveur, le goût de la communion, l'amour de la souffrance imposée par Dieu et acceptée pour Lui. Elle éprouvait, depuis lors, au milieu des souffrances et des défaillances de son pauvre corps, ce calme, cette sérénité parfaite qui trahissait un cœur conquis par l'amour divin. De saintes affections d'une volonté

droite et généreuse répondaient aux lumières que Dieu faisait rayonner dans son âme, et ainsi s'achevait pour elle la période illuminative de son ascension vers Dieu. Cette ascension ne se ralentissait plus. Insensiblement Lydwine réalisait avec Dieu une union des plus étroites, que trahissaient chez elle un extérieur recueilli, une oraison continuelle, une piété ardente, une angélique modestie. Sa patience, sa soif de souffrances tenaient du prodige et allaient tout simplement jusqu'à l'héroïsme. Avec cela une abnégation, une égalité d'âme, une affabilité et une charité vraiment touchantes; de son lit — nous le verrons bientôt — elle devenait la conseillère, le génie bienfaisant de toute la cité. On commençait déjà à l'appeler couramment « la Sainte », sa vie avait tous les caractères de la perfection morale tels qu'on peut les atteindre ici-bas dans les voies ordinaires de la sainteté. Dans son humble simplicité, elle ne s'en doutait guère et elle était bien loin d'ambitionner des faveurs plus éminentes encore, dont elle ignorait jusqu'au nom.

C'est vers 1407 que commença pour Lydwine la participation régulière aux dons les plus sublimes de Dieu. Depuis 1399 où elle avait compris et accepté, sous la direction de Jean Pot, sa vocation spéciale à la souffrance, huit années s'étaient écoulées dans les exercices ordinaires de la sainteté; maintenant Dieu lui-même devenait son maître; c'est sous son action immédiate qu'elle fut introduite dans les mystères de la contemplation surnaturelle.

Elle avait vingt-sept ans d'âge et quatorze de maladie. C'est alors qu'on vit apparaître chez elle des caractères merveilleux qui allaient désormais accompagner ses visions et ses extases. Brugman et Thomas a Kempis nous la montrent étendue sur son grabat de paille, immobile pendant des heures entières, insensible à tout ce qui se passe autour d'elle, ne voyant, n'entendant, ne sentant rien, tous les sens semblant éteints. La respiration était comme arrêtée; d'autres fois, au contraire, elle était précipitée, haletante. Ses lèvres habituellement closes s'ouvraient parfois pour prier ou pour sourire, pendant que les yeux, d'ordinaire grands ouverts, semblaient fixés sur des scènes ravissantes ou sur des êtres invisibles qui lui souriaient ou lui parlaient. La figure était rayonnante et comme illuminée, avec des expressions vraiment angéliques. Souvent un reflet merveilleux jouait autour de sa tête, parfois même une vive clarté embrasait le lit et la chambrette de la pauvre infirme et donnait aux parents et aux voisins — quand ils n'étaient pas encore familiarisés avec ces faits extraordinaires — l'impression et la frayeur d'un commencement d'incendie. A-t-elle porté les stigmates? Nous hésitons à le croire, bien que Brugman l'affirme dans la *Vita Posterior* dont l'autorité historique est moins sûre et ne compense pas le silence absolu qui est gardé, sur un fait de cette importance, dans la *Vita Prior* et dans la vie écrite par Thomas a Kempis. Par contre, le miracle plus grand encore

de la bilocation semble s'être produit plusieurs fois. Parfois aussi Lydwine était comme soulevée et restait suspendue dans le vide, au-dessus de son lit.

Et que faisait-elle, que voyait-elle dans ces états extraordinaires? Fidèles échos des récits de la Sainte, une fois qu'elle était revenue à elle, ses historiens nous racontent les apparitions dont elle était favorisée ; les visites qu'elle recevait de Jésus-Enfant, de Jésus-Crucifié, de Jésus-Hostie ; les conversations qu'elle avait avec son ange gardien ; les voyages qu'elle faisait, en sa compagnie, aux sanctuaires de Rome et de Terre Sainte, mieux encore, aux régions célestes, à travers des champs magnifiques où roses et lys croissaient si drus — note Brugman — que l'ange devait soulever la voyante pour lui frayer un chemin. D'autres fois ses envolées commençaient par une visite à l'église paroissiale de Schiedam et à la statue très aimée de la Vierge. Parfois elles se bornaient à quelque monastère voisin, à sa chapelle, à son dortoir, où — dit l'historien — elle voyait les anges gardiens des Frères endormis, monter la garde au pied de leur lit.

Au Calvaire, elle aidait Jésus à traîner sa croix, elle y était clouée avec lui, et mourait avec lui dans l'abandon et le mépris. Au purgatoire, elle voyait dans des puits de feu et de soufre, des âmes qui lui étaient connues, qui l'imploraient et à qui elle promettait de hâter leur délivrance par ses

prières et par un redoublement de souffrances personnelles. Au Ciel, elle était admise à chanter des Alleluia avec les anges et les saints; tel jour elle y était couronnée de la main de Marie et elle chargeait son confesseur de porter cette couronne dans l'église paroissiale et de la déposer sur la tête de la statue miraculeuse, devant laquelle, jeune fille et en bonne santé, elle avait si souvent prié. Tel autre jour — raconte Brugman — son ange lui rapportait du Paradis un bâton merveilleux et odoriférant pour remplacer celui qui lui avait servi, jusque-là, pour ouvrir et refermer les rideaux de son lit.

Aux jours de leur fête, elle voyait saint Ambroise ou saint Augustin, saint Jérôme ou saint Grégoire et le séraphique père saint François, quitter leur trône et venir s'entretenir avec elle. Trois ou quatre années avant sa mort, au jour de la Conversion de saint Paul, elle vit le grand Apôtre, rayonnant de gloire et revêtu d'un manteau tout constellé d'or et de pierreries. Parfois, c'était mieux encore. Elle voyait entrer chez elle le Seigneur Jésus, entouré d'un brillant cortège d'anges et de saints. Il s'arrêtait devant son lit, s'asseyait à la table de sa modeste chambrette, et donnait à Lydwine une nourriture réconfortante et céleste.

Telle autre nuit, raconte Brugman, elle vit dans une lumière, éblouissante comme celle du soleil, une longue théorie de saints précédée de croix et de flambeaux. Les Patriarches marchaient en tête,

puis venaient les Prophètes, les Apôtres, les Confesseurs, les Vierges, des Prêtres et des Laïques. La procession sortait de l'église de Schiedam et se rendait à la maison de la voyante où elle venait chercher un cercueil; la Sainte comprit que Dieu allait lui demander bientôt le sacrifice de sa nièce Pétronille.

Nous ne suivrons pas les historiens de la Sainte dans le détail et les variétés de ces récits merveilleux. Il est possible que plus d'une fois Brugman et Thomas a Kempis ont parlé d'extases et de visions surnaturelles, là où parfois il n'y avait que de ces états exceptionnels dont les maîtres des sciences expérimentales ont depuis lors mieux arrêté les caractères étranges mais toujours naturels. Tous les théologiens, à la suite de saint Thomas d'Aquin [1], nous avertissent que la simple aliénation des sens n'est pas l'extase divine et que celle-ci peut même avoir ses contrefaçons humaines ou diaboliques. Elle est due à des causes diverses, acuité de l'attention, excès de douleur, ou de joie, épuisement de la nature et parfois tout au contraire à son exubérance, jeu combiné et mieux exploré, maintenant, des forces de l'imagination, de la nervosité et de la sensibilité humaines. L'observation journalière confirme, à sa façon, cette vérité : l'enfant est aveugle et sourd au danger quand il fixe le beau papillon qu'il poursuit;

1. *Summa Theol.* II^da^ II^dae^. q. 175.

l'homme qui souffre ou jouit à l'excès se tient là comme interdit et hébété. La « sortie des sens » peut exister, durer même un temps considérable, sans intervention surnaturelle. Toutefois, en faisant aussi large que possible la part des causes naturelles qui pouvaient provoquer chez Lydwine — elle était et restait femme — des phénomènes extraordinaires mais foncièrement naturels, on observait chez elle le caractère spécifique auquel saint Thomas reconnaît l'extase divine : une sortie des sens déterminée par une intervention directe de Dieu, qui élève cette âme à des actes surnaturels. Intervention divine, élévation de l'être, qui ne sont pas contraires mais supérieures à la nature de l'âme qui en est favorisée. Ses facultés ne sont pas troublées mais agrandies dans leur champ d'action, perfectionnées dans leur mode d'exercice. Etat nettement caractérisé, que les théologiens classent d'emblée parmi les grâces gratuitement données et parmi les dons du Saint-Esprit. Quand Lydwine quittait ses sens, son âme venait d'être saisie par Dieu lui-même. D'ordinaire, ce saisissement avait lieu d'une façon lente et progressive ; quelquefois aussi il se produisait d'une manière subite et impétueuse. Mais « ravissement ordinaire » ou « vol de l'esprit », pour employer les mots consacrés, l'extase de Lydwine n'allait jamais sans une véritable transformation de ses facultés d'agir. Celles-ci n'étaient plus les facultés de l'homme, elles se rapprochaient de celles de l'ange. Son âme semblait

s'être échappée du corps ; son intelligence contemplait d'esprit à esprit; sa volonté n'était qu'amour et désir de Dieu ; toute son existence, à ces heures-là, semblait une image de la vision béatifique qui forme le bonheur éternel. Et néanmoins ces joies alternaient avec des douleurs, des inquiétudes, provoquées par la véhémence même de son amour. Elle connut ces heures d'angoisse et de délaissement où l'âme, aux abois, jette le cri de Jésus expirant : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? cette nuit obscure où, craignant de perdre son Dieu pour l'éternité, elle demande en grâce de pouvoir au moins L'aimer d'autant plus en cette courte vie et ces folies d'amour où, avec saint Augustin et le séraphique saint François d'Assise, elle aurait voulu être Dieu pour redevenir créature et faire son Bien-Aimé Dieu à sa place [1].

Un autre caractère que ses historiens relèvent à l'envi, est qu'elle reste consciente de sa mission de victime jusque dans ses ravissements. Certes, elle jouissait dans ses visions, voyant Jésus lui parler, Marie lui sourire, les anges l'admettre dans leur familiarité et à leurs cantiques célestes. Mais, aussitôt après, elle se souvenait de saint Paul voulant être anathème pour ses frères; elle priait, intercédait, demandait grâce pour les âmes du purgatoire, pardon pour les pécheurs et s'offrait à

1. « A quel degré m'aimes tu? — Seigneur, je vous aime tant, que si j'étais Dieu et vous Augustin, je voudrais être Augustin et vous laisser devenir Dieu. »

retourner vite sur la terre pour souffrir, souffrir toujours, souffrir plus encore qu'elle ne souffrait déjà. Chaque fois cette prière de Lydwine était exaucée. Ses extases — Brugman et Thomas a Kempis sont formels à cet égard — étaient toujours suivies d'un surcroît de souffrances aiguës. Elle les acceptait avec simplicité et force d'âme, avec joie et avec entrain, non pas en passant mais sans jamais se lasser. Elle avait la passion de la souffrance. Benoît XIV, qui donne à Lydwine le nom de « Vierge remarquable », « inclytæ Virginis », à l'endroit même de son immortel ouvrage où il traite des douleurs acceptées par les Serviteurs de Dieu pour son amour[1], aura pu vérifier dans cette avidité qu'avait la Sainte pour la croix, l'un des caractères du véritable héroïsme qui fait les Saints et les Martyrs.

Ne nous étonnons pas, après cela, que Lydwine ait employé, pour raconter ses visions, le langage de son siècle et des personnes de son humble condition. Le Paradis, où elle pénètre, est, sur ses lèvres et sous la plume fidèle de ses historiens, ce qu'il fut de tout temps, ce qu'il restera toujours pour les âmes simples et naïves : un lieu de délices, avec de beaux jardins et des parterres odorants, avec des bosquets et des arbres chargés de fruits, avec des oiseaux et des agneaux, avec de belles

1. Bened. XIV. De Beatif. et Canoniz. Servorum Dei. L. III. cap. 30. n. 7.

fontaines et des lacs aux poissons d'or, avec des ruisseaux limpides et des fleuves majestueux, avec des châteaux et des palais où abondent le marbre et l'or; bref, un lieu de toute richesse et de toute beauté que domine un firmament plus étoilé que le nôtre, et qu'éclaire un soleil bien plus étincelant. Il ne manque à la description que les traditionnelles « hautes montagnes et les vertes collines ». Mais elles n'ont pu entrer dans l'imagination d'une enfant des Pays-Bas qui n'avait jamais voyagé.

Tout autre sera, lorsqu'ils parlent du Paradis, le langage du docteur ou du poète chrétien. Au sortir de leur méditation des grandeurs divines, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix écriront des pages admirables de doctrine et de piété; pendant que Dante, Caldéron et Vondel, le compatriote de Lydwine, traduiront leur émotion en accents sublimes de lyrisme. Quant à Lydwine, femme illettrée et fille du peuple, elle raconte avec simplicité mais avec la suave onction des âmes naïves, les magnificences qu'elle a entrevues et dont, comme saint Paul, elle se déclare incapable de balbutier avec quelque justesse l'ineffable grandeur. Nous comprenons aussi que ses historiens — Brugman surtout — aient encore renchéri sur la Sainte quand ils reproduisent ses récits et qu'ils les interprètent[1]. La simplicité de leur langage fait

1. Parfois pourtant il est plus réservé, plus critique, ose-

mieux ressortir la sincérité de leur narration. Quand Aristote et les grands Scholastiques, dans leurs Traités, saint Bonaventure et saint François de Sales, dans leurs livres ascétiques, nous citent des traits empruntés à l'histoire naturelle de leur temps, les comparaisons qu'ils emploient nous font souvent sourire par leur naïveté et par l'excès même de leur inexactitude sans que le respect dû à de tels maîtres et aux principes qu'ils établissent en reçoive, dans notre esprit, la moindre atteinte [1]. De même aussi, le langage imagé et parfois enfantin que la manière et le goût du temps imposaient aux historiens de notre Sainte, n'infirme en rien la confiance qu'ils nous inspirent pour le côté surnaturel de la Vie de Lydwine. Les Bollandistes d'autre part nous avertissent, maintes fois, que leur tâche se borne à publier et à critiquer les documents et non à se porter garants de la vérité des

rions-nous dire. Quand, par exemple, il raconte que de tel pèlerinage aux sanctuaires de Rome, Lydwine a rapporté au bras quelques blessures d'épines, il ajoute ces mots caractéristiques : « Elle croyait (putabat) avoir été ravie même avec son corps. Mais la manière, dont ont pu se faire ces ravissements corporels, son ange le sait » et semble-t-il sous entendre — son ange seul pourrait nous le dire. *Prior.* 53. — Item. *Kempis.* Pohl. 375.

1. « Communies souvent, Philotee..... et croys moi, les « lièvres deviennent blancz parmi nos montagnes en hiver « parcequ'ilz ne voyent, ni ne mangent que la neige, et à « force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté « mesme en ce divin Sacrement vous deviendres toute belle, « toute bonne et toute pure. » (St François de Sales. *Introd. à la Vie Dév.* II. chap. 21. *Œuvres compl.* T. 3. Annecy 1893).

événements qui y sont racontés. En parlant des bilocations de Lydwine le commentateur sort de son habituelle réserve et conclut dans une note toute personnelle par ces mots : « Voilà un seul et même « corps qui se trouve dans sa maison, vivant mais « malade, déformé, sans sensations, et tout à la « fois plein de santé et de capacité pour tous les « mouvements possibles, dans d'autres lieux où il « est transféré. Cela dépasse notre intelligence « mais non pas notre foi. Celle-ci nous apprend « qu'il y a chez les saints beaucoup de faits au-« dessus de l'ordre de la nature et nous les croyons « avec une admiration respectueuse[1]. »

En effet, le surnaturel abonde non seulement dans l'Évangile et dans les annales de l'Église ancienne mais aussi dans l'histoire d'une foule de saints personnages qui ont vécu plus près de nous et dont les faits et gestes sont restés constamment à la portée du contrôle le plus minutieux, de la critique la plus exigeante[2]. La possibilité, la réalité

1. « Quomodo unum idemque Virginis Corpus eodem tempore simul manserit in suo tuguriolo, vivum sed morbidum atque deforme et sensationum expers : itemque in istis locis sanum et ad quosvis motus membris omnibus expeditum ; licet captum nostrum superet non tamen superat fidem, qui ejusmodi supra naturae ordinem facta, in Sanctis aliis novimus et cum admiratione credimus ». *Act S. S.* Aprilis II. Annotata sub litt. a. p. 342.

2. Qu'on se rapporte par exemple à la vie du saint curé d'Ars, de Catherine Emmerich, de Louise Lateau, etc. etc... — Saint Vincent de Paul ayant appris la dernière maladie de sainte Chantal et s'étant mis à genoux pour la recom-

de nombreux faits surnaturels ne sont niées que par une science aveugle ou incomplète. Pour nous, il ne saurait y avoir de doute. Dans le jugement à porter sur les visions et les miracles de Lydwine nous nous en remettons avec confiance, à la prudente sagesse de l'Église. Nous ne la voyons pas commettre son autorité infaillible dans l'appréciation du particulier et du détail de ces dons extraordinaires. Mais nous remarquons aussi qu'elle a toujours blâmé et, au besoin, condamné ceux qui veulent poser des limites à l'action de Dieu sur la créature et qui soumettent aux mesquines convenances de la raison humaine l'exercice de sa Toute-Puissance et de sa Bonté.

mander à Dieu, vit l'âme de la Sainte monter au ciel comme un globe lumineux qui allait s'unir à un globe plus lumineux encore (l'âme de saint François de Sales) avant d'aller se perdre dans un troisième globe, vrai soleil de lumière et de gloire, qui représentait l'Essence divine. La même chose se représenta à la première messe qu'il célébra pour la défunte. Ce fut l'unique vision, mais vision très réelle qu'eut ce Saint, homme calme et rassis, s'il en fût, et âgé alors de soixante ans. Lui-même la raconte dans une attestation écrite de sa main. Elle se termine par ces paroles caractéristiques de l'habituelle prudence du Saint : « ce qui peut faire douter de cette vision, c'est que cette personne — il s'agit de lui-même — a une si grande estime de la sainteté de cette âme bienheureuse, qu'il ne lit jamais ses réponses sans pleurer, dans l'opinion qu'il a que c'est Dieu qui a inspiré ce qu'elles contiennent... et que cette vision est, par conséquent, un effet de son imagination. Mais ce qui fait penser que c'est une vraie vision est qu'il n'est point sujet à aucune et n'a jamais eu que celle-ci ». *Saint Vincent de Paul*, tome 13. p. 127. *edit. Coste*. Paris, Gabalda Lecoffre, 1924.

Aucune erreur n'est possible sur la réalité de l'ensemble des faits racontés dans la *Vie de sainte Lydwine*. Depuis l'époque où le renom de ses souffrances et de ses visions s'était répandu au loin, la chambre de la malade était devenue comme une place publique où tout se passait au grand jour. C'était un mouvement incessant de visiteurs amenés, pour la plupart, par une admiration sincère mais souvent aussi par une curiosité sceptique et par un désir, à peine dissimulé, de surveillance défiante et moqueuse.

Plus nous étudions les documents de cette histoire, plus la vie de la grande extatique nous apparaît comme remplie d'événements surnaturels, réels et indéniables. De son vivant déjà, Lydwine était entrée dans la légende. Non dans une légende, synonyme d'irréel et d'inventé, mais dans ce surcroît d'attributions merveilleuses qui soulignent et confirment, chez un personnage, un riche fonds de faits miraculeux incontestables. Devant le nombre et l'évidence des événements extraordinaires les concitoyens et les nombreux visiteurs de la Sainte finirent par créer autour de sa personne, une véritable atmosphère miraculeuse où les inévitables amplifications populaires ne faisaient que broder sur toute une trame de faits réels et avérés.

Quant à Lydwine elle-même, ces faveurs extraordinaires ne l'étonnaient plus : elle les attendait et s'y préparait; elle souffrait cruellement quand Dieu parfois les lui retenait et elle les

savourait avec d'autant plus d'avidité quand Il les lui rendait. Elles lui étaient devenues comme naturelles et toutes familières. Elles étaient pour la pauvre crucifiée la compensation céleste de ses intolérables souffrances, le baume exquis que le Bien-aimé appliquait, Lui-même, sur des plaies qui ne saignaient que pour des fautes d'autrui.

CHAPITRE VII

MAITRE ANDRÉ

Parmi les communications les plus célèbres de Lydwine avec le monde supérieur, il en est une, à laquelle se trouve intimement mêlé le nom du curé de Schiedam, maître André, Prémontré de l'Abbaye de Mariënweerd. Son arrivée à la cure de Schiedam semble remonter à 1407; Lydwine avait alors vingt-sept ans. D'après les historiens de la Sainte, c'était un homme égoïste et terre à terre. Un jour qu'il avait tué des chapons, pour recevoir à dîner les magistrats de la ville, Lydwine lui demanda la graisse d'une de ces volailles pour la composition des cataplasmes prescrits par Godefroy Sonderdank. L'homme avare la rebuta. Et il dut mettre dans le refus tant de sans-gêne, que la malade lui répliqua : « Les rats vous les mangeront jusqu'au dernier ». Et bientôt Jean Pot vint — avec quelque malin plaisir, note Brugman — annoncer à Lydwine que la prédiction s'était accomplie à la lettre.

Quelque temps plus tard, Lydwine s'enhardit à lui demander des pommes, d'une espèce qui ne croissait que dans le jardin de la cure. Le premier mouvement de maître André fut encore de faire des difficultés. Mais — continue impitoyablement Brugman — le curé se rappelant à temps la précédente aventure s'exécuta, non tant par charité que par crainte d'une nouvelle déconvenue. Sans exagérer leur importance, ces menus faits laissent déjà entrevoir que maître André n'était pas le pasteur que nous aurions aimé rencontrer au chevet d'une telle malade. Il trouva le moyen de lui supprimer encore quelques-unes des rares communions auxquelles elle était admise, et quand il entendait sa confession, il affectait de n'ajouter aucune foi aux faveurs extraordinaires dont elle lui faisait le récit. Il ne venait la voir que rarement et ne prenait même pas la peine de dissimuler le peu de cas qu'il faisait de sa personne. Nous préférons maintenant laisser la parole à Brugman.

« Le curé estimait impossible que Lydwine pût rester en vie sans prendre de nourriture et pendant longtemps ce n'est qu'avec répugnance qu'il lui portait la sainte communion. Finalement, vers 1412, il conçut le projet de mettre Lydwine à l'épreuve et de s'assurer si elle vivait uniquement de la grâce de Dieu, comme on le disait autour d'elle. Informé de ce dessein, l'ange de Lydwine la prévint et n'omit rien pour la préparer à la tentation.

« Sur cette perspective peu encourageante arriva la fête de la Nativité de Marie, et Lydwine fit demander au curé de lui porter la sainte communion. Le curé se hâta de venir. Il entendit la confession de la malade mais lui donna, au lieu de la sainte Eucharistie, une hostie non consacrée. Il croyait que la malade s'en contenterait, mais le piège échoua. Lydwine, ne pouvant avaler cette hostie, comprit qu'elle n'était pas consacrée et la rejeta. A cette vue, le curé, feignant une grande indignation, réprimanda avec sévérité la malade, lui reprochant d'avoir traité irrespectueusement le corps de Notre-Seigneur. Mais elle répondit : Mon Père, me croyez-vous dénuée de jugement et incapable de discerner le corps de mon Sauveur d'avec du pain ordinaire non consacré? Je puis prendre et avaler facilement le corps de Jésus, mais je ne puis garder, sans le rendre aussitôt, du pain ordinaire. A ces mots, confus de se voir découvert, le curé se leva et s'en retourna à l'église, emportant, sans la donner à la malade, la sainte Eucharistie qu'il avait aussi sur lui. Lydwine resta dans une grande tristesse, parce qu'elle était privée de la communion, et parce qu'elle voyait la dureté et le manque de foi de son curé[1]. »

Nous comprenons en effet, combien dût être douloureuse pour Lydwine et pour sa piété cette épreuve d'un genre tout nouveau. C'est toujours

1. *Prior,* 118 seq.

un grand délaissement pour un malade que celui qui lui vient du prêtre. Cloué sur son lit, il ne peut aller trouver un autre confident de son choix, ni se rendre à l'église pour se mêler à l'assemblée des fidèles, participer aux sacrements, entendre la parole de Dieu. La souffrance, de quelque nature qu'elle soit, perd tant de son amertume dans un confessionnal, sur un banc de communion, devant un tabernacle. Le malade doit tout attendre, après Dieu, de ceux qui daignent venir le voir. Pour des infirmes comme Lydwine, la plus pesante des croix est précisément cette complète dépendance d'autrui pour avoir quelque part aux secours divins que tant de gens bien portants savent apprécier si peu. Le réconfort qu'elle avait trouvé dans le charitable dévouement de Jean Pot, elle l'avait attendu en vain de maître André depuis les quatre ou cinq années qu'il occupait la cure de Schiedam. Le peu de délicatesse du pasteur, son égoïsme, son avarice, la rareté de ses visites ne l'étonnaient plus; elle savait que des situations humbles, comme la sienne, n'intéressent que médiocrement des âmes de la trempe de maître André : elle en avait pris son parti. Maintenant c'était la suprême douleur; elle se voyait non plus seulement négligée et délaissée, mais méconnue et soupçonnée par celui-là même qui demeurait, malgré tout, aux yeux de sa foi simple et ingénue, le représentant du Bon Dieu. Maître André boudait; il s'obstinait; il ne revenait plus voir la malade et ne lui portait plus

la sainte communion. Il semble même avoir pris ses mesures pour que les autres prêtres eussent à passer la maison de Lydwine quand ils portaient le Bon Dieu aux malades de la paroisse. Et cet état se prolongeait : la communion avec l'hostie non consacrée avait eu lieu le 8 septembre et l'on était maintenant au début de décembre. Ce furent, pour Lydwine, trois mois bien douloureux. Des heures d'angoisse; le plus terrible de tous les supplices; véritable désarroi de l'âme, où, désemparée, elle ne sait plus que penser et où elle répète le cri du Sauveur en agonie : mon Dieu, mon Père, que ce calice passe loin de moi! Mais, comme Jésus, elle reçut, elle aussi, la visite de son ange qui vint la consoler et la réconforter. Il lui annonça que si le curé, dispensateur infidèle, lui avait infligé une grande peine, Dieu Lui-même allait se manifester à elle. Nous rendons la parole à Brugman :

« Cette tristesse de Lydwine dura jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception. Ce jour-là, à l'heure où se disaient, à l'église, les premières messes, l'ange de Lydwine lui apparut, remplissant la chambre de la malade d'une grande clarté. Il la consola avec tendresse et lui annonça, qu'en échange de la grande peine que lui avait causée son curé, en lui donnant du pain ordinaire pour le corps de Notre-Seigneur, elle verrait bientôt, dans sa chair et dans son sang le Dieu Sauveur crucifié et mort pour elle. A cette même heure se trouvaient encore

présentes dans l'appartement voisin, prêtes à partir, quelques personnes qui étaient venues consulter Lydwine et lui demander la guérison d'un jeune enfant malade. Quand elles virent cette vive clarté dans la chambre, elles crurent à un commencement d'incendie et rentrèrent précipitamment pour éteindre le feu, mais la malade les rassura et les congédia.

« Le lundi, avant-veille de saint Thomas — la fête tombait cette année un mercredi — il était huit ou neuf heures du soir, quand sa chambre fut, de nouveau, illuminée d'une grande clarté. Lydwine en fut éblouie lorsqu'elle vaquait, les yeux fermés, à ses exercices accoutumés. Aussitôt elle ouvrit les yeux et elle aperçut, au pied du lit, une croix semblable, pour la forme et la dimension, à celles dont on se sert pour administrer un malade. A cette croix se trouvait attaché, en chair et en sang et avec cinq plaies, un enfant vivant qu'elle reconnut être l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, qui a été crucifié pour nous. Or pendant que, amoureusement, elle lui parlait et le remerciait, elle vit l'apparition monter jusqu'au plafond, au-dessus d'elle, comme pour s'en aller. Ne pouvant contenir son amour, Lydwine s'écria : Seigneur, si réellement c'est vous et si déjà vous voulez me quitter, laissez moi, je vous en supplie, un signe qui me certifie votre visite et qui me fasse me souvenir de vous. Aussitôt l'enfant, qui faisait semblant de vouloir s'en aller, redescendit devant elle et prit la forme d'une hostie un peu

plus grande que celles qu'on donne aux laïques mais plus petite que celles dont usent les prêtres pour dire la messe. Cette hostie était entourée d'un cercle de rayons très lumineux et elle planait devant Lydwine, au pied de son lit, au-dessus du linge dont la malade était couverte. Elle avait, comme le Christ crucifié, cinq plaies saignantes, aux mains, aux pieds et au côté droit. Celle du côté portait du sang coagulé de la grandeur d'un petit pois.

« A cette vue, le cœur de Lydwine se mit à battre si violemment que sa poitrine en fut oppressée et qu'elle pensa mourir. On appela Catherine, la femme de Simon le barbier; elle mit sa main sur la poitrine de la malade pour conjurer l'oppression et pour empêcher qu'elle ne succombât sous la violence des battements du cœur. D'autres aussi qui étaient accourus, virent nettement l'hostie aux cinq plaies saignantes; de ce nombre étaient, avant tout, le vieux Pierre, père de Lydwine, Guillaume son frère, Pétronille sa nièce, ainsi que plusieurs voisines, Marguerite, Agathe et Wivina dont les unes virent les cinq plaies de l'hostie, d'autres n'en distinguèrent que quatre [1]. »

Dans ce récit de Brugman, plein de charme et d'onction, Lydwine nous apparaît en ravissement et au comble du bonheur. Mais, même au Thabor elle allait, selon son habitude, goûter

1. *Prior,* 119, seq.

les amertumes du Calvaire. Quand avait commencé la céleste apparition, elle avait, tout de suite, envoyé son frère Guillaume prévenir le curé. Celui-ci était déjà couché, mais il se leva et accourut aussitôt. Il fut lui-même témoin de l'apparition, mais il s'obstina à la méconnaître et à n'y voir qu'une illusion diabolique. Ce n'est qu'après bien des refus et pour se débarrasser des importunités de Lydwine qu'il se rendit aux vives instances de la malade qui lui demandait cette hostie en communion. Quand elle l'eut reçue, elle ne la rendit pas, elle qui était incapable de garder la moindre goutte d'eau.

Maître André voulait avoir le dernier mot contre l'évidence même. « Le lendemain — continue Brugman — à la première messe, le curé demanda à tous les fidèles présents de vouloir bien dire encore un Pater et un Ave Maria pour Lydwine, afin que la malade, faible de tête et troublée la nuit dernière par des illusions diaboliques, restât ferme dans ses grandes souffrances. Là-dessus, il prit le Saint-Sacrement et, suivi d'une grande multitude, il se rendit à la maison de Lydwine. En entrant, il ordonna à tous les assistants de se mettre à genoux et de dire un Pater et un Ave, en l'honneur de Dieu et pour le salut de la malade. Ensuite il leur parla en ces termes : Mes amis, sachez que le démon a été ici cette nuit, pour tenter cette malade par une hostie non consacrée où Dieu n'était pas présent. Pour attester la vérité de mes

paroles je suis prêt à me laisser brûler vif comme je le ferais pour la présence réelle de l'Homme-Dieu dans le Sacrement. Je vais pourtant lui donner la sainte communion, afin qu'elle puisse déjouer courageusement les ruses du démon et je vous demande de vouloir dire encore un Pater et un Ave, afin que cette communion profite au salut éternel de la malade. Ayant dit cela il s'approcha de Lydwine, qui lui répondit doucement : Mon Père, vous n'avez pas bien dit : car ce qui est arrivé, cette nuit, n'était pas une illusion du démon. Déjà avant l'événement, je vous avais informé de tout ce que mon ange m'avait prédit, espérant que vous auriez moins de peine à le croire. Ne vous ai-je pas révélé bien d'autres secrets qui devraient vous convaincre que la grâce de Dieu opère en moi ? Je vous en prie, ne dites plus que j'ai été victime d'une tentation ou d'une œuvre diabolique. Le curé persévéra dans son sentiment ; il engagea Lydwine à tout souffrir avec patience, lui donna la sainte communion et s'en retourna à l'église[1]. »

Pendant ce temps un gros orage se préparait contre le curé de Schiedam. Sauf le démenti respectueux mais ferme que la Sainte avait opposé aux insinuations de maître André, Lydwine n'avait laissé échapper aucun mot de plainte ni de blâme contre le pasteur infidèle. Mais il n'en était pas de même du peuple. La clarté qui avait illu-

1. *Prior*, 124, seq.

miné la chambre de la malade, le récit d'une apparition céleste et d'une hostie miraculeuse dont avaient été témoins ses parents et ses voisins, récit qui circulait maintenant de bouche en bouche, la visite inopinée et à une heure tardive du curé qui, depuis trois mois, n'avait plus remis les pieds chez elle, son retour le lendemain de grand matin, mais par-dessus tout, les paroles imprudentes prononcées à l'église et à la maison de la malade par le prêtre, qui était allé jusqu'à traiter de folle et de possédée du démon cette femme que tout Schiedam vénérait, c'était plus qu'il n'en fallait pour intriguer d'abord et exaspérer ensuite le sentiment populaire. Le mépris que maître André venait d'afficher à l'endroit de Lydwine, joint sans doute au mécontentement, longtemps contenu, qu'avait inspiré l'avarice sordide du pasteur, tout cela fit explosion et détermina un véritable mouvement populaire contre le curé. Les magistrats accoururent. Ils cherchèrent à s'entremettre et à calmer les esprits en rapportant au peuple les explications du curé. D'après lui, la malade avait été bel et bien le jouet du démon qui lui avait laissé une hostie de maléfice. Le peuple protesta, cria au mensonge, opposa à la déclaration du prêtre les affirmations contraires de témoins dignes de foi. Il le somma de dire ce qu'il avait fait de l'hostie miraculeuse. Pris de peur, le curé s'embarrassa, se contredit, rétracta une minute après ce qu'il avait avancé un instant auparavant.

L'indignation devint générale; elle prit un caractère si menaçant que les magistrats, pour prévenir un malheur, durent conseiller à maître André de ne plus se montrer en public. Et ils ne réussirent à calmer la foule, qu'en lui promettant que les autorités ecclésiastiques supérieures allaient être saisies de l'affaire et qu'elles établiraient les responsabilités et les sanctions nécessaires.

En effet, était-ce à la suite d'un avertissement providentiel reçu en songe, comme prétend Brugman, ou d'un appel d'urgence, ou simplement par pur hasard? toujours est-il que dès le vendredi suivant, le Coadjuteur de Frédéric de Blankenheym, Mathias, évêque titulaire de Biduane, arrivait à Schiedam, accompagné de Jean le Clerk, doyen du Schieland, et de plusieurs docteurs et ecclésiastiques de distinction. Tout le cortège se rendit à la maison de Lydwine avec maître André que les historiens représentent comme tout décontenancé. A l'arrivée de ses supérieurs hiérarchiques il avait secrètement fait conjurer la Sainte, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien excuser son ignorance et de le tirer prudemment du mauvais pas où il se trouvait engagé. Lydwine reçut l'ordre de s'expliquer, en toute liberté, sur les événements du lundi précédent. Elle rappela et confirma les faits, comme nous les avons exposés. D'autre part, Pierre le père, Guillaume le frère de Lydwine et tous ceux qui avaient été témoins du prodige firent leur déposition devant les magistrats que le Coad-

juteur avait commis pour les entendre. Lydwine dans sa déposition avait insisté sur deux points : elle avait demandé le secret, tant qu'elle vivrait, sur les faveurs que Dieu lui avait faites. Mais elle avait surtout fait promettre par les juges que sa déposition ne nuirait, en rien, à la réputation et à la situation de maître André. Cette dernière prière de la Sainte est particulièrement touchante et elle prouve, une fois de plus, en faveur de son bon cœur et de son inaltérable charité. Mais il est probable que la religion des juges était déjà suffisamment éclairée sur la sentence qu'ils avaient à porter. Quelle fut-elle? Brugman se contente de dire — nous le citons de nouveau textuellement — : « L'évêque loua Dieu de l'amour ineffable qu'il avait témoigné à Lydwine, en lui donnant ce signe, et il consacra, au service des autels, le linge sur lequel avait plané l'hostie[1] ». Toutefois maître André ne fut pas privé de sa cure. Selon toute vraisemblance, son supérieur hiérarchique dut lui faire des reproches d'avoir ignoré et méconnu, par sa faute, le grand trésor que Dieu avait confié à sa garde. N'aurait-il pas dû se montrer plus charitable à son égard, lui qui connaissait, mieux que personne, l'obéissance de Lydwine à son autorité de prêtre et de pasteur, sa grande piété, sa sincérité absolue, la réputation de sainteté dont elle jouissait universellement et les pro-

1. *Prior.* 127.

diges que Dieu accomplissait en elle et par elle? Maître André — nous le disons à son honneur — profita de l'avertissement. Car après le départ de Mathias, on constata que le curé de Schiedam montrait plus de bonté à l'égard de la sainte malade. Dorénavant il lui porta la sainte communion tous les quinze jours et cette fidélité — Brugman lui-même le remarque — ne se démentit plus jusqu'à sa mort.

Celle-ci semble être arrivée en 1413. La peste sévissait à Schiedam, et Lydwine, elle aussi, en fut atteinte. Maître André était venu lui porter la sainte communion et entendait, auparavant, sa confession. Comme s'il voulait se mettre en garde contre la contagion, il se bouchait les narines et la bouche ce qui n'échappa pas à la Sainte. Elle l'assura, de la part de Dieu, qu'elle ne serait pour personne, occasion de maladie. Mais avec cette sainte liberté dont mieux que personne les saints ont le secret, elle avertit son confesseur de mettre ordre à sa conscience car « il la précéderait au tombeau, son heure ne tarderait pas à venir ». Maître André le prit en plaisantant; mais l'année n'était pas finie qu'il fut atteint par le mal. Lydwine réitéra ses charitables remontrances; elle lui dévoila des injustices commises et pas encore réparées. D'après Brugman, maître André ne voulut pas se rendre à son devoir et mourut impénitent.

Son successeur à la cure de Schiedam fut Jean Engels de Dordrecht. Le nouveau curé mit quel-

que temps à vaincre, lui aussi, des hésitations et des préjugés à l'endroit d'une malade si extraordinaire. Mais quand il eut compris la sainteté et les voies merveilleuses par lesquelles Dieu menait Lydwine, il fut toujours pour elle d'une grande bonté. Il lui servait de confesseur et lui portait régulièrement la sainte communion. Toutefois, comme si nul genre d'épreuve ne devait être épargné à la Sainte, Jean Engels la peina beaucoup par le peu de dignité de sa vie privée. L'âme si pure de Lydwine en éprouva un indicible chagrin. Avec une sainte liberté elle remontra au curé le scandale qu'il donnait à son peuple; elle eut le bonheur, après quelque résistance de la part du coupable, de le faire pleurer et de lui obtenir le repentir et le pardon. Il en arriva de même avec un ecclésiastique Pierre de Berst[1] qui, depuis de longues années, se trouvait pris aux filets d'une personne de mauvaise réputation. Lydwine, dont ce prêtre gérait avec dévouement le modeste avoir, réussit non sans peine à lui dessiller les yeux et à lui ménager une conversion tardive mais sincère. Ayant su par révélation, douze ans après sa mort, qu'il avait encore besoin des prières et des suffrages des vivants, la Sainte voulut hâter, pour le pécheur repentant, l'heure des miséricordes divines au prix d'un surcroît de souffrances person-

1. Brugman écrit tantôt Berst, tantôt Brèst. La première orthographe est la bonne.

nelles. Et bientôt elle eut la claire vue du bon accueil que Dieu avait réservé à sa charité.

Un autre prêtre était mort la même année que Maître André, laissant à Lydwine un souvenir sans mélange aucun d'amertume, celui-là. C'était Wérembold de Gouda, le célèbre prédicateur populaire, recteur de Sainte-Cécile d'Utrecht. Il était revenu une dernière fois à Schiedam dans les premiers mois de cette année 1413. Dans la visite qu'il fit à Lydwine il lui parla de sa mort qu'il sentait proche; peut-être — disait-il — n'atteindrait-il pas la fête de Pâques. Lydwine l'assura qu'il irait jusqu'à la Pentecôte et sa prédiction s'accomplit à la lettre. La fête devait tomber, cette année, le jour de la Saint-Barnabé, 12 juin. La veille, de grand matin, quelques sœurs Tertiaires, passant chez Lydwine, lui dirent qu'elles allaient voir leur père et confesseur dont elles venaient d'apprendre la maladie. Lydwine les pressa de partir au plus tòt. Quand le soir, elles arrivèrent à Utrecht, elles entendirent les cloches de la ville sonner le glas du saint prêtre.

CHAPITRE VIII

LA BIENFAITRICE DE SON PEUPLE

On se ferait une bien fausse idée de cette malade, transfigurée par des extases, si on se la représentait repliée désormais sur elle-même et insensible aux joies et aux peines de son entourage. Ni les ravages de la maladie ni les faveurs extraordinaires dont Dieu l'honorait, n'avaient altéré l'exquise bonté de son âme ni l'aménité de son commerce. Cette martyre, cette extatique restait un cœur aimant et dévoué pour tous ceux qui l'approchaient.

Elle avait souffert cruellement à la mort de Pétronille sa mère arrivée en 1403; Lydwine, alors âgée de vingt-trois ans, était malade depuis huit ans et elle était — on se le rappelle — l'unique sœur de huit frères. Douce et discrète de caractère, elle n'avait causé à sa mère d'autre surcharge que de la priver des services qu'une jeune fille bien portante eût pu rendre dans une famille si nombreuse. Depuis le jour surtout où le miracle d'un homme

arraché à une mort certaine lui avait révélé la sainteté de sa fille, Pétronille avait fait vaillamment son devoir dans le ménage[1]. Mais en 1403 elle était à bout de forces; la fièvre la minait; elle comprit que c'était la fin. Craignant d'avoir été inférieure à sa tâche, elle s'en ouvrit à sa fille. « Elle redoutait si peu la mort — lui déclara-t-elle — qu'elle n'accepterait pas qu'un ver de terre dût mourir à sa place. Mais elle suppliait son enfant de prier Dieu pour elle et de lui obtenir le pardon de ses défaillances. » Lydwine rassura sa mère, elle la remercia de ses soins maternels, elle lui demanda pardon de l'excès de travail que lui avait causé sa maladie et elle lui promit qu'elle ne l'oublierait jamais. C'est pour tenir cette promesse, qu'à ses autres souffrances, trop dénuées de mérites, croyait-elle, Lydwine en ajouta une nouvelle de sa façon. Depuis ce moment jusqu'à sa mort elle ceignit ses reins d'une ceinture de crins de cheval qui lui entrait dans les chairs vives et qu'elle remplaçait par une autre lorsque, usée et corrompue par les humeurs du corps, la précédente se rompait ou tombait en morceaux. Quant à Pétronille, elle mourut, laissant un grand vide dans la famille. Lydwine surtout le sentit. Qui put

1. Thomas a Kempis rend à Pétronille le témoignage qu'elle était une femme « de grande probité et vertu, s'appliquant constamment à bien gouverner sa maison : magnae probitatis et virtutis feminam quae... domum suam honestè regere studuit ». *édit. Pohl,* 6. p. 322.

jamais remplacer une mère au chevet d'une enfant percluse et malheureuse? Par bonheur, Guillaume, un des frères de Lydwine, était marié depuis peu et sa femme prenait soin du ménage. Si le tempérament bavard et querelleur de cette belle-sœur faisait grandement souffrir la malade, toujours si douce et si discrète, une charitable voisine, Catherine « femme de Simon le barbier », atténuait cette croix d'intérieur. Elle témoignait à la malade un grand attachement; elle la consolait et la soignait au besoin. Pour récompense de sa charité, elle eut part plusieurs fois à ses visions.

Baudouin, un autre frère de Lydwine, faisait des études en vue du sacerdoce. Mais il n'eut pas la générosité nécessaire; il s'arrêta en chemin et n'arriva pas à la prêtrise[1]. Les six autres frères ne reparaissent plus dans l'histoire de la Sainte; il est probable que, les uns après les autres, ils fondèrent, eux aussi, un foyer et allèrent vivre leur vie hors de la maison paternelle.

Restait le vieux Pierre, père de la malade. Son propre père, Jean, chrétien de mâle vertu, était devenu presque nonagénaire. A quarante ans il avait perdu sa femme. Pendant les cinquante ans de son veuvage il avait joint à une grande dignité de vie une sobriété et une mortification rares; il ne mangeait de la viande que le dimanche au

1.... Sed ex propria negligentia non erat ordinatus, licet competenter litteratus. *Prior* 84.

repas de midi et il jeûnait au pain et à l'eau, deux jours de la semaine. Pierre, le fils, avait les traits et les vertus de son père. C'était un homme calme, pieux, assidu à l'église. Plein de compassion pour les souffrances de sa fille, il l'assistait de son mieux. Sur lui, plus encore que sur sa femme Pétronille, avaient pesé toutes les charges de la famille. D'une grande délicatesse, il refusa toujours de toucher aux dons que des âmes charitables portaient à sa fille : celle-ci, croyait-il, serait plus à même de faire l'aumône avec le surplus. Pour faire face à ses charges, il avait accepté autrefois l'office de veilleur de nuit; et, dans le rude hiver de 1408, il eut le pied droit gelé. Lors d'une visite que firent, cette année-là, à la ville de Schiedam, Guillaume VI et Marguerite de Bourgogne, ils s'intéressèrent à la position plus que précaire du vieillard. Par égard pour sa sainte fille, ils lui offrirent de le défrayer désormais de ses dépenses et permirent que son office de veilleur de nuit fùt dévolu à son fils Guillaume. La pension très modique — Pierre par discrétion n'en ayant pas voulu accepter d'autre — fut fidèlement payée les premiers temps. Mais bientôt les échéances se firent de plus en plus lointaines par l'incurie des officiers du Prince, et Pierre se trouvait de nouveau aux prises avec les difficultés de la vie qu'il ne parvenait pas à cacher à sa fille. Celle-ci remarquait, d'autre part, chez son père les effets de l'âge et de l'infirmité. Il arrivait au pauvre homme de tomber et de ne

pouvoir se relever qu'à grand'peine et il rentrait à la maison avec des contusions et des blessures. Un jour qu'il était sorti, sourd aux remontrances de la Sainte, pour aller à vêpres, il tomba dans un canal près de Damlaan. Brugman attribue l'accident à une agression formelle du démon « irrité contre ce bon vieillard si assidu aux offices de l'église ». Un paysan, qui vint à passer, put lui porter secours et se mit en mesure de le ramener chez lui. Mais le bruit de l'accident courait déjà la ville, il avait consterné Lydwine ; on lui avait annoncé que son père s'était noyé. Dieu merci, la nouvelle était fausse. Mais chaque fois que, dans la suite, le vieillard sortait pour aller à l'église, c'était pour sa fille une occasion d'inquiétudes et d'angoisses. Et chaque année, à la vigile de la Pentecôte[1], jour où l'accident était arrivé, le souvenir s'en présentait avec vivacité au bon cœur de la Sainte.

La bonté de son âme ne s'arrêtait pas aux membres de la famille. Malgré son indigence, elle trouvait le moyen de faire des aumônes. Ce qu'on lui apportait ne faisait que passer par ses mains pour aller soulager de plus pauvres qu'elle-même. Ce fut aussi le sort de quelques bijoux, d'un peu de mobilier, et d'un vase assez précieux que sa mère, en mourant, lui avait laissés. Tout fut converti en espèces pour faire l'aumône aux pauvres.

1. Cette même date lui rappelait aussi chaque année la mort de Werembold (1413).

Brugman entre en de touchants détails. Le lundi, Lydwine faisait une distribution d'œufs et de pain blanc. Un autre jour, c'était du poisson cuit et de la bière dont elle avait fait remplir des cruches entières. Au commencement de l'automne, elle faisait acheter des petits pois et un quartier de veau. Pendant l'hiver, habituellement rigoureux à Schiedam, elle puisait, deux fois par semaine, dans cette provision, en faveur des pauvres. Souvent elle accompagnait ces dons en nature d'une pièce de monnaie. Elle s'intéressait tout particulièrement aux pauvres femmes en couches et, en général, à tous les indigents qui se trouvaient cloués, comme elle-même, à leur grabat : elle leur faisait porter du pain, du beurre, de la bière, parfois même un peu de linge ou de la laine. Dieu daignait souligner le prix qu'il attachait aux bonnes œuvres de Lydwine. Dans ses ravissements elle assistait à des banquets célestes où figuraient, avec ses aumônes, les ustensiles modestes — elle le raconte avec naïveté — qui lui servaient à les faire. Mais au lieu de bière conservée dans des pots de pierre, au lieu de petits pois gardés dans des tonnelets de bois, c'étaient maintenant des mets délicieux servis dans des plats d'or et d'argent : des vins exquis présentés dans des vases de cristal. Et à la table, couverte de nappes de soie, elle voyait « assis les anges et les saints et à leur tête le Seigneur qui présidait ». Dieu rappelait ainsi à sa servante que c'est bien Jésus lui-même que l'on sert là-haut

quand, par amour pour Lui, on fait l'aumône aux pauvres d'ici-bas.

D'autres fois, Dieu récompensait sa charité par de vrais miracles. Un jour, raconte Brugman, elle vit entrer chez elle une femme épileptique, qui mendiait son pain, de porte en porte, et qui était partout rebutée à cause du mal dont elle était atteinte. La malheureuse, dévorée par une soif ardente, demandait à boire. De son lit, Lydwine lui fit signe de prendre sur l'étagère une pinte à demi remplie de vin. L'étrangère la vida tout d'un trait et la remit vide à la place où elle l'avait prise. Quand vers le soir, brûlée elle-même par la fièvre, Lydwine pria son père de lui donner le vin, celui-ci, en le prenant, s'en versa copieusement sur les habits. La veille, il avait remis la pinte à moitié vide et sans qu'il fût averti, elle était maintenant remplie jusqu'aux bords. C'était un vin exquis qui, de longtemps, ne diminua pas, bien que la malade dans ces premières années de la maladie, en usât encore régulièrement[1]. Des cas semblables se reproduisaient sous des formes diverses. Une année Lydwine put assister trente-six familles avec des provisions qu'elle avait achetées pour trois ménages pauvres. Celui de ses parents qui s'occupait de ses

1. Brugman place le fait en 1400. Thomas a Kempis en 1412. C'est ce dernier qui se trompe. En 1412, comme nous le savons par l'histoire de maître André, la Sainte ne pouvait déjà plus avaler la moindre nourriture ou boisson. En 1400 au contraire, elle se nourrissait encore quelque peu.

distributions de viande et de petits pois, constatait à son grand étonnement que les récipients ne se vidaient que très lentement. Telle année, après Pâques, la provision n'était encore épuisée que de moitié, malgré les aumônes et la consommation régulière des gens de la maison. Une autre année, Lydwine, prise au dépourvu, avait dû emprunter un jambon à un ami. Celui-ci ne fut pas peu surpris en rentrant chez lui, de trouver, suspendue à la même place, une pièce beaucoup plus grande et plus belle que celle qu'il avait prêtée à la Sainte.

Elle recommandait la charité sous toutes ses formes à tous ceux qui venaient la voir, aux prêtres, aux riches, aux ouvriers eux-mêmes. Elle engageait les marchands à prélever sur leurs marchandises la part du pauvre. Un jour, une dame lui montre une pièce d'étoffe dont elle pense pouvoir tirer à peine une robe pour elle et pour sa fille. La Sainte l'engage à y tailler d'abord une soutane pour un prêtre pauvre qu'elle lui désigne. Elle se met à mesurer la pièce et, sous les doigts de Lydwine, le drap semble se multiplier; il fournit largement les deux robes et l'habit du prêtre par-dessus le marché.

Ses propres besoins n'existaient pas pour elle; elle ne paraissait préoccupée que de ceux d'autrui. Un riche bourgeois des Flandres s'offre pour lui faire bâtir une maison plus confortable. La Sainte remercie avec effusion. Mais elle déclare à son charitable visiteur qu'elle mourra heureuse, si un

hospice pour les pauvres vient remplacer, à sa mort, cette petite maison où elle est couchée et qui lui suffira bien, à elle, le reste de ses jours.

Sa charité, toutefois, n'était pas aveugle; elle se caractérisait par un véritable esprit de prudence et de discernement. Tel jour, au sortir d'une crise de fièvre, elle démasqua une malhonnête femme qui, par ses pleurs et ses mensonges, avait trompé le bon cœur de Catherine Simons et soutiré une large aumône à son confesseur « trop bon Israélite », ajoute Brugman. Lydwine, si compatissante, si secourable à de vrais besoins, se montrait sévère pour les faux nécessiteux. Elle les appelait, sans ménagement, des sépulcres blanchis, des hypocrites, des voleurs s'engraissant avec les aumônes destinées aux membres souffrants du Sauveur Jésus.

Nous savons déjà qu'elle revenait souvent de ses extases, chargée de nouvelles souffrances. Elle les avait demandées spontanément pour soulager quelque grande pitié que Dieu lui avait révélée ou pour empêcher, à ses propres dépens, la perte des âmes. Pour convertir n'importe quel pécheur ou délivrer du purgatoire n'importe quelle âme, elle accepterait volontiers, disait-elle, d'y rester elle-même jusqu'à la fin du monde. Au Carnaval, quand elle entendait les cris et les chansons de la rue, elle redoublait ses prières pour les pécheurs et s'offrait à Dieu pour souffrir davantage encore. Et souvent une nouvelle plaie, une crise plus

aiguë de douleur servait de réponse aux angoisses de sa charité. D'autres fois, ses charitables interventions ne semblaient lui demander ni temps, ni peine. Un jour, deux soldats vont se battre en duel. La mère de l'un d'eux court, tout éplorée, prévenir Lydwine. La Sainte rassure la mère, et au même instant les deux fougueux adversaires se réconcilient. L'historien nous fait même sourire quelque peu, quand dans un langage typique il nous montre « leur haine faire place à un baiser réciproque ; leur épée à un bon verre pour boire ensemble ; leurs invectives se changer en paroles douces, bref, tout le duel se résoudre en un parfait accord des cœurs [1] ».

Nous savons déjà que Lydwine avait le secret de consoler, d'encourager, d'éclairer les âmes. Quelques années à peine après le commencement de sa maladie, on accourait déjà de toutes parts pour lui demander conseil ou réconfort ; certains jours, la petite maison ne désemplissait pas d'étrangers. Il en résultait pour la malade un surcroît de fatigue et de fièvre. Mais Dieu permit que la famille au moins n'en éprouvât jamais de l'embarras. Si les horribles plaies de la malade ne causèrent jamais de répugnance à ceux qui la soignaient, les allées et venues, provoquées par la confiance qu'inspirait la Sainte, ne furent jamais à charge à son entourage.

1. ... redactum est odium in osculum, gladius in poculum, rumor in silentium, duellum in pacem. *Post.* 208.

Dans cette foule de visiteurs se trouvaient des personnes de toute condition. Des prêtres et des religieux venaient la consulter, se recommander à ses prières, tels Werembold de Gouda et Jodocus le prieur des Chanoines Réguliers de Brielle ; plusieurs Franciscains du couvent de la même ville, Nicolas Wit, le prieur des Chartreux de Schoonhoven et Jean Busch le célèbre auteur de la Chronique de Windesheim. Les personnages princiers ne manquèrent pas. Nous avons vu à son chevet Guillaume VI de Hollande et Marguerite de Bourgogne. A la mort de Guillaume (1417), Marguerite dépêcha un exprès à Lydwine pour lui demander « si le comte était déjà au ciel? » La Sainte dut trouver la question quelque peu singulière, car elle fit répondre, sans plus de façon, que « si le comte était déjà au Ciel, Dieu la traitait elle-même avec bien de la rigueur puisque, après vingt-deux ans de souffrances, elle gisait toujours sur sa couche de douleurs ». Le frère de Guillaume VI, Jean de Bavière, ancien évêque élu de Liége et principal compétiteur de Jacqueline, vint, lui aussi, faire visite à la Sainte et il ne se retira, paraît-il, qu'après avoir entendu quelques bonnes vérités[1]. Quant à Jacqueline elle-même, elle n'in-

1. Ce Jean de Bavière, fils d'Albert de Bavière et beau-frère de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, avait obtenu la principauté ecclésiastique de Liége, quand il n'était encore âgé que de dix-huit ans. Il fut plus prince qu'évêque; on le nommait l'élu; en fait d'ordination, il ne reçut jamais que

tervient nulle part dans l'histoire de notre Sainte et son nom n'est même jamais prononcé par aucun des biographes.

La Sainte devait sans doute sa grande réputation à son étrange maladie, à sa vertu, aux dons extraordinaires que Dieu lui avait départis, mais aussi à cette inépuisable charité qui débordait de son âme. Elle était devenue, bien que sur un théâtre plus modeste, ce qu'avait été autrefois Geneviève de Paris, la bienfaitrice de son peuple, l'ange tutélaire de la cité. Sans doute elle a souffert, elle aussi, des rieurs et des bavards, des détracteurs et des sceptiques, des importuns surtout et des indifférents pour qui ne comptent guère les petites gens, les malades de basse condition et tous ceux qui passent aux yeux du public pour des bouches inutiles, pour des êtres désormais finis. Mais, dans l'ensemble, son nom était prononcé avec respect au dedans et au dehors de la ville. La confiance du peuple, la reconnaissance de tant de pauvres et de malheureux assistés, l'affluence des visiteurs de

le sous-diaconat. Assiégé dans la ville de Maestricht par ses sujets révoltés et délivré par son beau-frère, Jean-sans-Peur, qui infligea aux Liégeois une défaite sanglante, il justifia par sa cruauté le surnom de Jean-sans-Pitié qu'il porte dans l'histoire. Après la mort de son frère, Guillaume VI de Hollande (1417), il se démit de son évêché, épousa la veuve du duc de Brabant et alla disputer la possession du comté de Hollande et de Zélande, dans une guerre sans merci, qu'il soutint jusqu'à sa mort (5 janvier 1425) contre l'infortunée Jacqueline de Bavière, sa nièce.

toute condition, la rumeur publique dans Schiedam et dans tout le comté de Hollande, tout cela proclamait bien haut la place qu'occupait, dans la vénération générale, cette pauvre femme toute brisée par la maladie et la souffrance. On en eut maintes fois les preuves les plus inattendues. Ainsi le jour où, dans une réunion d'ivrognes qui la chargeaient de toute sorte de calomnies, l'on vit tout d'un coup Otger, le plus fameux d'entre eux, se lever, morigéner ses compagnons et accepter, sans broncher, insultes et coups même, pour maintenir intacte, jusque dans une auberge, la réputation de sainteté de la malade. Lydwine, qui le sut par révélation, fit remercier son défenseur inattendu et celui-ci, touché par cette attention de la Sainte, renonça à sa passion et sut persévérer.

CHAPITRE IX

LES DERNIÈRES ANNÉES

On a dit avec grâce et avec vérité que « le temps paraît long à la douleur qui veille ». Dans la pauvre demeure où depuis de longues années souffrait la sainte malade de Schiedam, les heures passaient monotones et toujours égales à elles-mêmes. Pour n'avoir pas à nous répéter sans cesse, nous avons groupé quelque peu les maladies de Lydwine, ses miracles, ses visions, ses bienfaits. Mais dans la réalité, malgré la succession des événements extérieurs et le va-et-vient des visiteurs, rien ne venait modifier pour elle la trame ordinaire de sa vie de souffrance. Les jours, les saisons, les années elles-mêmes se succédaient sans procurer d'amélioration dans son état de maladie. La nuit n'apportait aucun repos ni soulagement; en sept années pleines, elle avait à peine dormi la valeur de deux nuits. Un jour, elle raconta à des franciscains de Brielle qui lui faisaient visite, que depuis vingt-trois ans elle n'avait plus vu le soleil ni la lune.

Depuis longtemps déjà elle ne prenait plus de nourriture ni de boisson et jamais, depuis qu'elle était alitée, elle n'avait plus touché le sol. Toute son existence se déroulait sur un fond uniforme de souffrance aiguë, d'union avec Dieu et de touchante sollicitude pour les besoins d'autrui. Cette monotonie dans sa vie peut faire excuser chez ses premiers biographes une sobriété désespérante de chronologie, parfois même une vraie confusion de dates dans les faits qu'ils rapportent. Mais elle fournit, d'autre part, la meilleure garantie du caractère héroïque de la sainteté de Lydwine. Car l'héroïsme — saint Thomas et Benoît XIV nous l'assurent — s'affirme mieux dans la longue continuité que dans la sublimité passagère des actes de vertu.

En 1423 vint à mourir Guillaume le frère de Lydwine. Toujours fidèle à son vieux père, dit Brugman, il avait également été très bon et très serviable pour sa sœur infirme[1]. Ses enfants Pétronille et Baudouin rachetaient par leur dévouement et leur attachement à la sainte malade les manques d'égards que lui ménageait le tempérament moins aimable de leur mère[2]. Lydwine avait à ce moment

1. ... patri veterano fidelis et ipsi virgini plurimum gratus et officiosus fuerat. *Post.* 230.

2. Brugman parle quelque part (*Post.* 157) d'un enfant malade que la Sainte guérit par ses prières et à qui elle inspira un grand amour de la chasteté qui ne fit que s'accroître, quand plus tard il fut entré en religion. La sympathie manifeste avec laquelle Brugman parle de cet enfant, le mot qu'il

quarante-trois ans; il y avait près de vingt-huit ans qu'elle était malade; son martyre durerait encore dix années entières. Avant d'en voir le terme, elle devait connaître les séparations, les deuils et les autres déchirements de cœur par lesquels Dieu détache ses élus d'un monde qui, malgré tout, les charme et les retient. En lui enlevant successivement ceux qui, jusque-là, avaient fait auprès d'elle l'office de bon Cyrénéen, Dieu semblait la traiter avec plus de rigueur encore qu'Il n'avait fait pour son propre Fils. « L'Homme de Douleur, dit Brugman, pendait à la croix, abandonné de son Père, mais sa Mère était là, l'enveloppant de toute la tendresse de son amour. Lydwine était depuis longtemps broyée par la souffrance, mais quoique impuissants à la soulager, des cœurs aimants, compatissants, dévoués, avaient entouré jusque-là son lit de douleur; Dieu allait les retirer l'un après l'autre et ce fut pour Lydwine une épreuve des plus senties[1]. » La mort de Guillaume renouvela chez elle toute la peine que lui avait causée, vingt

emploie en parlant de sa mère « une certaine femme », mot dont il se sert habituellement pour indiquer les personnes peu sympathiques qui interviennent dans son récit et qui viserait ici la femme acariâtre de Guillaume, enfin le petit détail donné par l'historien qu'on faisait coucher cet enfant dans la chambre même de Lydwine; tout cela nous incline à croire qu'il s'agit dans ce passage de Baudouin le neveu de prédilection de la Sainte qui fut, avec Pétronille sa sœur, le meilleur infirmier de la malade. Nous ignorons pourtant en quel ordre il est entré et ce qu'il est devenu par la suite.

1. *Post.* 230.

années auparavant, la mort de Pétronille, sa mère. Ame aimante et reconnaissante elle prit à sa charge une dette du défunt que ses enfants n'auraient pu acquitter. Elle fit réaliser ce qui lui restait de l'héritage de sa mère ; le tout pouvait revenir à huit livres hollandaises. Elle remit cet argent à Nicolas, un autre membre de la famille [1], le priant de passer chez les créanciers de Guillaume et de les payer. Quand Nicolas eût achevé la tournée et rapporté la bourse à Lydwine, celle-ci le pria de compter l'argent qu'elle pouvait encore contenir. A son grand étonnement il y trouva une somme dépassant les huit livres du début. Lydwine rendit grâces à Dieu et appela désormais cette bourse la « bourse de Jé-

1. Sans oser l'affirmer avec certitude, nous croyons que ce Nicolas était l'aîné des enfants de Guillaume, un vrai neveu, par conséquent, de Lydwine et le frère de Pétronille et de Baudouin qui sont plus connus dans l'histoire de la Sainte. Dans toutes les éditions de Gerlac, le tout premier historien de Lydwine, nous lisons au chapitre 21... « daerna sende si claes haer neve op een avondstont... après cela elle envoya Nicolas son neveu un soir »... Brugman nous montre ce neveu, demeurant chez Lydwine « qui cum ipsa morabatur », couchant dans la chambre « qui in cella ejus consueverat dormire », dînant chez elle, etc. etc. : toutes choses qui s'expliquent très bien dans notre supposition. Thomas a Kempis donne les mêmes détails au sujet de Nicolas. Et tous les deux, Brugman comme Kempis, parlent, au pluriel, non seulement des enfants « liberi » mais des fils « *filii* » de Guillaume : v. g. « accidit, ut fratre suo Wilhelmo migrante e saeculo, *filii* ejus, debitis innumeris obligati » — (Brugman. *Post.* 85.) — « Non tamen ipsa tunc temporis lecto utebatur, sed *filii* fratris ejus, obsequio ejus dediti ». (Kempis. *edit. Pohl* 6. p. 345).

sus ». Quand dans la suite, des pauvres lui demandaient l'aumône, elle leur remettait d'abord ce qu'on lui avait donné pour son usage personnel, puis elle recourait à la « bourse de Jésus » pour compléter ses charités. Elle y puisait si largement que chaque pauvre croyait en recevoir tout le contenu. Et néanmoins la bourse n'était jamais vide; plus de quarante-huit livres en sortiront ainsi et on la trouva encore bien remplie à la mort de la Sainte.

Le 24 juin 1425, fête de saint Jean-Baptiste, l'église de Schiedam reçut la consécration solennelle de Zweder van Cuilenbourg qui, deux années auparavant, avait succédé à Frédéric van Blankenheym sur le siège d'Utrecht. Nous ne savons si cette fois Lydwine reçut la visite du grand dignitaire de l'Église comme elle avait eu, treize années auparavant, celle de Mathias le coadjuteur de Frédéric. Il est possible que l'humble Sainte ait réussi à passer inaperçue dans cette circonstance dont ses historiens ne soufflent mot. Une autre visite, remontant à la même époque, les a plus vivement intéressés. A l'automne de cette même année 1425, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, venait disputer le comté de Hollande à Jacqueline et à Jean de Bavière, l'autre prétendant. Le 10 octobre, fête de saint Victor et saint Géréon, il faisait son entrée à Schiedam. Pendant que les habitants le fêtaient dans un somptueux repas, quatre soldats Picards[1] de la suite

1. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse ici de soldats originaires

du prince, dont l'un se donnait pour médecin, demandèrent au curé, Jean Engels, de les conduire auprès de cette malade extraordinaire dont on parlait tant. Ils ne furent pas plutôt arrivés chez Lydwine qu'ils se mirent à l'injurier et à la frapper. Jean Engels essaya de les rappeler à leur devoir mais ils lui répondirent avec insolence et le chassèrent. Ils s'en prirent ensuite à Pétronille, la nièce de Lydwine et sa garde-malade. La jeune fille s'était jetée résolument entre sa tante et ses persécuteurs. Mais elle fut rudoyée et jetée à terre avec tant de violence qu'elle en resta boîteuse jusqu'à sa mort. Les forcenés avaient maintenant beau jeu contre Lydwine qui était étendue sur son grabat, impuissante à se défendre ni à faire le moindre mouvement. Ils lui arrachèrent ses couvertures, la frappèrent sans ménagement et lui firent des blessures dont les cicatrices paraissaient encore, sept ans plus tard, sur son cadavre. Le tout était accompagné d'injures grossières et d'imputations révoltantes. Ils ne la laissèrent enfin qu'après avoir assouvi sur elle une haine sans prétexte et vraiment satanique. Le peuple, quand il apprit l'attentat, fut consterné; les magistrats furent appelés et quand ils eurent constaté le fait, ils voulurent courir au port demander le châtiment des coupables au prince

de la province de Picardie. Nos ancêtres se servaient couramment du terme de Picard pour désigner tout troupier mercenaire et stipendié comme l'étaient presque tous ceux du Moyen âge.

qui se rembarquait. Lydwine réussit à les retenir ; mais elle ne put arrêter la justice divine : le soir même du crime, un coup de vent jeta l'un des soudards dans la Meuse où il se noya ; un autre fut frappé d'apoplexie, tous périrent, dans des circonstances tragiques.

Quant à Lydwine elle rendait grâces à Dieu d'avoir reçu ces affronts. Peu auparavant, dans une de ses envolées au ciel, sa couronne lui était apparue belle, sans doute, mais présentant encore des ombres, offrant encore ici et là des pierres précieuses sans grand éclat. Elle s'en était plainte au Bien-Aimé et l'avait conjuré d'achever en elle ses desseins d'amour. Ne venait-il pas d'exaucer sa prière en lui envoyant cette épreuve qui lui donnait une ressemblance de plus avec le Sauveur Jésus bafoué, couvert de crachats, flagellé, couronné d'épines et saturé d'opprobres et d'humiliations.

A peine se remettait-elle de cette agression révoltante qu'un nouveau deuil vint affliger son cœur si aimant. Cette fois c'était Pierre, son vieux père, qui la quittait. Il habitait toujours avec Lydwine et avec les enfants de Guillaume, mort depuis deux années déjà. Il est probable, quoique les historiens n'en disent rien, que le vieillard avait été le témoin impuissant de la scène sauvage des Picards. L'effroi dont il fut saisi et la compassion qu'il éprouva pour sa fille durent hâter sa fin. Il mourut la veille de l'Immaculée Conception, 7 décembre 1425. La douleur de Lydwine faisait peine à voir plus encore qu'à

la mort de Guillaume, où elle avait été, dit Brugman, comme « stupéfiée » par l'affliction, répétant à tout venant qu'elle avait ignoré jusque-là combien elle était femme de toutes les fibres de son être.

Mais la mort qui blessa le plus vivement l'âme de Lydwine fut celle de sa nièce Pétronille. Cette mort arriva à onze heures du soir, à la fête de saint Pontien[1] (14 janvier) 1426. La jeune fille, restée estropiée depuis qu'elle avait voulu faire à sa tante un rempart de son propre corps, avait continué, tout en boîtant et en se traînant, à la servir et à la soigner. Sa mort, arrivant à un mois de distance de celle de son père, donnait à Lydwine l'impression que tout s'écroulait autour d'elle. La maison se vidait : sa mère, son frère, son père, sa nièce surtout, ange terrestre qui l'assistait jour et nuit, tous disparaissaient, la laissant seule sur son grabat. Elle qui, tout récemment encore, venait de se trouver femme de toutes les fibres de son être, pleurait et se laissait aller à sa douleur. Celle-ci devint telle que Dieu Lui-même parut cette fois la trouver excessive. Il comprend le cœur de l'homme. Il ne réprouve aucun amour légitime, ni les larmes que font verser les deuils. Mais il est aussi un Dieu jaloux, un Dieu qui veut « dominer » dans les cœurs d'élite. Pendant huit mois, Il priva Lydwine des faveurs célestes auxquelles Il l'avait habituée et la

1. Non pas le pape et martyr (19 novembre), mais le saint martyr dont Utrecht gardait les reliques (14 janvier).

laissa en butte à un insupportable sentiment de sécheresse et de délaissement dont prêtres ni religieux ne parvenaient à la distraire. Elle devait encore apprendre, dit Brugman « que si c'est le fait de l'ange de vivre dans la chair sans en contracter les souillures c'est un spectacle plus sublime encore, un vrai don de Dieu, que de passer par toutes les épreuves et les afflictions d'ici-bas sans la moindre aide ou consolation humaines ». Dieu lui rappelait qu'on doit accepter avec plus de résignation, avec joie même et grande paix du cœur, les séparations, si cruelles soient-elles, mais ménagées elles aussi par un ineffable amour. Du fond de sa solitude d'Egypte Gérard, le saint ermite, ne trouvait, lui non plus, d'autre cause aux aridités spirituelles de Lydwine que son excessive sensibilité à la mort de ses parents[1].

Huit mois après Pétronille, mourait aussi Jean Engels le curé de Schiedam. Nous savons déjà que très bon pour Lydwine, même au temps de ses propres faiblesses, il l'était devenu encore plus après sa conversion; il ne lui donnait d'autre nom que celui de « bonne mère Lydwine ». Se conformant à l'usage qu'avait adopté maître André après la visite du Coadjuteur d'Utrecht, Jean Engels avait fidèlement porté la sainte communion à Lydwine tous les quinze jours. A partir de 1421 il la lui avait ac-

1 « ... quia nimium de morte propinquorum suórum solebat dolere. » (Kempis edit Pohl 404). Gérard mourut le 12 octobre 1426. (ibid.).

cordée plus souvent encore, presque tous les deux jours, quand la fièvre de la malade ne mettait pas d'obstacle à ses saintes ardeurs. Il mourut le jour de la Nativité de la sainte Vierge (8 septembre) 1426. Lydwine apprit, dans une de ses extases, que le retour de cette âme sacerdotale avait été sincère et durable. Elle accepta avec empressement un surcroît de souffrances et put abréger pour ce prêtre, qui lui devait son salut, le temps de l'expiation dans les flammes du purgatoire.

Quelques semaines seulement après la mort de Jean Engels, le duc de Bourgogne revenait à Schiedam avec ses Picards. Peu s'en fallut que Lydwine n'eût à subir de nouvelles avanies. Le capitaine qui commandait à Schiedam, avait reçu l'ordre d'éclaircir le cas de Lydwine. Il soumit la Sainte à une surveillance des plus étroites et des plus sévères. Bien qu'elle tournât nettement à l'honneur de Lydwine, la défiance ne désarmait pas. On exigeait maintenant du nouveau confesseur de la malade un serment sur la vérité des merveilles qui se racontaient d'elle. Mais un événement imprévu mit fin à toutes ces tracasseries. Glocester, le troisième mari de Jacqueline de Bavière, faisait en Angleterre de grands préparatifs pour aller faire valoir ses droits sur le comté de Hollande. Philippe de Bourgogne ayant reçu par courrier spécial cette nouvelle inquiétante, retira ses troupes et s'embarqua d'urgence pour les Flandres, et Lydwine ne fut plus molestée.

Ce nouveau confesseur de Lydwine était Jean Wouters de Leyde. Était-il, lui aussi, Norbertin, curé ou vicaire de la ville, aumônier d'un couvent de Sœurs? Aucun des historiens de la Sainte ne nous renseigne nettement sur ce point. Mais tous le présentent comme un prêtre de science et de grande piété. Après les souffrances intimes qu'avait values à l'âme élevée et si délicate de Lydwine le contact avec deux âmes sacerdotales ternies ou diminuées, elle goûtait désormais le bonheur de vivre sous la conduite d'un vrai prêtre, dévoué et saint tout à la fois. En effet, Jean Wouters avait hérité de Jean Engels la compassion que celui-ci n'avait cessé de témoigner à Lydwine, et de Jean Pot, le premier confesseur de la malade, le zèle toujours en éveil pour sanctifier cette âme d'élite. Le nouveau directeur ne se contenta pas de la rumeur publique, ni même des confidences de sa sainte pénitente, pour se former un jugement sur les faits extraordinaires qui la concernaient. Brugman nous le montre s'introduisant, à la dérobée, dans la chambre de la malade, au moment où elle allait entrer en extase et l'observant de son mieux. Lydwine, quand elle s'en aperçut, en éprouva de la peine. Elle s'en plaignit à son confesseur : « Pourquoi l'épier ainsi? ne lui avait-elle pas maintes fois déjà donné des preuves de sa sincérité absolue »? Nous comprenons son étonnement et sa peine. Mais l'historien ne partage qu'à moitié les regrets de la Sainte. Jean Wouters — on s'en souvient — devait devenir,

dans la suite, l'un des principaux inspirateurs des deux *Vies* de Brugman. Sa conduite dans l'incident que nous racontons nous garantit la valeur de son témoignage. Celui-ci acquiert du fait même de cette sage défiance une autorité et un poids que ne sauraient égaler la simplicité et l'enthousiasme de beaucoup d'autres admirateurs de Lydwine. Toute proportion gardée, c'est le cas de répéter la célèbre parole d'un Père de l'Église : « la lenteur à croire de l'Apôtre Thomas fut plus profitable aux intérêts de notre foi que l'empressement spontané des autres disciples[1] ».

C'est Jean Wouters qui admit définitivement Lydwine à la communion presque quotidienne et qui la soutint avec un dévouement, aussi sincère que discret, dans les joies et les épreuves des sept dernières années de sa vie. Une de ces épreuves faillit faire sombrer la ville entière. Dans le courant de 1428, les familiers de Lydwine l'avaient entendue murmurer souvent : Dieu va frapper Schiedam ; sa colère nous menace. Or le dimanche, 18 juillet, à onze heures du soir, un formidable incendie s'alluma dans la ville. Il éclata à la suite d'un souper que venaient de se donner les pêcheurs de hareng avant de reprendre la mer. En quelques heures, comme en se jouant parmi les constructions en bois du Moyen âge, le fléau réduisait en cendres tout le

1. « Plus enim nobis Thomae infidelitas ad fidem quam fides credentium discipulorum profuit... ». S. *Gregor. Homil.* 26 *in Evang*.

quartier central de la ville, celui où se trouvait la maison de la Sainte. Déjà la grande église Saint-Jean et le couvent attenant de Sainte-Ursule[1] étaient atteints par les flammes. Lydwine, à qui personne ne songeait dans la consternation générale, était incapable de faire le moindre mouvement pour se sauver. Elle sentait les flammes s'approcher et la chaleur devenir de plus en plus accablante. Mais, tout d'un coup, le feu s'arrêta net devant sa maison de bois. Le vent avait tourné ; le reste de la ville était sauvé[2]. Parmi les nombreux habitants qui avaient tout perdu dans l'incendie se trouvait cette charitable voisine, la veuve Catherine Simons. Sur les instances de Lydwine, elle était partie en pèlerinage à la « douce Madonne » de Bois-le-Duc. A son retour, elle ne retrouva que les ruines de sa maison et les cendres de son mobilier. Lydwine l'accueillit chez elle et, comme récompense de sa charité, elle retrouvait chez cette femme le dévouement de sa propre mère et de sa nièce Pétronille. Catherine, un vrai cœur d'or, se fit de plus en plus l'infirmière charitable de la Sainte. Et, jusqu'à la

1. Le couvent Sainte-Ursule particulièrement atteint, était désormais inhabitable. Comme son emplacement, si près de l'église ne se prêtait pas bien à une simple reconstruction on profita de l'occasion pour le transférer aux confins de la ville près de la porte de Kethel.

2. Une ancienne tradition populaire, confirmée du reste par des faits surprenants, voulait « qu'un incendie n'atteignît jamais plus d'une maison, dans la ville de sainte Lydwine ».

mort de Lydwine, elle resta le témoin providentiel, parfois même l'heureuse partenaire des merveilles que Dieu opérait dans la grande extatique.

A la suite de cet incendie, Dieu réservait à la Sainte une grande joie. L'image miraculeuse de la Sainte Vierge que l'on avait pu sauver à temps de l'église en flammes, fut portée par le clergé et le peuple à la maison de Lydwine. Prêtres et fidèles avaient été d'avis qu'il n'y avait pas dans tout Schiedam de lieu plus saint pour déposer provisoirement un trésor si cher à la ville entière. On s'imagine le bonheur de la pauvre infirme et les regards d'amour par lesquels, elle accueillit la statue si aimée. C'est par elle que Marie lui avait souri quand, florissante encore de jeunesse et de santé, elle venait s'agenouiller devant son image et dire bonjour à sa Mère. Et maintenant c'était la Mère qui rendait la visite à sa fille et venait lui sourire encore, au soir d'une vie toute de souffrance et de douleur. Mais chez Lydwine le Thabor était l'exception, le Calvaire, la règle. Elle ne garda pas longtemps son trésor; on pressait à l'église les réparations urgentes, et dès le 18 novembre de cette même année (1428) nous retrouvons l'image miraculeuse dans l'édifice sacré.

Ces divers événements, les uns tristes, les autres consolants, ne changeaient rien pour Lydwine dans sa vie de souffrance. Ses douleurs ne lui laissaient aucun repos et allaient toujours en augmentant. De la peste de 1418 elle avait gardé deux

apostèmes, l'un à l'aine, l'autre dans la région du cœur. Et l'on se rappelle qu'elle en avait demandé un troisième à la joue, en l'honneur de la Sainte Trinité. Vers 1430, trois ans avant sa mort, un quatrième se déclara également à l'aine. Il était de nature si maligne, que les chairs entraient en putréfaction et se détachaient par morceaux entiers.

Il est vrai, tout son entourage redoublait de dévouement à son égard. Jean Wouters, en bon père, multipliait ses visites ; la veuve Simons se dépensait à son service avec la tendresse d'une mère. Mais plus touchant encore était l'attachement du jeune Baudouin, le fils de Guillaume. L'enfant, qui avait de dix à onze ans, quittait rarement le chevet de la malade. Il couchait dans sa chambre ; rassuré par ses explications, il ne prenait plus peur maintenant des lumières merveilleuses qui parfois inondaient l'appartement et, nuit et jour, il prodiguait à sa tante avec simplicité et avec amour les preuves de sa tendresse. Lydwine voulut le récompenser comme savent le faire les saints ; elle désira pour lui une participation passagère à sa croix de malade. Un jour, raconte Brugman, que l'enfant avait goûté à la bière que la prière de la Sainte avait changée en breuvage délicieux, il fut pris de fièvres violentes. Elles durèrent du mois de septembre à celui de novembre. A la Saint-Martin, grâce aux prières de la Sainte, la guérison fut entière, ne laissant à l'enfant que le mérite de sa patience et cette bonté

d'âme que procure aisément l'expérience personnelle de la souffrance et de la maladie.

A peine Baudouin fut-il remis, que Jean Wouters fut atteint à son tour par la maladie. Une fièvre maligne faillit mettre à néant les soins que lui prodiguaient ses sœurs. Mais Lydwine veillait et intercédait. A un Franciscain qui vint la voir, à quelque temps de là, elle ne put, malgré son humilité, cacher que Dieu avait accordé à ses supplications la vie de son confesseur. Jean Wouters reprenait son ministère le premier Dimanche de Carême comme Lydwine l'avait prédit expressément à Cécile l'une des trois sœurs du saint prêtre.

CHAPITRE X

LA MORT, LE CULTE, L'INFLUENCE

Pendant que Lydwine semblait ainsi disposer de la santé et de la vie de ceux qui lui étaient les plus chers, elle se préparait elle-même à la mort. Elle avait près de cinquante-trois ans ; son existence était un vrai miracle. Depuis dix-neuf ans elle ne prenait plus de nourriture ; elle souffrait horriblement et recevait néanmoins des visites nombreuses et fatigantes. Parfois, pris de compassion, son confesseur Jean Wouters et la veuve Catherine Simons lui demandaient, quand elle revenait d'une extase, si l'heure de la délivrance n'allait pas encore sonner? « Non, non, répondait-elle, le rosier n'est pas encore tout en fleurs. » Brugman nous donne la clef de la réponse. Dans ses visites au ciel en compagnie de son ange, celui-ci l'avait souvent fait arrêter près d'un rosier, tout petit d'abord, mais qui lentement avait grandi et pouvait maintenant l'abriter de son ombre. A côté des touffes de fleurs écloses, il lui faisait voir nombre de boutons encore

fermés; « ce ne serait — lui expliquait-il — que lorsque le rosier serait entièrement en fleurs, que viendrait pour elle l'heure de la délivrance ».

Or, un matin de janvier 1433, Lydwine, au sortir d'une longue extase, prévenait la question de ses confidents et leur dit toute joyeuse : « le rosier est en fleurs; il ne reste plus un seul bouton qui ne soit éclos; sous peu je quitterai la vallée de larmes ». Et depuis ce jour, la Sainte préparait avec plus de soins encore le moment béni où elle prendrait pour de bon son essor vers le ciel; comme sainte Gertrude elle semblait dépérir bien plus par le feu d'un véhément amour de Dieu, que par l'effet de la maladie[1]. Dieu l'aidait à sa manière à couronner dignement son long martyre. « La douleur devint si aiguë — dit Brugman — que, trois ou quatre fois dans l'espace d'une heure, elle tombait en syncope et restait comme morte. » La fièvre faisait rage; des frissons insupportables alternaient avec une chaleur excessive; les dents claquaient à faire peur. Il y eut même quelques crises d'apoplexie et du haut mal. Vers la fête de la Purification, la gravelle vint s'ajouter à ses autres misères et prit un tel caractère de malignité qu'on s'attendait à la voir mourir à chaque instant. Aux rares moments de répit, que lui laissait la souffrance, on n'entendait que des soupirs d'ac-

1. *Brev. Rom.* 15 Nov. « Flagrantissimo Dei amore potius quam morbo languescens ».

quiescement à la volonté du Bon Dieu. Acquiescement d'autant plus méritoire — ajoute Brugman — que depuis quelque temps Dieu la laissait de nouveau frustrée des communications célestes qui l'avaient soutenue jusque-là : elle se trouvait avec le Sauveur au jardin de l'agonie ; elle gisait là triste, déprimée, accablée par une impression insupportable d'abandon de la part de Dieu. Cette dernière épreuve, il est vrai, ne dura pas longtemps. Dieu rendit à sa servante les faveurs célestes qui lui permettaient de supporter toutes ses autres souffrances. Le 22 février, dimanche de la Quinquagésime et fête de la chaire de Saint-Pierre à Antioche, — un prieur, — c'était probablement Nicolas Wit de Schoonhoven — se rendit de grand matin chez Lydwine, sans doute pour lui apporter la sainte communion, à la place de Jean Wouters, encore convalescent. Il trouva tout embaumée la chambre de la malade ; celle-ci revenait d'une de ces promenades au ciel. Elle entretint son visiteur des choses divines et, lui donnant rendez-vous vers la fête de Pâques, elle lui laissa entendre qu'à cette époque elle irait au ciel pour de bon et qu'elle n'aurait plus besoin de ses conseils mais de ses prières.

La pensée de la mort ne la quittait plus. Quand, le saint jour de Pâques, Jean Wouters vint dès quatre heures du matin voir la malade, il la trouva tout entière à l'idée de sa fin prochaine. Toute la nuit — lui racontait-elle — elle avait entendu les joyeux *alleluia* du ciel ; bientôt elle irait les chan-

ter à son tour avec les anges et les élus. A cette occasion elle dut lui rappeler un fait que le bon prêtre raconta plus tard à Brugman. Quatre ou cinq années auparavant, la malade avait demandé à Dieu comme une faveur, à laquelle elle semblait attacher du prix, celle de mourir en pleine connaissance mais absolument seule[1]. Le surlendemain, mardi de Pâques, à l'heure très matinale où il lui apportait la sainte communion, le confesseur se trouvant de nouveau au chevet de la malade, elle lui demanda, cette fois avec une insistance marquée, de ne recevoir dans la journée aucune visite; seul le jeune Baudouin resterait près de sa tante. Jean Wouters répondit qu'on acquiescerait à son désir, et il se retira.

Bientôt Lydwine entra en extase : cette dernière fois elle put boire à longs traits les consolations célestes dont elle avait été sevrée depuis quelque temps. Quand elle revint à elle, une crise de suffocation la mit à deux doigts de la mort. Puis ce furent des vomissements douloureux; ils se répétèrent peut-être vingt fois dans cette journée. Au

1. Saint Vincent de Paul songeait-il à Lydwine quand, l'année même de sa mort, il écrivit à la Mère Bollain de la Visitation : « Notre-Seigneur a voulu finir comme il a vécu ; sa vie ayant été rude et pénible, sa mort a été rigoureuse et cruelle, sans mélange d'aucune consolation humaine. C'est pour cela que plusieurs ont eu cette dévotion, d'aimer à mourir seuls, abandonnés des hommes, dans la confiance d'avoir Dieu seul pour les secourir. » Lettre du 29 février 1660. *Correspondance*, tom. 8. p. 252. *Edit. Coste*.

dire de Brugman, « le pauvre enfant qui la veillait, n'avait que le temps d'aller vider le bassin et de le rapporter ». Il était trois heures de l'après-midi, l'agonie venait de commencer. A cette heure sainte qui lui était si familière, Lydwine paraissait vider la lie de ce calice amer qui avait été son lot, la vie entière. Tout d'un coup sous l'étreinte de la douleur, elle murmura à Baudouin : « Ah, mon enfant, si mon Seigneur voyait combien je souffre. » Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça. Etait-ce, dans son angoisse, le cri du Sauveur en croix quand il laissa échapper la plainte : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Réclamait-elle maintenant l'onction sainte, dont son désir de mourir seule ne semble pas avoir tenu compte[1]? Ou bien évoquait-elle, à cet instant suprême, le nom du prêtre bon et dévoué qu'était Jean Wouters, dont la direction lui avait été si salutaire et dont l'absence lui était, malgré tout, un douloureux sacrifice, maintenant qu'il n'était pas là pour la bénir et la réconforter dans son dernier combat? C'est, croyons-nous, cette troisième supposition, confirmée nettement par Brugman[2] et par Thomas a Kempis[3], qui explique

1. D'une réception de l'Extrême-Onction par le ministère de Jésus, relatée par Brugman dans la *Vita Posterior*, il n'est fait aucune mention dans la *Vita Prior*.

2. Dicebat autem hoc de prædicto D. Joanne, confessore suo. Prior. 141.

3. Carissime fili, utinam sciret dominus meus Joannes quantum nunc gravor. *Edit Pohl.* 6. p. 437.

la dernière parole de Lydwine mourante. En tous les cas, le jeune Baudouin l'entendit ainsi. Croyant que sa tante appelait son confesseur, il courut, au plus tôt, le chercher. Il le trouva récitant l'office des Morts auprès de la supérieure des Sœurs, morte le jour précédent. Le bon prêtre accourut tout de suite, pendant que l'enfant rassemblait la famille. Mais c'était trop tard. A peine Baudouin était-il sorti de chez sa tante pour appeler au secours et avant que personne ne fût arrivé, Lydwine, seule avec Dieu, comme elle l'avait désiré, venait de consommer son sacrifice et son long martyre. Née, voilà plus de cinquante-trois ans, au chant de la Passion du Sauveur dont mieux que personne, ici-bas, elle avait reproduit dans sa vie le douloureux mystère, c'est en ce mardi de Pâques, 14 avril 1433, à trois heures de l'après-midi, qu'elle entrait dans la joie ineffable de la vie éternelle, pendant que résonnaient, dans toutes les églises de la chrétienté, les *Alleluia* de la Résurrection du Sauveur.

Quand Jean Wouters et les parents furent revenus de leur premier saisissement, ils remarquèrent, que dans la mort de Lydwine comme dans sa vie, tout était merveilleux et humainement inexplicable. Elle, qui depuis de longues années, avait été dans l'impuissance de remuer son bras droit presque détaché de son corps, on la trouvait morte, les deux bras croisés sur la poitrine, comme elle l'avait prédit. Sa ceinture de pénitence, cette ceinture

en crins de cheval, que depuis longtemps elle portait autour du corps et que certainement elle n'aurait pu ni dénouer ni briser, se trouvait déposée au chevet de son lit, le nœud encore parfaitement intact.

Jean Wouters, se rappelant un désir que lui avait exprimé la Sainte, aurait voulu la faire inhumer dès le lendemain de son décès. Mais, sur ce point, il se heurta à l'opposition inflexible des magistrats de la ville. Ils lui défendirent, sous peine de prison et de confiscation de ses biens de donner suite à cette dernière volonté de la Sainte, qui contrariait, par trop, leur désir de contenter la pieuse curiosité de la foule, aussitôt qu'elle apprendrait le décès.

Lydwine fut donc exposée sur un petit lit de parade dans sa maison. Conformément aux instructions qu'elle-même avait données à Catherine Simons pour son ensevelissement, on l'avait revêtue d'une longue robe de laine qu'elle s'était fait faire, à ce dessein, et que serrait à la hauteur de la poitrine cette même ceinture en crins, son instrument favori de pénitence. Sur la tête, elle portait, en guise de couronne, une banderole en parchemin sur laquelle on avait multiplié, d'après ses indications, les noms sacrés de Jésus et de Marie.

Au lieu de la pauvre loque humaine, qu'avait été Lydwine depuis près de quarante ans, l'on se trouvait maintenant en présence d'un corps de

toute beauté. Plus de face fendue jusqu'au menton, ni de lèvres décharnées : tous ses membres — dit Brugman — brillaient du charme de la santé et d'une chair virginale [1]. Plus de plaies ni de tumeurs ; tout au plus un soupçon de cicatrices aux endroits meurtris par les Picards. Plus de traits torturés et contractés par la douleur ; les rides elles-mêmes avaient disparu ; les traits du visage étaient calmes ; la couleur, blanc de marbre ; la figure entière rayonnait de grâce et de majesté. « On se croyait — continue Brugman — devant un corps glorieux [2] » ; et jamais sur la terre on ne vit statue aussi belle que le corps de cette femme qui avait passé sa vie sur un grabat en proie à toutes les souffrances. Ce spectacle faisait accourir les foules et les émerveillait. Car l'attente des magistrats n'avait pas été vaine ; à mesure que se répandait la nouvelle de la mort, l'affluence du peuple n'était plus à contenir ; on accourait par tous les chemins, de Rotterdam, de Brielle, de Delft, de Leyde, pour contempler, une dernière fois, Lydwine décédée. « Les vieillards venaient en clochant — dit l'historien — et les enfants, encore trop petits pour voir à leur aise, ne cessaient de pleurer que lorsque, soulevés à force de bras, ils avaient pu contempler les traits de la Sainte.

1. ... Gratia sanitatis et decenti carnositate refulgebant omnia membra ejus. *Prior.* 147.

2. ... sed ... quasi similitudo hominis glorificati, aiebant enim nunquam tam speciosam imaginem vidisse. *Prior.* 147.

Alors seulement ils se laissaient congédier, avec une miche de pain blanc », remarque naïvement, le naïf historien [1].

Les trois sœurs de Jean Wouters qui veillaient la défunte, nuit et jour, ne pouvaient détacher leurs regards, de ce cadavre extraordinaire; c'est de l'une d'elles, Cécile, que Brugman tient la plupart de ces détails. Mais une vertu sortait de cette glorieuse épave de la douleur. Il suffisait qu'une femme de vie irrégulière fît toucher son chapelet au corps de la Sainte, pour que celui-ci parût aussitôt maculé aux endroits du contact impur. Cet incident permit au prieur, Judocus de Brielle, de remontrer au bon peuple de Schiedam, combien il serait fâcheux de persister, à l'endroit de leur sainte compatriote, dans une vénération qui risquait de devenir indiscrète. Il supplia ses auditeurs de ne point s'opposer plus longtemps aux désirs de la sainte Église touchant la dépouille mortelle de ses enfants. Le peuple se laissa toucher par l'autorité et le tact de l'orateur. Le saint religieux fit enfermer le cadavre dans un cercueil où il resta exposé jusqu'au moment des funérailles. Celles-ci eurent lieu le vendredi 17 avril. Après le service solennel, on porta le corps au cimetière, contigu à l'église paroissiale. Des ouvriers avaient maçonné un tombeau couvert d'une voûte et ayant à sa base un

1. Dabatur etiam singulis... infantibus panis unus... *Post.* 394.

exhaussement de pierres et de bois. C'est dans cette sorte de caveau que fut déposé le cadavre. Un des derniers désirs de la Sainte était exaucé : jusque dans le tombeau elle évitait tout contact avec la terre qu'elle n'avait plus touchée depuis près de quarante ans.

Dès l'année qui suivit la mort de Lydwine on érigea sur sa tombe une chapelle qui ouvrait sur l'église et qui était dédiée à la sainte Trinité. Toute l'année, mais surtout le mardi de Pâques, qui ramenait l'anniversaire liturgique de son décès, on y voyait de nombreux fidèles qui venaient prier sur son tombeau. Le nom de Lydwine devenait de plus en plus populaire dans la ville, beaucoup de parents le donnaient, comme nom de baptême, à leurs filles. Bientôt le bruit se répandait de faits miraculeux dus à son intercession; Thomas a Kempis, son contemporain, raconte déjà trois guérisons célèbres dont le récit a été inséré par les Bollandistes à la suite de la *Vita Prior* de Brugman[1].

Le principal promoteur d'un mouvement qui faisait converger vers Lydwine la piété reconnaissante de la ville était Guillaume Sonderdank, fils du célèbre Godefroy Sonderdank et médecin, lui aussi. Guillaume avait hérité de son père un vrai culte pour Lydwine, culte tout fait de compassion pendant sa vie, d'admiration après sa mort. C'est sur ses instances et parce qu'il sut assurer à l'historien la colla-

1. *Act. SS.* tom. cit. p. 302 seq.

boration précieuse de Jean Wouters et d'autres témoins de ses dernières années que Brugman écrivit pour la troisième fois la vie de Lydwine : la *Vita Posterior*. C'est encore lui qui réalisa le désir, tant de fois exprimé par Lydwine, qu'un hospice pour les malades s'élevât sur l'emplacement de sa modeste demeure. L'établissement eut sa chapelle à l'endroit même où se trouvait la chambre de Lydwine. En 1461 il fut confié à des Clarisses venues de Harlem et il porta, désormais, le nom gracieux de Leliëndaal ou Vallée des Lys.

C'est encore à l'intercession de Lydwine que les habitants de Schiedam attribuèrent l'échec d'une tentative de trahison qui faillit, en 1489, faire tomber la ville aux mains des bandes de Frans de Brederode. L'événement se rattache à la guerre que soutenait l'empereur Maximilien contre les villes révoltées de Flandre et contre le parti des Hameçons, pour faire valoir les droits de Marie de Bourgogne, sa femme, et de Philippe le Beau, son fils, sur la principauté des Pays Bas. Maître de Rotterdam, depuis le 19 novembre 1488, le redoutable chef des Hameçons, Frans de Brederode, menaçait Schiedam. Celle-ci était défendue par une compagnie de cavalerie, commandée par le seigneur de Wittenhorst, et par des renforts d'infanterie envoyés, en toute hâte, par les villes de Harlem, Delft, Leyde et Amsterdam, restées fidèles à l'empereur. La division régnait entre les cavaliers et les troupes à pied. Wittenhorst, d'autre part, un de ces chefs

mercenaires toujours prêts à vendre leurs services au plus offrant, ne tarda pas à prêter l'oreille aux avances de Brederode. La ville devait être livrée, par trahison, le 14 février 1489, à neuf heures du soir. Mais la sentinelle donna le signal une heure trop tôt. Cette erreur donna l'alarme aux soldats qui n'étaient pas dans le complot. Après un combat acharné, ils réussirent à chasser les traîtres et à les poursuivre jusque sous les murs de Rotterdam, avant que les soldats de Brederode n'eussent eu le temps d'arriver[1]. Dans leur joie d'avoir échappé au danger — les massacres et les pillages de Rotterdam, après sa prise par les Hameçons, en disaient long à ce sujet — les habitants de Schiedam décidèrent qu'une procession annuelle au jour anniversaire de l'événement (14 février) et l'édition aux frais de la ville de la dernière *Vie de Lydwine* par Brugman, la *Vita Posterior*, témoigneraient jusque dans les âges les plus reculés de la reconnais-

1. La lettre des fabriciens de Schiedam qui est, en appendice, à la *Vita Posterior* de Brugman, donne d'intéressants détails. Le veilleur infidèle ayant demandé l'heure à un passant, avait pris sept heures pour neuf (sevene pour negene) trompé par l'assonance des mots. Les conjurés coururent aux armes, aux cris de Wittenhorst, Brederode; les soldats fidèles répondaient : Hollande, Hollande. L'acharnement de la lutte nous est peint, avec une harmonie imitative peu cicéronienne mais très expressive : effectus belli detinebatur, bus bas ultro citroque ex eorum mortariolis sagittisve resonantibus in astris, ut quisque horripilationem consequi videretur. Tandem Deo opitulante, Hollandrini victoriam potiti sunt. *Act. SS.* tom. cit. p. 364.

sance de tous envers la sainte gardienne de la cité.

Hélas, moins d'un siècle plus tard, l'ouragan passa sur le fief de Lydwine comme sur le reste des Pays-Bas. Sous les ordres de Entes de Mentheda, l'un des principaux lieutenants du comte de la Marck, les Gueux de la Mer, après s'être emparés de Brielle, se rendirent maîtres, sans coup férir, de Schiedam. Ici, comme partout ailleurs, ils se montrèrent aussi fanatiques dans leur haine religieuse qu'ils étaient braves dans leurs faits militaires. L'hospice de Leliëndaal fut sécularisé[1], l'église Saint-Jean fut profanée et affectée au culte nouveau. Si Schiedam n'eut pas, comme Brielle et Enkhuizen, ses martyrs de Gorcum ou d'Alkmaar, c'est parce que la conduite du dernier curé de Schiedam, le Norbertin Clément Hueckenhorst de Amersfoort, ne semble pas l'avoir prédisposé à la grâce du martyre et que les prêtres fidèles avaient eu le temps de mettre en sûreté leur vie et leur honneur. Quelque temps plus tard, un prêtre déjà âgé, Gérard Jacobs, qui s'était caché au Béguinage, dont il était le recteur, fut découvert par des soldats, maltraité, jeté dans une barque et mené à Delft, où il mourut bientôt des suites de ses blessures.

Il ne semble pas qu'en profanant l'église et en ruinant de fond en comble la petite chapelle

1. Une bonne trentaine d'années plus tard (1605) les bâtiments transformés de Leliëndaal furent changés en un orphelinat protestant de la rue actuelle « Achterweg », la Bogaertstraat des temps anciens.

annexe de la Sainte-Trinité, où reposait la dépouille mortelle de Lydwine, les nouveaux venus aient violé le sépulcre lui-même[1]. Ils se contentèrent d'en masquer l'emplacement et de transporter, dans un autre endroit de l'église, la pierre sépulcrale portant le nom et l'image de la Sainte. Ils la firent mettre à l'envers, afin que rien désormais ne rappelât à la postérité le souvenir de Lydwine. Pendant la trève de douze ans (1609-1621), à la demande des archiducs Albert et Isabelle et au prix de bien des peines et de sacrifices d'argent, des prêtres et de pieux laïques réussirent à extraire les ossements de la Sainte (15 décembre 1615), et à les faire passer en Belgique[2]. Albert et Isabelle les répartirent entre plusieurs églises. Celle des chanoines de Saint-Wandru de Mons en reçut une partie, mais la principale part fut réservée à la chapelle du palais des archiducs à

1. Les grands excès caractérisaient surtout les débuts de chaque nouvelle conquête des Gueux de Mer. En bon politique, Guillaume d'Orange se hâtait, d'ordinaire, d'envoyer aux villes conquises des commandants plus modérés. A Schiedam ce fut Marnix de Sainte-Aldegonde qui vint exercer le pouvoir au nom du prince.

2. La chose n'alla pas sans peine, ni du côté des protestants, ni du côté des catholiques qui ne voulaient pas se dessaisir de leur trésor, ni du Vicaire apostolique de Hollande, Philippe Rovenius, qui se croyait lésé dans ses droits. Ce n'est qu'à force d'habileté et en s'assurant le concours du premier bourgmestre de la ville (Jean van Muylwyk), que les envoyés des archiducs purent triompher des obstacles et s'acquitter de leur mandat.

Bruxelles d'où elles passèrent, plus tard, à Sainte-Gudule et au Carmel de la ville. L'archevêque, Mathias Hovius, autorisa le culte de Lydwine dans les églises de son immense diocèse de Malines.

Dans les Pays-Bas du Nord, à Schiedam surtout, les catholiques ne perdirent jamais de vue leur sainte compatriote. Mais, pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, il fallut attendre la pacification religieuse du pays. Leur noyau se maintenait compact, se développait même normalement. Dans la première moitié du XVII[e] siècle, le Vicaire apostolique de Hollande pouvait leur envoyer (1610) un prêtre séculier (Govert van Vliet), et quelques années plus tard (1616), les Dominicains faisaient leur apparition dans la ville. En 1672, quand la Hollande se trouva en guerre avec la France et l'Angleterre, les catholiques, soupçonnés de sympathiser avec l'ennemi, virent se multiplier les tracasseries légales qui gênaient leurs mouvements. Mais ils souffrirent davantage encore des troubles jansénistes. La désobéissance de Codde, favorisée par le pouvoir civil, coûta à la Mission de Hollande soixante-dix stations qui restèrent, âmes et biens, au pouvoir des dissidents. Ce fut le prêtre Tibbel qui inaugura, à Schiedam, la série des curés jansénistes; les Dominicains, eux, restèrent fidèles à la hiérarchie légitime et furent désormais, deux siècles durant, les seuls pasteurs catholiques de la ville.

Beaucoup d'ouvriers des provinces catholiques de

la Westphalie ou du Brabant vinrent chercher à Schiedam un travail plus rémunérateur. L'industrie du genièvre se développait et reléguait au second plan la pêche au hareng et la fabrication de tout ce qui se rattache à la navigation. Près de quatre cents distilleries travaillaient à la fabrication du « Schiedam » ; l'appétissante mais dangereuse liqueur confondait désormais son nom avec le nom même de la ville; la Schie et les canaux étaient remplis de barques qui amenaient les grains ou qui emportaient les tonneaux remplis du savoureux liquide. Pour moudre ces grains on avait vu se multiplier de puissants moulins à vent. Leurs grandes ailes formaient une mâture autour du vieux clocher de Saint-Jean-Baptiste et donnaient à la ville un aspect des plus pittoresques. C'est au XVIII[e] siècle que cette industrie du genièvre atteignit le point culminant d'une prospérité qui n'a pu se maintenir au même niveau.

Sous le règne de Louis-Napoléon la pacification religieuse fit son œuvre et la ville de sainte Lydwine ne fut pas la dernière à bénéficier de l'esprit nouveau. Parmi ses magistrats dont les rangs leur étaient restés fermés jusque-là, l'on vit reparaître avec honneur les noms des vieilles familles catholiques de la ville. Successivement se fondaient et s'organisaient toutes les œuvres catholiques d'enseignement, de bienfaisance et d'action sociale[1].

1. En 1861 surgissait de terre sous le vocable de la Sainte

Marque plus significative encore de sa foi chrétienne, Schiedam redevint bientôt une pépinière de vocations sacerdotales et religieuses, et c'est un privilège qu'elle garde encore de nos jours avec un soin jaloux.

En 1822, les catholiques construisirent, non loin du vieil édifice contemporain de Lydwine mais toujours au pouvoir des protestants, une nouvelle église Saint-Jean-Baptiste. Trente ans plus tard, une seconde paroisse, Notre-Dame-de-la-Visitation, était créée dans les quartiers plus nouveaux de la ville et allait devenir le centre principal du culte de sainte Lydwine. Chacune de ces deux paroisses en a formé une autre : le Saint-Rosaire (1880), desservi comme Saint-Jean-Baptiste par les fils de Saint-Dominique, et le Sacré-Cœur (1920), dans les quartiers rapprochés de la Meuse où se dépense, comme à Notre-Dame-de-la-Visitation, le zèle des prêtres du diocèse.

Pour couronner dignement cette œuvre d'expansion catholique, prêtres et fidèles demandaient depuis longtemps pour le culte de sainte Lydwine la reconnaissance officielle du Saint-Siège qui lui manquait encore. Autrefois déjà, sur les instances des Dominicains, des démarches avaient été faites dans ce but par Mgr Antonucci, et Mgr Belgrado,

l'un des plus grands établissements charitables de la ville, « l'Institution Sainte Lydwine ». A la chapelle on voit, encastrée dans le mur, la pierre monumentale qui a couvert, pendant près de deux siècles, le tombeau de la Sainte.

les derniers supérieurs de la Mission de Hollande. Mais, ce n'est qu'une vingtaine d'années après le rétablissement (1853) de la hiérarchie, que le projet entra en pleine voie de réalisation, grâce surtout à la persévérante ténacité du curé van Leeuwen. Avec l'appui du Saint-Siège et du Cardinal Dèschamps de Malines, ce prêtre zélé avait obtenu, en 1871, des Carmélites de Bruxelles, une relique insigne de Lydwine pour sa bonne ville de Schiedam. Trois années plus tard commençait le procès canonique. On avait d'abord voulu faire suivre à la cause de Lydwine la marche ordinaire d'une béatification proprement dite. Mais on trouva plus expéditive, plus opportune aussi, la procédure de la Confirmation d'un Culte immémorial. Le culte de la Sainte n'était pas resté limité à la ville de Schiedam et à la seule église des Pays-Bas. Le nom de Lydwine avait toujours été prononcé avec respect dans d'autres pays; les éditions et les traductions de sa *Vie* s'étaient multipliées; la peinture avait reproduit les scènes les plus intéressantes de son histoire; ses vertus avaient été célébrées à l'envi, non seulement par les auteurs les plus en renom de Vies des Saints, mais aussi par les Bollandistes, par Benoît XIV, par saint Alphonse de Liguori et par tant d'autres écrivains dont l'admiration pour l'humble vierge de Schiedam empruntait un poids singulier à leur science éminente, excluant jusqu'au moindre soupçon de vogue sentimentale.

C'est le 3 novembre 1874, que l'évêque de Har-

lem constitua un tribunal ecclésiastique pour connaître de cette cause dont le curé van Leeuwen demeura l'infatigable postulateur, et le professeur Jean Smit de Warmond le secrétaire. Après trente-sept séances, le tribunal terminait ses travaux en 1877 et déclarait par sentence du 24 avril, que le culte rendu jusqu'ici à la mémoire de Lydwine n'avait jamais été interrompu. Dès lors, on pouvait introduire la cause à Rome où elle eut dans le Cardinal Pitra un protecteur tout dévoué. Après bien des vicissitudes le Saint-Siège rendait enfin une décision favorable. Le 14 mars 1890, Léon XIII confirmait le décret par lequel la Congrégation des Rites reconnaissait aux honneurs rendus de temps immémorial à la Bienheureuse Lydwine le caractère et les privilèges de l'exception prévue par Urbain VIII. Le culte de la Sainte était officiellement reconnu; sa fête pourrait désormais être célébrée avec Messe et Office propres dans les lieux qui en obtiendraient la faculté, et on lui assignait, comme date fixe, le 14 avril, jour anniversaire de sa bienheureuse mort en 1433.

*
* *

Telle est, dans sa simplicité, l'histoire de sainte Lydwine de Schiedam, de cette femme douce et forte, holocauste vivant pour les fautes d'autrui, fleur du ciel, éclose au pays classique des fleurs.

Son influence dépasse le petit pays et le temps

où elle a vécu. La souffrance est l'apanage universel de l'humanité et le besoin d'expiation en est le principal motif. Elle est longue la série des faiblesses et des crimes qui déshonorent notre terre. Mais longue aussi est la théorie des âmes qui renouvellent, à leurs dépens, l'action réparatrice d'un Dieu Rédempteur. Ces victimes de choix ne sont pas toutes couchées ou malades comme Lydwine. Elles marchent, elles travaillent, elles peinent de mille manières à travers le monde. Héroïques pionniers d'une œuvre divine, elles ne semblent avoir reçu, elles, du Père de famille d'autre tâche du jour que celle de souffrir et de souffrir en souriant et en bénissant toujours. Nous les reconnaissons dans nombre de nobles cœurs de chaque condition sociale. Elles s'en vont par la vie, réconciliant le monde à Dieu par leur simplicité dans le devoir, par leur patience dans l'épreuve, et par leurs mâles vertus. Tout prêtre les connaît et les admire dans la belle inconscience où Dieu les laisse de la beauté morale de leur âme et de la grandeur du rôle qu'elles jouent ici-bas. Elles sont vraiment le sel de la terre, la rançon de notre héritage, le parfum de notre jardin, la gloire de notre race. Dans le nombre de ces nobles cœurs, on voit d'ordinaire l'homme agir et se dépenser davantage; à la femme semble plutôt réservée la mission, plus belle encore, de dominer par la douleur.

Lydwine de Schiedam n'a pas acquis dans l'histoire la célébrité de Claire d'Assise ou de Colette

de Corbie, de Catherine de Sienne ou de Thérèse d'Avila. Mais son apparition fait encore belle figure parmi ces âmes d'élite qui se transmettent à travers les âges le ministère de la charité et de la souffrance réparatrice. Ministère sublime, toujours nécessaire, tant qu'il y aura des hommes ici-bas, mais toujours accompli avec amour et générosité, l'histoire est là pour l'attester.

Le monde n'est pas avant tout un bourbier, comme d'aucuns s'obstinent à le dire, ni un théâtre où l'on ne verrait qu'injustices et forfaits. Le mal, hélas, y est réel, mais le bien abonde, lui aussi, et, en définitive, le bien l'emporte sur le mal. Arrosé par le sang d'un Dieu Rédempteur, le monde reste un champ fertile et il est sans cesse enrichi par les actes sublimes d'imitation que le sang divin ne manque jamais de susciter. C'est ainsi que les Lydwine paraissent ici-bas, femmes admirables, créatures bienfaisantes, honneur d'un sexe auquel appartient la Mère de Dieu et la mère de tout homme qui vient à l'existence.

Et tant que, à l'exemple du Sauveur Jésus, monté sur la croix, pour les péchés du monde, d'innombrables âmes, sœurs de Lydwine, seront heureuses de prier et de souffrir pour leur prochain, notre terre, malgré ses tares et ses laideurs, restera le lieu béni où Dieu continue, par les meilleurs d'entre ses prédestinés, son œuvre de miséricorde, de rédemption et d'amour.

APPENDICE

LA MESSE ET L'OFFICE DE SAINTE LYDWINE

N. B. *Sainte* Lydwine, ainsi nommée même dans les documents du Saint-Siège (*Sancta* nuncupata) n'a, en rigueur de droit (canons 2134 et 2135), que le titre et les prérogatives des Bienheureux comme tous les serviteurs de Dieu dont la glorification liturgique s'est faite suivant la procédure de la Confirmation d'un Culte immémorial. (*Codex Jur. can.*, lib. IV, tit. 25.)

Messe : *Dilexisti* du Commun des Vierges non Martyres, avec l'Oraison suivante :

Deus qui Beatam Liduinam Virginem, admirabilis patientiae et caritatis victimam effecisti : tribue quaesumus, ut ejus exemplo et intercessione, hujus vitae aerumnas pro tua voluntate perferentes, et proximis nostris propter te succurrentes, aeterna gaudia consequi mereamur. Per Dominum.

Evangile : celui des béatitudes (St. Matt., v, 1-12), le même que celui de la Toussaint.

Office : du Commun des Vierges non Martyres; avec l'Oraison propre ci-dessus et des Leçons propres au deuxième et au troisième Nocturnes. Les Leçons du troisième Nocturne sont celles de celui du 7 novembre (septième jour dans l'octave de la Toussaint); elles sont empruntées à St Augustin : *De Sermone Domini in monte :* lib. I, cap. IV. (Migne, P. L., XXXIV, p. 1235.) Quant à celles du deuxième Nocturne qui donnent le résumé historique de la vie de la Sainte, nous les reproduisons ici :

LECTIO IV.

Liduina Virgo Schiedami in Hollandia nata est die Palmarum, ipso tempore quo in oppidi ecclesia inter Missae Sacrificium Passio Domini decantabatur, re quasi jam praesagiente, quam insignis illa Christi pro humano genere patientis futura esset imitatrix. A prima aetate variis virtutibus conspicua, virginitatem perpetuo custodiendam sibi etiam statuit. Quum itaque duodennis, utpote egregiis animi corporisque dotibus instructa, a pluribus honestate ac divitiis praestantibus, in conjugem peteretur, coelesti tamen quem elegerat Sponso fidelis permansit, Deumque exoravit, ut, ne quispiam deinceps conjugium sibi offerret, deformitate potius morbisque afficeretur. Voti compos facta est, eique quintodecimo aetatis anno, infausto casu, dexteri lateris costa confracta est, Mox per reliquum

vitae tempus, octo nempe et triginta annos, tam incredibili morborum et dolorum multitudine atque vi exagitata fuit eosque tam invicto imo lubenti animo toleravit, ut humanae miseriae simul et heroicae patientiae prodigium aestimaretur. Tota enim mente coelestia mysteria, Dominicam praesertim Passionem assidue contemplans, quum vel acerbissime cruciaretur, quandoque etiam interna consolatione careret, Deo placide gratias agens, tribulationes augeri sibi magis quam minui optabat.

LECTIO V.

Animi demissione, obedientia ac mansuetudine in exemplum praedita atque Dei amore flagrans, eximia etiam proximorum inimicorum, licet et persequentium, dilectione refulsit. Pauperes, ipsa pauper, de sibi erogatis eleemosynis sustentabat : spirituali qualicumque ope indigentes, omni quo poterat modo adjuvabat, maxime si de homine a vitae pravitate convertendo, vel anima e Purgatorio exsolvenda ageretur. Variis insuper prodigiis insolitisque gratiis diu jam ante obitum late innotuit. Altissimae, inter alia, contemplationis dono gaudens multoties in extasin rapta, coelestibus saepe apparitionibus, familiari imprimis Angeli sui societate honorata, cordium abscondita perspiciens, prophetico spiritu absentia et futura revelavit. Plures mirabili ejus interventu, corporis animaeve sanitatem obtinuerunt. Tandem Dei famula, passionibus-

et meritis cumulata, piissime in coelum migravit, decimo octavo calendas Majas anno Domini millesimo quadringentesimo tricesimo tertio. Corpus integrum et decorum repertum ingenti hominum concursu tumulatum; sepulchrum, sacello desuper publice erecto, atque majori loco ecclesiae conjuncto, multis miraculis claruit.

LECTIO VI.

Post duo fere saecula, sacello ab acatholicis occupato, ob sanctitatis vero et miraculorum famam virginis memoria cultuque perdurante, sacrae ejus reliquiae Bruxellas translatae et ab Archiepiscopo Mechliniensi recognitae sunt. Majorem partem Belgii Gubernatrix, Archiducissa Isabella Carmilitidum Discalceatarum conventui Bruxellensi tradidit; cujus ordinis et conventûs moniales, quum deinde per duo iterum cum dimidio saecula, pretiosum illud depositum fidelissime asservassent et coluissent, Summus Pontifex Pius Nonus, Episcopi Harlemensis rogatu, insignes aliquot Beatae Liduinae reliquias, e praedicto monasterio in Virginis natalem urbem, ad parochialem S. Mariae de Visitatione Ecclesiam deferri concessit. Quo facto crescente in dies erga eam devotione, Episcopi Harlemensis, cujus precibus ceteri Nederlandiae Episcopi una cum Archiepiscopo Mechliniensi suas libentissime preces conjunxerunt, vota suscipiens Summus Pontifex Leo decimus tertius Liduinae

cultum confirmavit, et in ejus honorem Missam celebrari et proprium Officium recitari pro Nederlandiae regno indulsit.

*
* *

Autrefois l'on chantait à Schiedam et dans d'autres églises des Pays-Bas la Séquence suivante dont nous empruntons le texte aux *Acta sanctorum*, tom. II, Aprilis, p. 365.

D'une poésie peu classique elle traduit néanmoins avec naïveté et non sans grâces les sentiments de sainte joie qui devaient animer les foules à la fête d'une Sainte dont la naissance et la mort s'étaient trouvées si rapprochées de la plus grande des solennités de l'année. Anciennement, en effet, la fête de sainte Lydwine se célébrait, non à la date du 14 avril, jour de sa mort, mais invariablement au mardi de Pâques qui en 1433 se trouvait être le 14 avril. Ce fut l'incidence liturgique qui prévalut sur la date fixe du mois dans le souvenir de la mort de Lydwine et du triomphe qu'avaient été ses funérailles en cette semaine de Pâques de 1433. C'est encore cette incidence liturgique qui donne la clef des réminiscences pascales par lesquelles commence et finit ce cantique :

SEQUENTIA

De alma Virgine Lydwina.

Alleluia festivale
Tempus exigit Paschale,
Voce, votis, jubilo :
Benedictione plenus
Jam refulsit sol serenus,
Pulso noctis nubilo.
Coronatur gloria
Christus pro victoria,
Victor victis inferis :
Deus surgens creditur,
Honor regni redditur,
Fitque pax cum Superis.
Expectatio Mariae
Consolatur ipsam pie
Tristem hanc inveniens :
Fit solatium beatis,
In extremo mundi natis,
Omnes nos deliniens.
Gaudent Archangeli,
Fantur et Angeli
Virgini Lydiae :
Haeccine Lydia?
Vernat ut lilia
Sanctae Caeciliae?
Intra cujus cameram
Senserat Tiburtius
Rosam odoriferam,
Stupens vehementius.
Catharinae virginis
Juxta natalitia
Fructum divi seminis
Metit haec Caecilia.

Lydewidis humilis
Nata Christo Domino,
Sanctis extat similis
Regnans sine termino.
Mirae patientiae
Vixit in hoc tempore,
Nimiae miseriae
Particeps in corpore.
Non murmur resonat,
Non querimonia;
Sed laudem personat
Devota Lydia
De data gratia.
O vere humilem,
Quae nunquam deficit;
Quam Christus debilem
Seipso reficit :
Hinc virgo proficit
Per se Jesus hanc invisit,
Consolationem misit;
Circa lectum hujus sedens,
Et ab ea non recedens,
Donec ipsam pasceret :
Quaestione quadam facta
De nativitate nacta,
Opus Verbi incarnati
Haec adscripsit Trinitati,
Sic ut quaerens quaereret.
Radiosi luminis
Talis doctrix numinis
Impetret quod poscimus :
Solem sic inspicere,
Ne contingat perdere
Lumen, quod nos cupimus,
Trinitatem speculari,
Unitatemque mirari,

Quae consistit in Divinis,
Quo dictaminis est finis.
Vale felix Lydewidis,
Quam non ligat nexus Stygis;
Poscas nobis cum Maria
Ut cantemus Alleluia. Amen

Du texte latin de ce cantique le Cardinal Pitra a donné cet essai (incomplet) de traduction dans *La Hollande Catholique*, Paris, 1850.

C'est le joyeux Alleluia
Qu'appelle le temps pascal,
De voix et de cœur réjouissons-nous.
Plein de bénédictions
A brillé un soleil pur;
Chassant l'ombre nocturne,
Et couronné de gloire
Le Christ a triomphé.
Vainqueur de l'enfer vaincu
Il se lève, il est Dieu, croyons!
Il a repris l'honneur de son trône...
Il fait régner la paix dans le cœur,
Et cesser l'attente de sa Mère
Qu'il console avec amour....
Et les archanges se réjouissent
Et les anges en chœur
Disent à la Vierge Lydia :
« Est-ce donc là Lydia?
Elle est blanche comme les lys
De sainte Cécile!.
Cécile en sa demeure
Fit sentir à Tiburce
Le parfum de la rose,
Et le remplit de stupeur.

Cécile, aux jours où naquit au ciel
La vierge Catherine,
Recueillit le fruit
Que sema la grâce de Dieu.
L'humble Lydwina,
Que le Christ fit naître pour lui,
Est semblable à ses saints
Et règne à jamais. »
Exemple étonnant de patience,
Elle a vécu en nos jours,
Portant dans son corps
D'intolérables souffrances.
On n'entendit ni murmure
Ni plainte aucune,
On n'entendit que les chants
De la pieuse Lydwina

. . . .

Adieu, bienheureuse Lydwina,
Toi que la mort n'a pas retenue captive ;
Veuille nous obtenir qu'avec Marie
Nous chantions : Dieu soit loué !
Alleluia. Amen.

Quand, autrefois, la fête de sainte Lydwine se célébrait dans la semaine de Pâques, bien avant que son culte n'eût été confirmé par Rome, l'on chantait la Messe de la Sainte Trinité. Benoît XIV, en constatant le fait, y trouvait un argument de plus pour se rallier au sentiment des docteurs « qui permettaient de chanter, même avec solennité, la Messe de la Sainte Trinité au jour de fête des Serviteurs de Dieu qui n'étaient pas encore béatifiés ou canonisés » (*De Servorum Dei Beatificatione*

et Beatorum Canonizatione. In-fol, tom. II. cap. xx. n° 16, Basani, 1778).

*
* *

Un décret de la Congrégation des Rites, signé par le Cardinal Aloisi-Masella, en date du 24 mai 1892, a concédé l'Office et la Messe propres de la Bienheureuse Lydwine de Schiedam au diocèse de Harlem et aux Carmélites de Bruxelles qui ont été, depuis si longtemps, les gardiennes de ses saintes reliques.

D'autres Églises demanderont, peut-être, la même faveur au Saint-Siège, s'il est vrai que la souffrance demeure le pain quotidien de l'humanité, et que Lydwine de Schiedam — ce modeste livre en a donné une idée — reste un vrai « prodige de misère humaine et d'héroïque patience tout à la fois : *humanae miseriae simul et heroicae patientiae prodigium* » (Off. propr. lect. IV).

BIBLIOGRAPHIE

Nous renvoyons d'abord le lecteur à notre Chapitre II : Les Historiens, texte et notes. A quelques exceptions près, nous ne mentionnerons pas à nouveau les renseignements bibliographiques que nous avons donnés dans ce chapitre et dans le courant de l'ouvrage.

Règle générale, nous ne nommons pas non plus les auteurs plus ou moins célèbres de Vies des Saints (Surius, Ribadeneira, Giry, etc., etc.). Pour savoir ce qu'ils disent de notre Sainte, il suffit de se rapporter, dans chaque recueil, à la date du 14 avril, le jour de la fête de sainte Lydwine.

Par contre, nous signalons, avec les sources, quelques ouvrages dont les matières ont des points de contact avec notre Sainte et avec le temps où elle a vécu.

A. En latin.

Brugman. Les diverses éditions des trois rédactions de Brugman déjà signalées au chapitre II ; Les Historiens.

Joannes Meerhout. *Epigrammata in Vitam virginis Xsti Lydwigis*. Presque introuvable, Jean Meerhout, né à Diest, était contemporain de sainte Lydwine ; il entra en 1418 au monastère de Corsendonk des Chanoines Réguliers.

Joannes Gielemans dans son *De Novali Sanctorum* reproduit au Tome II... 2e la *Vita venerabilis Xsti Lydwigis*.... Schiedam quae floruit anno Dni 1433. C'est la *Vita Prior* de Brugman mais augmentée de certains détails très intéressants de Gerlac qui ont été relevés dans les Analecta Bollandiana de 1895. Tome 14. p. 72. seq.

Thomas a Kempis. Voir pour sa *Vita Lydewigis* notre Chapitre II : les Historiens.

Thomas a Kempis. Opera omnia, edit Pohl. Tome 7. *Chronica Montis S. Agnetis*. in-8°. Fribourg. Herder 1922.

Thomas a Kempis. *Opera omnia* ad autographa ejusdem emendata opera et studio Henrici Sommalii S. J. in-8°. Antwerpiae. Ex officina typographica Martini Nutii. Ad insigne duarum Ciconiarum, 1601. La Vita B. Lydwigis occupe au tome 3. Pars secunda : les pp. 129 à 186.

Busch Johannes. *Chronicon Windeshemense*, edit. Karl Grube, Grand in-8°. Halle. Otto Hendel, 1886.

Gerlac Peters. Ignitum cum Deo colloquium seu *Soliloquium Gerlaci Peters* Daventriensis curante Scutken. Coloniae, 1616. — Beaucoup d'éditions (en hollandais, français, allemand, italien, espagnol, etc.). Don Assemaine en a donné en français, une édition soignée : *Le Soliloque enflammé*. in-12. Librairie St-Maximin (Var). 1921.

Molanus. *Natales Sanctorum Belgii.* Edition princeps. 1595. Lovanii. curaverunt Henricus Cuyckius et Petrus Louwius.

Acta Sanctorum. Tomus II Aprilis. Die decima quarta Aprilis. *De B. Lidwige seu Liduina Virginis.* in-folio. edit. princeps. Antuerpiae, apud Michaelem Cnobarum, 1675. Voir notre chapitre II : les Historiens.

Benedictus XIV. *De Servorum Déi Beatificatione et Beatorum Canonizatione*, in-folio. tome III, Basani. 1778.

Batavia Sacra. (Van Heussen). Deux volumes in-folio. Pars altera, « Schiedamme » p. 203 seq., Bruxellis, Foppens 1714.

Neerlandia Catholica (Texte latin et hollandais), in-folio, Utrecht, van de Weyer, 1888.

Acta Originalia Processûs Ordinarii (Harlemensis) super cultu ab immemoriabili tempore praestito Servae Dei Liduinae Virgini Schiedammensi, Sanctae nuncupatae. Grand in-folio, manuscrit, relié. Le dernier folium paginé porte « folium trecentesimum quadragesimum septimum ». Suivent encore une page entière et un quart de page qui ne portent pas de pagination numérotée. Le volume a donc en tout la valeur de 349 pages manuscrites in-folio. Ce précieux recueil ainsi que toutes les autres pièces des archives épiscopales relatives à sainte Lydwine furent mis gracieusement à notre disposition par S.G. Mgr Callier évêque de Harlem.

Divers documents (imprimés à Rome ou à Schiedam), extraits ou compléments de la *Causa Harlemensis Confirmationis Cultûs S. Liduinuae*, v. g : De cultu publico... approbando. Libellus supplex... quem Pio IX obtulit Gerardus Petrus Wilmer episcopus Harlemensis, 1873. — Summarium super Dubio. — Positio super Dubio. — Animadversiones Promotoris Fidei. — Responsio ad Animadversiones, etc.

Dans l'Appendix Documentorum qui clôture le Libellus supplex il faut remarquer le numéro désigné sous la majuscule X : *Elenchus praecipuorum auctorum qui de*

B. Liduina scripserunt. Cette liste d'auteurs qui ont écrit sur sainte Lydwine est une longue énumération d'écrivains d'importance et d'autorité très inégales. Un certain nombre ne se sont occupés de sainte Lydwine qu'en passant; certains même n'ont fait que la citer ou la donner en exemple de quelque vertu chrétienne. La renommée de sa sainteté se dégage avec netteté de tous ces témoignages et c'était le but poursuivi par les postulateurs de la Cause. Mais l'historien, en se rendant à certaines de ces références, est parfois déçu dans ses espérances et force lui est de revenir avec d'autant plus de confiance aux sources proprement dites qui, du reste, y sont consignées à bon endroit. La liste suit l'ordre chronologique.

B. En français.

Caoult. *La Vie admirable de Madame Saincte Lydwine...* mise du latin en français par Walr. Caoult in-8°, Douay, Balthasar Bellere, 1600. C'est une adaptation de la *Vita Prior* de Brugman, déjà remaniée par Surius. Elle a eu beaucoup d'éditions.

Michel d'Esne (Evêque de Tournai). *La Vie de la très saincte et vrayment admirable vierge Lydwine* tirée du latin de Jean Brugman, in-12°, Douai, Baltasar Bellere, 1608. Beaucoup d'éditions successives.

Thiersault Guillaume, *Vie de Sainte Lydwine*, in-12° Paris, 1637.

Cardinal Pitra, *La Hollande Catholique*, in-12°, Bibliothèque nouvelle, Paris, 1850.

Coudurier. *Vie de la Bienheureuse Lydwine, vierge, modèle des malades et des infirmes*, in-8, Bray. Paris. 1862. Nouvelle édition en 1899. Paris, Retaux. Elle a été traduite en italien et en hollandais.

Huysmans, *Sainte Lydwine de Schiedam*, Paris, Stock, (puis Plon et Nourrit), 1901. Voir notre chapitre II : les Historiens (vers la fin).

C. En hollandais.

Jean Gerlac. Pour les diverses éditions de son : 't Leven van Liedwy die Maghet van Scydam, voyez notre chapitre II : les Historiens.

La pièce dite « *le Vidimus* » door hertogh Jan van Beieren gegeeven aan een brief van den Regenten van Schiedam contineerende een beschryvinge van een wonderlyke ziekte van een maagd te Schiedam die zonder eenige spys of drank te nuttigen wonderlyk lang zou hebben geleeft.

C'est le fac-simile, in-4°, vieille écriture, de la ratification par Jean de Bavière (5 août 1421) de la célèbre *Lettre des magistrats de Schiedam* (21 juillet 1421), traduite en latin dans les Acta Sanctorum tom. II. Aprilis p. 305 seq. et commençant par ces mots : « Allen ende enen ygelyken... » dont l'original se trouve aux archives de l'Etat à La Haye. Memoriale Johannis ducis de Bavaria, 1421, fol. 24 et 25.

Nachtegael Otgier Pieterszoon. *Het Leven ende historie der saligher maghet Liedwy van Schiedam*, 1505, tot Schiedam.

Jacobi L. Spieghel der Maeghden... Pars II. *Het wonderlyk Leven van de eerbaere, devote ende Heylighe maghet Lydwine* (Traduction d'après Brugman), petit in-8°, Anvers, Cnobbaert, 1657.

Rosweyde Heribert. Het Leven der HH Maeghden... *de H. Liduina*, p. 181 seq. Anvers 1624, in-8°. Beaucoup d'éditions.

Anonyme. *Het Leven van de H Maagt Lydwina*, pp. 289 à 310 dans une traduction du Martyrologium Nederlando-Catholicum de Petrus Opmeer. Leiden, 1700, in-12°.

Moll. *Johannes Brugman* en het godsdienstig leven onzer vaderen in de vijftiende eeuw. Tome II. Chap. II. *Het leven der Heilige Lidwina van Schiedam*, in-8°. Amsterdam. Portielje, 1854.

Van Slee. *De kloostervereeniging van Windesheim*, in-8°. Sijthoff. Leiden, 1874.

Kosters. *Liduina van Schiedam en hare Heiligverklaring*. Brochure de 44 pp. (Sans indication de date ni de nom d'éditeur) due à un professeur de la société anabaptiste de Schiedam.

• Meyer Augustin, O. P. *Het Leven der Heilige Liduina door Johannes Brugman* (traduction libre de la *Vita Prior*). Nijmegen, 1890, Malmberg. — Deuxième édition, avec de précieux appendices, Nymegen, 1895. Malmberg, in-8°.

On trouvera aussi de précieux renseignements sur sainte Lydwine et son culte dans d'autres ouvrages de Meyer, éminent et savant religieux dominicain, natif de Schiedam, archiviste de son ordre, (mort en janvier 1925) : p. e, *de Paters Dominicanen te Schiedam* (1616 à 1916), id-8°, Rebers, Schiedam, 1916; *de Sint Janskerk te Schiedam*, ibid., 1924, et dans une contribution appréciée qu'il a fournie au périodique hollandais : *Bydragen... Haarlem....*, tome 21, *Kerkelijk Schiedam voor de Hervorming*, p. 1, seq.

Nuyen, *Leven van de Maagd Lidewyde*, in-8° Amsterdam, Thone, 1923. Nouvelle édition, 1924. (Traduction de la *Vie de Lydwine* de Thomas a Kempis).

Le même auteur a fourni dans le périodique hollandais : De Katholiek, (tome II de 1916 et tome II de 1917) de très intéressantes études sur les historiens anciens ou plus récents de sainte Lydwine.

Mercator, *Het Leven van de H. Lidwina van Schiedam* (Traduction de la *Vie* par Thomas a Kempis), in-8°, Amersfoort, Eembode, 1924.

Kronenburg, *Neerlands Heiligen in de Middeleeuwen*, tome II, p. 156 seq., in-8°, Amsterdam, Bekker, 1899.

Lips, *Levenschets van de Gelukzalige Ludwina van Schiedam*, in-8°, 1887. (sans nom de lieu et de librairie).

Anonyme, *Het Leven van de H. Lidwina, patrones van Schiedam*, in-12°, 's Hertogenbosch, Mosmans, 1891.

Coudurier, Leven van de Gelukzalige Lidwina (traduction de la *Vie* française de cet auteur), in-8°, S' Gravenhage, ten Hage, 1870.

Visser, G. *Hendrik Mande*, Bydrage tot de kennis der Noord-Nederlandsche Mystiek, in-8°, S' Gravenhage, Martinus Nyhoff 1899. Cf. pour sainte Lydwine, surtout p. 26 seq. et p. 57 seq.

Schmedding, *De Regeering van Frederik van Blankenheym*, in-8°, Leiden, van Leeuwen, 1899.

Van Alkemade, *Beschryving van de oudheden etc. der stad Schiedam*, en manuscrit.

Van der AA. *Aardrykskundig Woordenboek der Nederlanden « Schiedam »*. Cet article Schiedam, a été tiré à part, in-8°, pp. 59 chez Noorduyn, Gorinchem, 1847.

Dresch, *Inventaris van de oude kerkelyke Doop-Trouw en Overlydensregisters te Schiedam* (1574-1812), in-8°, Schiedam, van Noortwyk, 1917.

Heeringa, *Beschryving van Schiedam*, I, grand in-folio, Schiedam. Roelants, 1910.

Vieilles cartes de la ville de Schiedam, surtout celles de *van Deventer* (1550) et de *De Gheyn* (1598).

Nous signalons encore :

Coudurier, *Vita della Beata Liduina*. Napoli, 1867.

Scully, *St Lydwina of Schiedam Virgin*. Traduction de la *Vie* par Thomas a Kempis avec une introduction originale (pp. 9 à 42), in-8°, London W. Burns and Oates, 1912.

Dr Cruise, *Thomas a Kempis*. London, Kegan Paul and Co, 1887.

Posl Frédéric, *Die reine Liebe dargestelt in den Leben... der seligen Lidwina von Schiedam...* Mainz, 1862, in-8°.

Plusieurs des vieilles *Vies* étaient illustrées d'après des peintures rendant les principales scènes de la vie de Lydwine et ornant sa chapelle dans la vieille église de Saint-Jean. Les plus intéressantes ont été reproduites par Dunselman dans la nouvelle chapelle de la Sainte à l'église de N.-D. de la Visitation de Schiedam.

La vie de sainte Lydwine s'éclaire aussi par maints articles de Revues d'information et d'actualité ou de Recueils plus spécialistes de recherche et de critique historique parmi lesquels nous signalons tout spécialement les *Analecta Bollandiana*. Et par les histoires de certaines autres saintes ou personnes vénérables avec lesquelles Lydwine a des points de ressemblance : par ex. sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette de Corbie, Catherine Emmerick, Louise Lateau, cette dernière d'après les travaux du docteur Lefebvre et du professeur Armand Thierry et d'après les rapports de l'Académie royale de médecine de Belgique.

Pour l'aspect extatique nous nous contentons de renvoyer A) à saint Thomas : *Somme Théologique, 2da 2dae* particulièrement aux questions *175* (de Raptu); *179* (de divisione vitae per activam et contemplativam); *180* (de Vita contemplativa); *182* (de comparatione vitae activae ad contemplativam) et dans la *1ma-2dae :* les questions *26, 27,* et *28* (de Amore); B) à sainte Thérèse : *Obras editadas y anotadas por el P. Silverio*, 6 volumes in-8°, Burgos 1920, édition critique (moins les lettres) et C) à l'excellent : Praxis Theologiae Mysticae de Godinez († 1644) réédité par Watrigant. Paris, Lethielleux, 1918, in-8°.

Les auteurs de Spiritualité sont légion : impossible de les énumérer avec un mot, tout court fût-il, d'appréciation. Nous conseillons aux lecteurs qui voudraient se renseigner sur leur autorité et leurs mérites respectifs

de se guider par les revues spécialistes : *la Vie Spirituelle* de Saint-Maximin du Var et *la Revue d'Ascétique et de Mystique* de Toulouse.

TABLE DES MATIÈRES

Le Nouveau Psautier du Bréviaire Romain, texte, traduction et commentaire, par L.-Cl. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, Consulteur de la Commission biblique, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris. *Douzième édition.* 1 vol. in-12.............. 8 fr

Les Hymnes de l'Ordinaire du Bréviaire romain, par M. l'abbé VANDERSTUYF. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12..................... 4 fr. 50

La Sainte Messe, notes sur sa Liturgie, par Dom Eugène VANDEUR, Moine bénédictin. *Septième édition entièrement refondue* (*45e mille*). 1 vol. in-12........ 6 fr. 50

L'Ame de la liturgie, par M. l'abbé SICARD, curé de Saint-Pierre de Chaillot. *Nouvelle édition revue et augmentée.* 1 vol. in-12........................... 2 fr.

Piété Confiante, Lettres de l'abbé de TOURVILLE. *Neuvième édition augmentée d'une table analytique.* 1 vol. in-12.. 8 fr.

Pensées diverses, tirées de **Piété confiante,** par l'abbé de TOURVILLE. *Quinzième mille.* 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Les Voies de l'oraison mentale, par Dom VITAL LEHODEY, abbé de la Trappe de Bricquebec. *Septième édition précédée d'un bref de S. S. Pie X* (*11e mille*). 1 vol. gr. in-12................................. 4 fr. 50

Œuvres de sainte Thérèse, traduites sur les manuscrits originaux, par le R. P. Marcel BOUIX, de la Compagnie de Jésus, *revues avec soin* par le P. Jules PEYRÉ, de la même Compagnie. 3 volumes in-12................ 30 fr.

On vend séparement :

— TOME I. **Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même.** *Dix-neuvième édition.* 1 vol............................ 10 fr.

— TOME II. **Le livre des fondations. — Les Exclamations de l'âme** ou **Elévations à Dieu. — Avis spirituels.** *Neuvième édition.* 1 vol................................ 10 fr.

— TOME III. **Œuvres mystiques : Le Chemin de la perfection. — Le Château intérieur** ou **les demeures de l'âme. — Fragment du livre sur le Cantique des Cantiques.** *Onzième édition.* 1 vol................. 10 fr.

Le Saint abandon, par Dom VITAL LEHODEY, abbé de la Trappe de Bricquebec. *Quatrième édition, précédée d'une lettre de S. E. le Cardinal Gasparri.* 1 vol. in-8. 6 fr.

Aux prix annoncés ajouter 10 % pour le port

MÉDITATIONS

Méditations et Prières du Cardinal **NEWMAN**, traduites par **Marie-Agnès PÉRATÉ**, avec une **étude sur la piété de Newman**, par Henri **BREMOND**. *Neuvième mille.* 1 vol. in-18.. 6 fr.

Méditations à l'usage du clergé et des fidèles pour tous les jours de l'année, par M. **HAMON**, ancien curé de Saint-Sulpice. *Edition revue, corrigée, augmentée de méditations nouvelles et enrichie d'une table analytique des matières* (*153e mille*). 3 vol. in-12.................. 24 fr.

Pour les reliures en magasin, demander tarif spécial.

Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année, selon la méthode de saint Ignace, sur la Vie et les Mystères de N.-S. Jésus-Christ, *à l'usage des religieuses vouées à l'enseignement,* par l'abbé **de BRANDT**. *Nouvelle édition* (*33e mille*). 5 vol. in-12...................... 25 fr.

Deux années de méditations *à l'usage de la jeunesse,* par M. l'abbé **P. GIRODON**, directeur de l'école Ozanam. *Quatrième édition revue et augmentée.* 1 vol. in-12.............. 7 fr.

Méditations pour tous les jours de l'année, par le P. **NOUET**. 8 volumes in-12, t. III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, des *Œuvres de Nouet*.......................... 24 fr.

L'Imitation de Jésus-Christ méditée, ou Suite de Considérations pieuses adaptées à chaque chapitre, par l'abbé **HERBET**. *Vingt et unième édition.* 2 vol. in-12....... 15 fr.

Ouvrages de saint François de Sales

(FORMAT PORTATIF)

Introduction à la vie dévote. *Nouvelle édition,* avec des notes et un glossaire. 1 vol. in-18.................... 4 fr.

Traité de l'amour de Dieu. *Nouvelle édition,* revue et annotée par M. l'abbé **Jules BONHOMME**, curé de Saint-Jean-Baptiste, à Paris. 2 vol. in-18......................... 10 fr.

La Vraie et solide piété, expliquée par saint **François de SALES**, recueilli de ses Epîtres et de ses Entretiens, par **COLLOT**. *Nouvelle édition.* 1 vol. gr. in-32......... 3 fr. 50

Vrais entretiens spirituels. *Nouvelle édition.* 1 vol. grand in-32.. 3 fr. 50

Aux prix annoncés ajouter 10 % pour le port

Livres de prières et Lectures pieuses

Manuel des âmes intérieures, suite d'opuscules inédits du P. **GROU**, de la Compagnie de Jésus. *Quatre-vingt-unième mille*. 1 vol. in-12.................................. 5 fr.

Abandon à la Providence divine, ouvrage posthume du P. **J.-P. de CAUSSADE**, de la Compagnie de Jésus. *Dix-huitième édition*, augmentée de lettres et autres écrits encore inédits du même auteur, le tout revu, corrigé et mis en ordre par le P. **H. RAMIÈRE**, de la même Compagnie. 2 vol in-12... 12 fr.
— Le même ouvrage. *Dix-neuvième édition abrégée*....... 2 fr.

Pratique de la Perfection chrétienne, du R. P. **Alphonse RODRIGUEZ**, de la Compagnie de Jésus. Traduction nouvelle faite sur l'espagnol, par **J.-P. CROUZET**, prêtre du diocèse d'Autun. 4 vol. in-12.......................... 30 fr.

La Doctrine spirituelle du P. Louis **LALLEMANT**, de la Compagnie de Jésus, **précédée de sa Vie**. *Nouvelle édition*. 1 vol. in-18.. 5 fr.

L'Ame sur le Calvaire, considérant les souffrances de Jésus-Christ et trouvant au pied de la Croix la consolation de ses peines, par le P. **BAUDRAND**, de la Compagnie de Jésus. *Nouvelle édition*. 1 vol. in-12............... 2 fr. 50

Histoire de la Passion de N. S. Jésus-Christ, par le P. **de la PALMA**. Ouvrage traduit de l'espagnol par M. l'abbé **Abel GAVEAU**, et précédé de lettres d'approbation de NN. SS. les évêques de Coutances et de Blois. *Nouvelle édition, revue et corrigée*. 1 vol. in-12....................... 5 fr.

Manuel de piété, à l'usage des élèves du Sacré-Cœur. *Nouvelle édition*. 1 vol. in-18 de xxiv-807 pages........... 5 fr.
Pour les reliures en magasin, demander tarif spécial.

Manuel de la Vie et de la Piété chrétienne, par M. **MÉRITAN**, ancien curé de Saint-Sulpice. 1 vol. in-18.... 2 fr.

Le Combat spirituel, suivi du Sentier du Paradis et de la Méthode pour assister les malades, par le P. **SCUPOLI**; traduction par M. l'abbé **Jules BONHOMME**. *Nouvelle édition*. 1 vol. in-18....................................... 3 fr. 50

Le Chemin du Calvaire, ou Douze Méthodes différentes de faire le chemin de la Croix. *11e édition*. 1 vol. gr. in-32.. 1 fr.

Amour des Ames ou réflexions affectueuses sur la Passion de Jésus-Christ, contenant l'*Horloge de la Passion*, par saint **LIGUORI**. 1 vol. in-18................................ 1 fr.

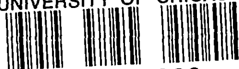
Le Premier Vendredi de chaque mois sanctifié par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la pratique de la retraite du mois, par le R. P. **F.-X. GAUTRELET**, de la Compagnie de Jésus. *Nouvelle édition*. 1 vol. grand in-32. 1 fr. 50

Aux prix annoncés ajouter 10 % pour le port

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

MÊME LIBRAIRIE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.


UNIVERSITY OF CHICAGO
27 468 660

